

GÉOGRAPHIE
HUMAINE
Collection dirigée par
P. Deffontaines

E. VIII, 2h

LA SOMALIE FRANÇAISE



INV.
nr. 1604 ✓
1941

PAR E. AUBERT DE LA RUE
PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR

MAGISTRO
nrf

LIBRAIRIE GALLIMARD

LA SOMALIE FRANÇAISE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DE LA N. R. F.

L'HOMME ET LES ILES. 194 p., Paris, 1935.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS :

PIERRES PRÉCIEUSES ET PIERRES D'ORNEMENTATION. 301 p.,
Lechevalier. Paris, 1928.

TERRES FRANÇAISES INCONNUES (Iles Kerguelen-Crozet-Saint-
Paul-Nouvelle-Amsterdam). 189 p., Société Parisienne
d'Édition, Paris, 1930.

ÉTUDE GÉOLOGIQUE ET GÉOGRAPHIQUE DE L'ARCHIPEL DE KER-
GUELEN. 231 p., XXV pl., 2 cartes. (*Revue de Géographie
Physique et de Géologie Dynamique*), Paris, 1932.

LE TERRITOIRE DE SAINT-PIERRE ET MIQUELON (Étude de
Géographie physique et humaine). 133 p., 6 pl., 1 carte.
(*Journal de la Société des Américanistes*), Paris, 1937.

E. AUBERT DE LA RÛE

LA SOMALIE FRANÇAISE

Photographies de l'Auteur.

nrf

~~E. VIII 24~~
Y. Inv. 1604 ✓

Librairie Gallimard

43, rue de Beaune, PARIS

8^e édition



INTRODUCTION

A diverses reprises déjà, partant pour Madagascar ou l'Océanie, j'avais pu contempler du navire qui m'emmenait vers l'Océan Indien, en sortant de la mer Rouge, les rivages désolés de la Somalie Française et m'arrêter quelques heures à Djibouti, escale pittoresque et l'un des points les plus chauds du globe. Je ne me doutais certes pas alors que j'aurais un jour l'occasion de séjourner dans ce pays désertique, au climat torride, si totalement différent de la plupart des contrées que j'avais visitées jusque-là et que j'aurais la chance de le parcourir pendant plusieurs mois.

La Côte Française des Somalis, région surtout rocailleuse, aride et brûlante, assez peu sûre encore, car les populations nomades, belliqueuses et farouches, qui l'habitent, n'ont jamais été pacifiées, jouit d'une réputation peu faite pour attirer les voyageurs. Les Européens s'étant aventurés dans l'intérieur de la colonie sont encore rares. Même les expéditions scientifiques l'ont à peu près totalement négligée jusqu'à présent. Il en est cependant débarqué plus d'une à Djibouti, mais considérant sans doute ce territoire comme offrant à leurs investigations un champ d'action trop limité en raison de sa faible étendue, elles l'ont pour la plupart simplement traversé rapidement en se rendant en Ethiopie.

La Côte des Somalis ne représente effectivement sur la carte d'Afrique qu'une bien petite tache. Resserrée entre l'Erythrée au nord, l'Ethiopie à l'ouest et au sud, formant maintenant l'Afrique Orientale Italienne, et le Somaliland

britannique au sud-est, elle occupe dans le fond du golfe d'Aden une étendue d'environ 23.000 kilomètres carrés. Sa plus grande dimension, de Doumeïra au bord de la mer Rouge au lac Abbé à la frontière éthiopienne, ne dépasse pas 250 kilomètres.

Lorsqu'au cours de l'automne 1937 le gouvernement de la Côte Française des Somalis me proposa de venir accomplir certaines recherches scientifiques sur le territoire de la colonie, j'acceptai son offre avec empressement. La mission que l'on me confiait allait me permettre de visiter un pays encore assez peu connu, d'une configuration étrangement tourmentée, avec des sites grandioses et d'une sauvage désolation, pays d'une étude passionnante à tous égards pour un naturaliste.

Cette expédition à travers la Somalie Française, je l'ai réalisée, accompagné de ma femme, de novembre 1937 à mai 1938. Les modestes dimensions de cette colonie peuvent laisser penser qu'il devait être aisé de la visiter tout à loisir en disposant de plusieurs mois. En fait, il n'en est rien, car il faut tenir compte avant tout de la nature extrêmement accidentée du pays. Parcourir en six mois une région montagneuse dont la superficie équivaut tout de même à celle de quatre départements français, où, en dehors de très rares routes et pistes praticables aux autos, il faut cheminer uniquement à pied, le chameau, ou plus exactement le dromadaire, n'étant pas accoutumé à être monté dans cette contrée où il sert simplement d'animal de bât, n'est pas une petite affaire. Il faut ne pas perdre de temps et cela nécessite de sérieuses étapes, d'autant plus longues que les points d'eau sont plus rares et espacés. En moyenne, nous faisons six heures de marche par jour, ce qui ne représente cependant guère plus de 20 kilomètres par étape, le sol, tantôt affreusement rocailleux et chaotique, tantôt sablonneux et mou, ne permettant guère d'avancer plus vite. Certains jours cependant la distance à parcourir était double. Au total, nos itinéraires s'élèvent à près de mille cinq cents kilomètres entièrement à pied, auxquels il faut en ajouter encore quelques centaines, parcourus en camion. Au début, nous eûmes, pour certaines tournées, une escorte de méharistes ou de tirailleurs

somalis et je suis heureux de pouvoir exprimer ici mes sentiments de gratitude aux officiers qui nous accompagnèrent à ces occasions et pour l'accueil si cordial qu'ils nous ont toujours réservé dans les postes de la brousse. Le plus souvent pourtant, nous n'avions avec nous qu'une dizaine d'indigènes, moins parfois, des Danakil ou des Issa suivant les régions, servant de guides et de chameliers.

Un voyage comme celui que nous venons de faire, dans une contrée inhospitalière, comportait inévitablement des difficultés. Nous en avons eu et de toutes sortes mais la plupart finirent heureusement par s'arranger. L'essentiel, en définitive, était de réaliser les différents buts que comportait cette expédition. Ils ont été atteints et permettront d'apporter, je le souhaite, une modeste contribution à la connaissance de ce petit territoire africain qu'est la Côte Française des Somalis.

CHAPITRE PREMIER

DJIBOUTI

La terre, perdue de vue depuis la sortie du golfe de Suez, quelques jours plus tôt, réapparaît à nouveau ce matin un peu avant de quitter la mer Rouge dont les deux rives, se rapprochant progressivement, annoncent le Babel-Mandeb. A l'est, ce sont les hautes montagnes d'Arabie et vis-à-vis celles, plus modestes, d'Erythrée, dominant la côte très basse de la baie d'Assab, à laquelle ne tarde pas à succéder celle, tout aussi plate et monotone, de la Somalie française, débutant à l'entrée du détroit, juste à la hauteur de la petite île de Doumeïra. En face, c'est Périm et Cheikh Saïd, enclave française inoccupée sur la rive asiatique.

Entre le navire et la terre d'Afrique surgissent bientôt, au milieu de la mer très bleue, tranchant sur la teinte uniformément beige de la côte sablonneuse voisine, quelques îlots volcaniques d'un noir rougeâtre, escarpés et pelés, frangés d'écume, dont le plus occidental, aujourd'hui soudé au rivage, forme le Ras Siane. C'est le groupe des Djeziret Seba ou des Frères, appartenant à la France.

Dès lors, un liseré sombre de palétuviers borde de place en place le littoral entre Khor-Anghar et Godoria, dont on devine à la jumelle les petits postes. Un peu en arrière se dressent brusquement quelques reliefs isolés, parfaitement horizontaux, comme les Tables de Guéni. Ensuite, jusque vers Obock, la côte se poursuit aride et très plate, simplement semée d'épineux, formant de loin sur le sol dénudé autant de minuscules taches grises.

En regardant vers l'intérieur, tout en longeant la côte basse et désolée de la Somalie française, on se rend vite

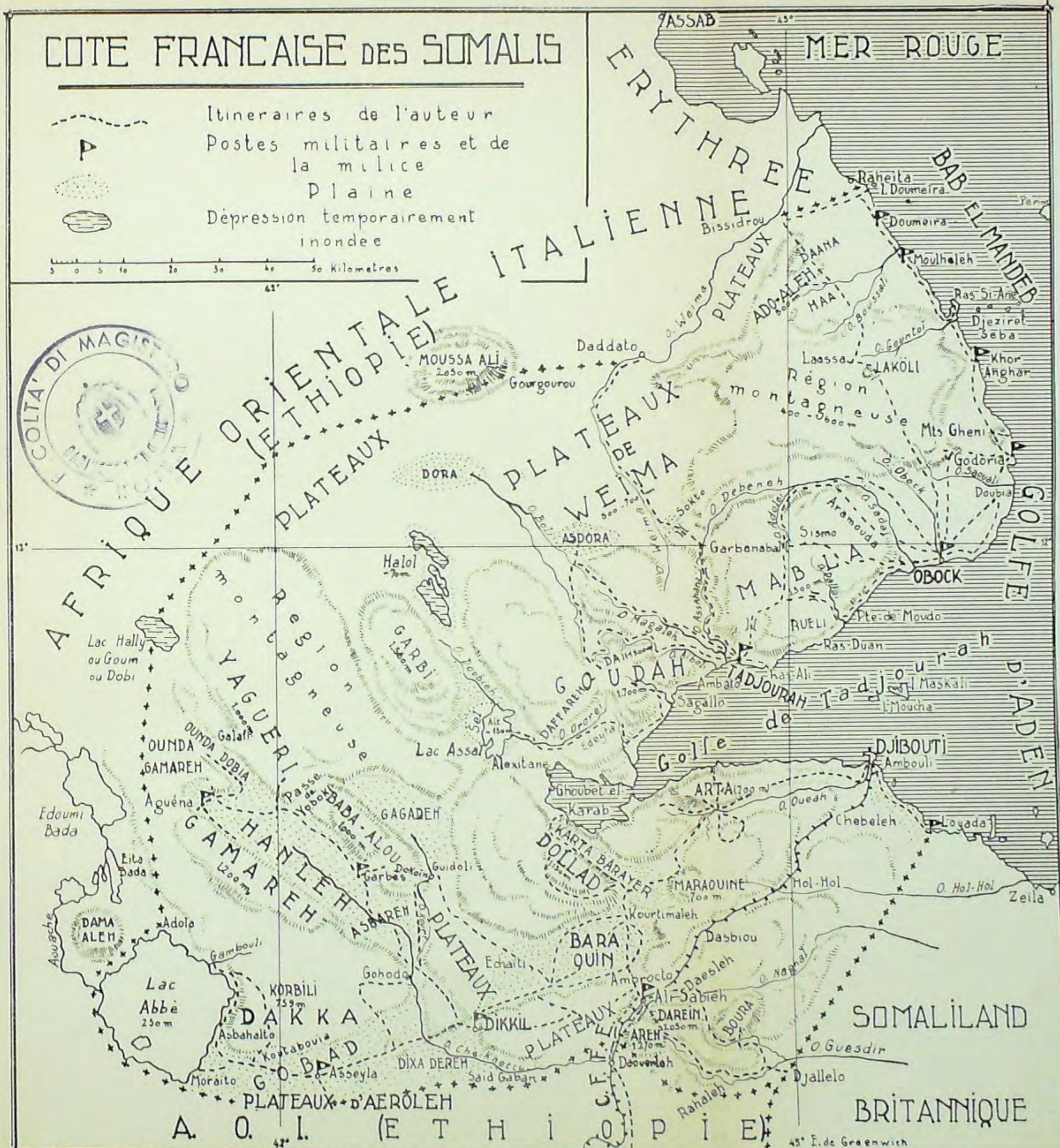
compte cependant combien montagneuse est en réalité cette colonie pour peu que l'on s'écarte de la mer. Au delà de la plaine littorale s'étendant de Doumeira à Obock, le long du Bab-el-Mandeb puis du golfe d'Aden, le pays se relève rapidement et prend une configuration très tourmentée avec des dénivellations qui atteignent près de deux mille mètres. Des lignes de crêtes bleuâtres, les unes parfaitement tabulaires, les autres au contraire extraordinairement déchiquetées, se succèdent jusqu'à l'horizon, les plus lointaines à peine visibles, estompées par un voile de poussière que soulève le vent du désert.

Nous passons près du Ras Bir, cap peu saillant, limité par une petite falaise jaunâtre que domine un phare, tour carrée très massive, donnant plutôt l'impression d'un fortin. C'est ensuite Obock, dont j'entrevois la palmeraie cachée dans le lit d'un grand oued. De l'ancien chef-lieu de la Côte des Somalis, devant lequel se balancent quelques boutres au mouillage, il ne subsiste guère que la monumentale résidence, grand cube blanc, environnée de ruines dispersées et de quelques misérables cases indigènes.

Le littoral, dès lors, change rapidement d'aspect. Il se relève et devient très escarpé. En face de nous, entouré d'un majestueux décor de montagnes, s'ouvre le golfe de Tadjourah, profonde échancrure du golfe d'Aden, qu'une vaste baie, invisible d'ici, le Ghoubet-el-Kharab, prolonge encore dans les terres. Leur grande voile triangulaire gonflée par l'alizé, quelques boutres filent rapidement sur ce large bras de mer que bornent au nord la chaîne des Mabla et le massif du Goudah, sur les flancs desquels des taches sombres indiquent quelques espaces boisés, et au sud les montagnes d'Arta.

Djibouti n'est maintenant plus très loin et après avoir doublé les îles Moucha et Maskali, tables coralliennes entourées de quelques palétuviers et dépassant à peine les flots, on commence à distinguer ses constructions blanches à terrasses et ses grandes salines qui miroitent au soleil.

Une vive animation règne sur la rade de Djibouti où c'est un va-et-vient incessant de remorqueurs et de charlands déchargeant plusieurs cargos et paquebots italiens,



regorgeant de marchandises et d'où débarquent d'innombrables passagers allant en Ethiopie et se ruant, aussitôt à terre, à l'assaut de tous les hôtels. Il ne s'agit nullement, paraît-il, d'un jour d'affluence exceptionnelle et Djibouti connaît depuis bientôt un an un tel mouvement.

Toute l'activité économique de la colonie est concentrée à Djibouti dont la France a fait la porte d'entrée et de sortie principale de l'Ethiopie en créant ce port et en construisant, il y a une quarantaine d'années, le Chemin de fer franco-éthiopien qui excitent singulièrement, l'un et l'autre, la convoitise de l'Italie depuis qu'elle s'est installée à Addis-Abéba. L'intérêt que présente Djibouti n'est cependant pas lié uniquement à son importance comme point de transit avec l'Ethiopie, mais découle également de sa position géographique. Le chef-lieu de la Côte des Somalis occupe, en effet, dans le fond du golfe d'Aden, une situation privilégiée à l'entrée de l'océan Indien. Ceci doit permettre à Djibouti, où touchent déjà la plupart des navires français allant à Madagascar ou en Indochine, de devenir une grande escale impériale quand les travaux d'aménagement de son port, actuellement en cours, seront achevés.

Djibouti, que j'ai connue si calme quelques années auparavant, alors occupée seulement à trier, à emballer et à expédier tout le café qui lui arrivait du Harrar, est maintenant une ville très bruyante et en proie à une animation extraordinaire avec ses allées et venues de camions, dues à l'arrivée à peu près quotidienne des navires italiens. On y parle beaucoup, en ce moment, de travaux d'embellissement et d'urbanisme. Il faut souhaiter que ces projets, d'ailleurs en voie de réalisation, soient promptement achevés car le chef-lieu de la Côte des Somalis est encore actuellement indigne de son trafic avec ses rues ensablées, semées de fondrières, dont la brise du large ne parvient pas toujours à chasser les relents inquiétants et où le malheureux piéton ne sait où se garer, faute de trottoirs, du fait d'une circulation intense de camions énormes et de somptueux taxis, conduits avec un peu trop de désinvolture par les chauffeurs indigènes. Cet afflux d'automobiles n'a

pas fait encore disparaître complètement les antiques calèches, joie des passagers en escale qui se demandent toujours, en les voyant passer, si ce sont leurs roues branlantes ou leurs chevaux squelettiques qui s'écrouleront les premiers.

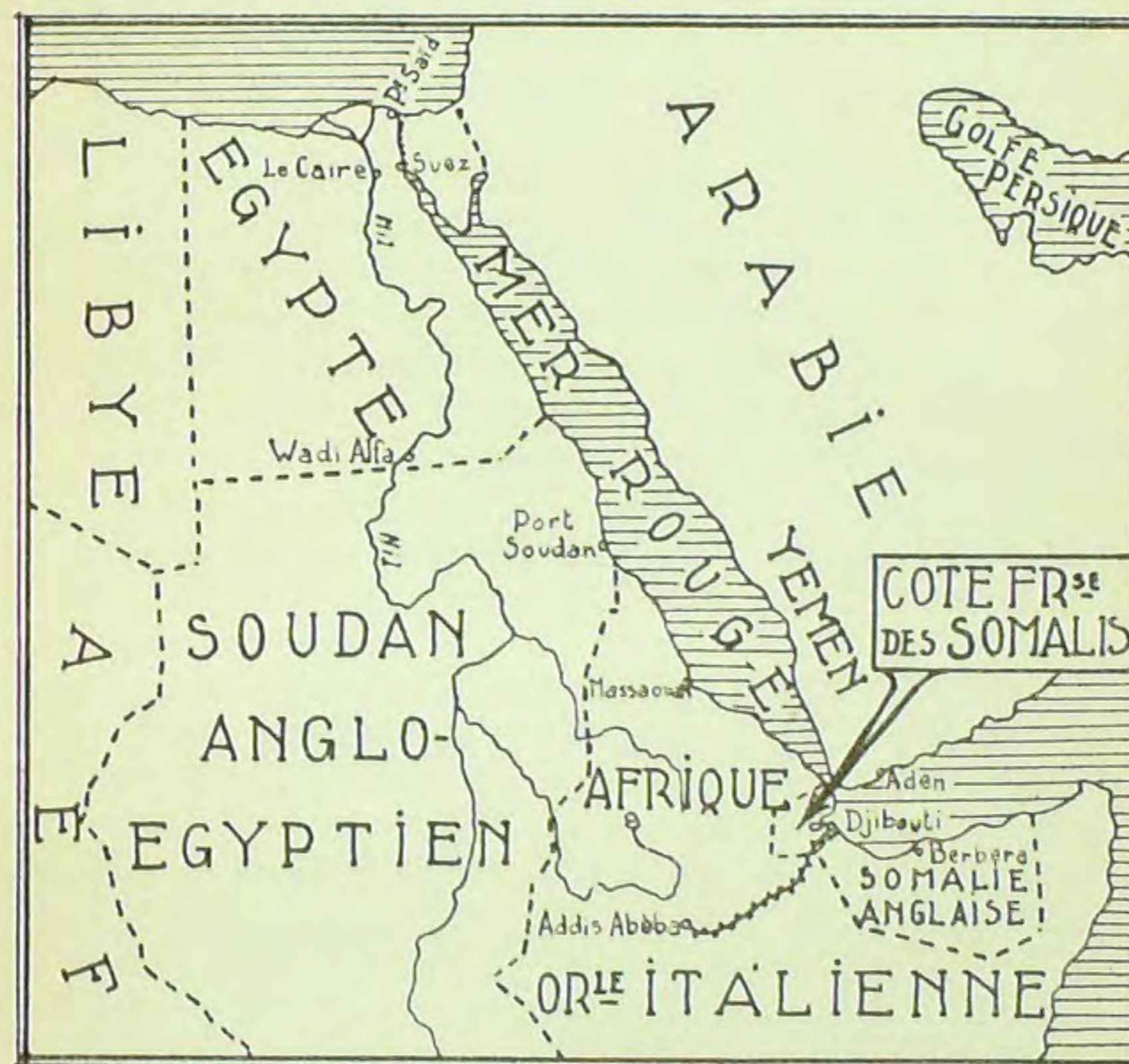
Il fut un temps, paraît-il, où Djibouti n'avait pour tout ombrage que celui de quelques palmiers artificiels en zinc, dont le nom d'un café, près de la place Ménélik, perpétue le souvenir. Les cocotiers bordant quelques avenues et les arbres qui décorent aujourd'hui certaines places de la ville et que l'on voit tout autour de la résidence du Gouverneur et dans les jardins des maisons particulières, montrent qu'avec de la persévérance on peut parfaitement obtenir ici un peu de verdure.

Si la température est vraiment effroyable en été, surtout quand souffle le terrible khamsin, ce vent de sable brûlant venant du désert et qui fait rapidement monter la température à près de 50 degrés, il existe du moins une période de plusieurs mois où le climat est presque tempéré et même agréable durant les soirées et les nuits, comme c'est actuellement le cas en ce mois de novembre.

Djibouti ne manque pas de cachet ni de couleur locale, mais ces avantages pourraient se concilier, semble-t-il, avec un peu plus de propreté et de tenue. Le soleil ardent, qui transforme pendant six mois de l'année Djibouti en une véritable fournaise, supplée heureusement dans une certaine mesure aux conditions d'hygiène par trop sommaire de cette ville cosmopolite où plusieurs centaines de Français, de Grecs et d'Italiens voisinent avec des Arabes, des Baniens de l'Inde, des Abyssins, des Juifs d'Aden, des Somalis originaires de la colonie britannique limitrophe, des Issa et des Danakil.

La population a notablement augmenté ces dernières années et doit être maintenant d'environ 20.000 habitants sinon davantage. Djibouti s'agrandit et l'on voit s'élever un peu partout des constructions neuves, qui contrastent avec le style mauresque des anciennes bâtisses à arcades, mais la crise du logement sévit toujours avec une acuité rare et est encore loin d'être résolue. Beaucoup de nouveaux venus ne savent où se loger et s'ils y parvien-

ment, c'est à des prix invraisemblables. Les hôtels, en particulier, d'où tout confort est exclu, sont toujours bondés et nettement insuffisants pour le mouvement actuel. Le nouvel arrivant, j'en ai fait personnellement l'expérience, doit bien souvent s'estimer heureux de pouvoir passer



la nuit dans un couloir où des légions de chats faméliques, l'une des plaies de la ville, se livrent à des sarabandes effrénées et bruyantes.

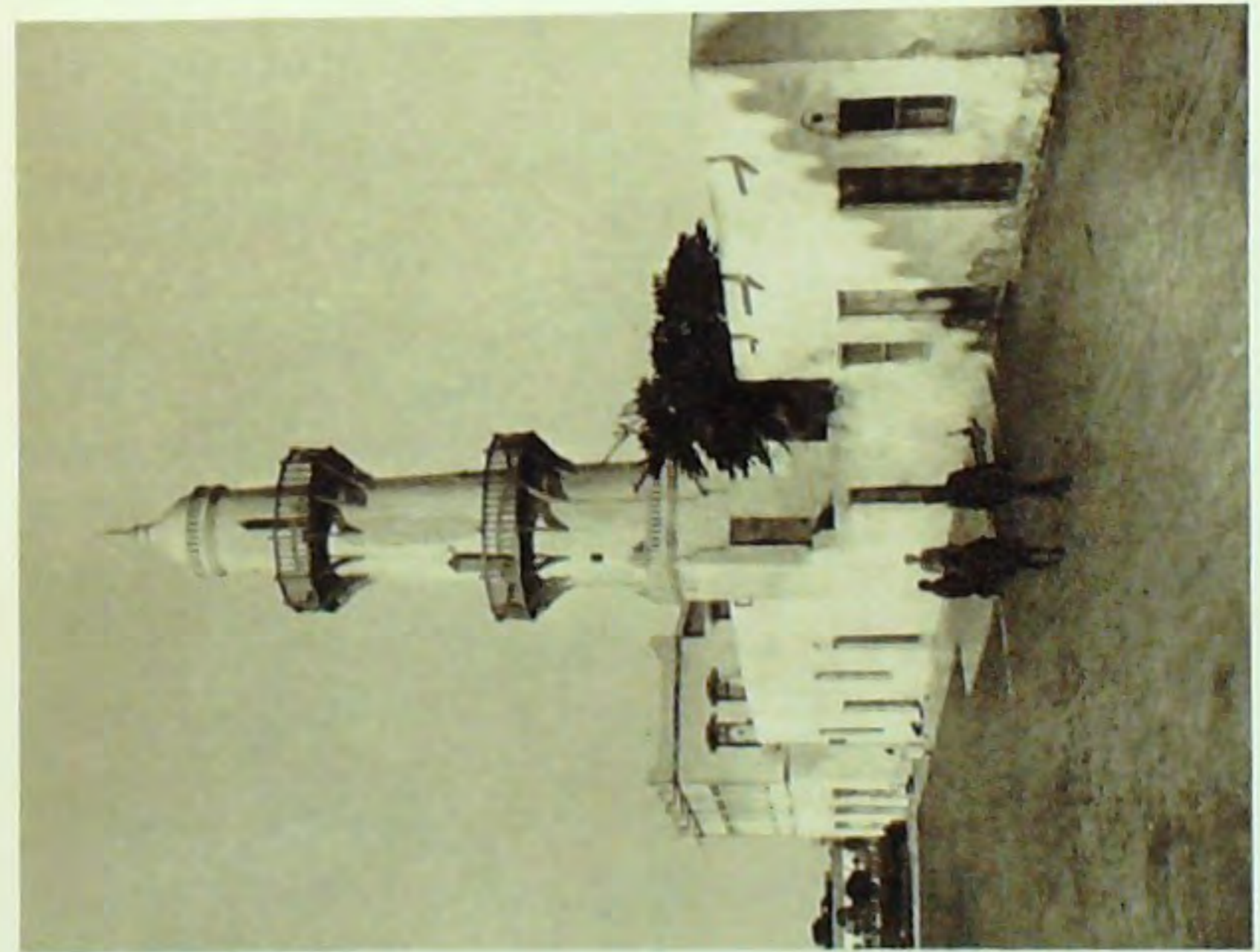
C'est vraiment une escale curieuse que ce port où se coudoient tant de races différentes, se mêlant d'ailleurs assez peu les unes aux autres, où les monnaies les plus diverses ont cours, du franc au thaler, en passant par la lire et la roupie. Djibouti a bien le caractère d'une ville de l'Islam. Il n'y manque ni les mendiants ni les mouches qui, les uns et les autres, ne vous laissent pas un instant de

répét. Cette ville ne manque pas de cachet avec ses gracieuses mosquées, ses ruelles étroites, ses boutiques embaumant l'encens et les épices, ses restaurants arabes qui sentent bon la cuisine orientale, ses cafés somalis dont les tables débordent dans les rues et où ce n'est qu'un bruissement de mouches, ses différents quartiers indigènes, si grouillants et pittoresques, où arrivent à tout moment des caravanes du désert ou y retournent, chargées de sucre et de dourah.

Djibouti n'est cependant pas un lieu de séjour bien enchanteur. Pendant les mois chauds et si pénibles, c'est un fait curieux à constater, les Européens se portent dans l'ensemble assez bien, mais dès qu'arrive la saison fraîche, on n'entend plus parler que de malades. Sauf les produits de la mer, des poissons et des langoustes excellentes et quelques légumes fournis par les jardins de l'oasis toute proche d'Ambouli, ainsi que des melons tout imprégnés de sel, il faut pour ainsi dire tout importer. La brousse somalie ne fournit en effet pratiquement rien. Jadis, la colonie était fort bien ravitaillée par l'Éthiopie en vivres frais et le prix de la vie était d'un bon marché étonnant. Aujourd'hui c'est surtout l'Égypte, avec le concours de l'Inde et du Kenya, qui alimente Djibouti et tout y est extrêmement cher. Les salaires des boys et des cuisiniers indigènes ont suivi le mouvement et dépassent ceux de n'importe quelle autre colonie. Enfin, désagrément qui n'est pas négligeable, l'eau que l'on boit est saumâtre et tend à le devenir toujours davantage à mesure que la population augmente. Cela tient à l'abaissement du niveau de la nappe d'Ambouli, où s'alimente la ville, qui a été suivi d'infiltrations d'eau de mer depuis que l'on pompe, pour satisfaire aux besoins croissants, des quantités de plus en plus considérables. Aussi l'administration se préoccupe-t-elle vivement de trouver en ce moment d'autres nappes pour fournir la ville en eau douce. En attendant, pour remédier à cet état de chose, ceux qui le peuvent font régulièrement venir par des boutres de l'eau d'Obock, la meilleure de la colonie.



TYPE D'ISSA DE LA RÉGION D'ALI-SABIEH.



UNE DES MOSQUÉES DE DJIBOUTI.



EN PAYS ISSA. - UN CONVOI DE CAMIONS ITALIENS
SUR LA ROUTE DE DJIBOUTI A ALI-SABIEH, DANS LA VALLÉE D'ALI-OMAR.
Dans le fond, le djebel Maraouine (Alt. 800 m.)



LA TOUR DU POSTE DE DIKKIL.
Au premier plan, une tente de nomade et quelques cases d'Issa sédentaires,
construites en blocs de basalte et couvertes de branchages et de terre battue.
Dans le fond, le sommet de l'Erroutagani ou "Montagne de Dikkil" (alt. 700 m.).

Il me paraît intéressant, avant de poursuivre le récit de ce voyage à travers la Somalie française, de donner quelques précisions relatives aux populations indigènes qui vivent dans la colonie.

Les statistiques, évidemment très approximatives dans un pays tel que celui-ci, encore assez mal connu et qui est habité surtout par des nomades dont certains ne sont en territoire français que d'une façon toute temporaire, nous apprennent que la population totale est de plus de 80.000 habitants (86.000 en 1935). Si l'on retire de ce chiffre la population de Djibouti, environ 20.000 habitants, on voit qu'il en reste plus d'une soixantaine de mille pour tout l'intérieur, soit une moyenne de trois habitants au kilomètre carré, ce qui est relativement élevé pour un territoire aussi aride et déshérité. En fait, on ne manque pas d'être surpris, lorsqu'on circule à travers la Somalie, de trouver, dans l'ensemble, ce pays aussi habité. Je connais des colonies françaises, beaucoup plus favorisées au point de vue du climat et des ressources naturelles, comme la Nouvelle-Calédonie et les Nouvelles-Hébrides en Océanie, pays d'une étendue sensiblement comparable et qui ont une population nettement inférieure à celle de la Somalie brûlante et désertique.

Deux groupes ethniques très voisins, appartenant l'un et l'autre à la race éthiopienne ou kamite orientale, les Issa et les Danakil, fiers et belliqueux, occupent la Somalie française. Loin d'être confinés sur le territoire de la colonie, dont les frontières sont absolument conventionnelles, ils débordent largement, les uns et les autres, dans les contrées limitrophes. Issa et Danakil voient mais ne sympathisent guère et les combats sanglants qu'ils se livrent encore à l'occasion et dont le dernier, celui de Mourhato, en janvier 1935, fit plus de 300 victimes, montrent assez l'hostilité qui les sépare.

Issa et Danakil, qui se ressemblent à certains égards, surtout au point de vue physique, se distinguent par certains usages et traits de caractères. A tort ou à raison les Issa ont la réputation d'être particulièrement farouches et combatifs et surtout fort traîtres.

Ces populations parlent des dialectes ne s'écrivant pas et qui, pour être différents, n'en sont pas moins apparentés. Certains indigènes parlent également l'arabe mais très rares sont ceux qui l'écrivent. Tous sont musulmans, parfois même assez fanatiques, surtout les Issa. Les Danakil, par contre, sont loin de suivre fidèlement tous les préceptes du Coran.

La démarcation est assez nette entre les pays issa et dankali. C'est une ligne qui, allant de l'extrémité sud du lac Abbé à la rive méridionale du Ghoubet-el-Kharab, traverse le Gobad dans toute sa longueur et passe légèrement au nord de Dikkil.

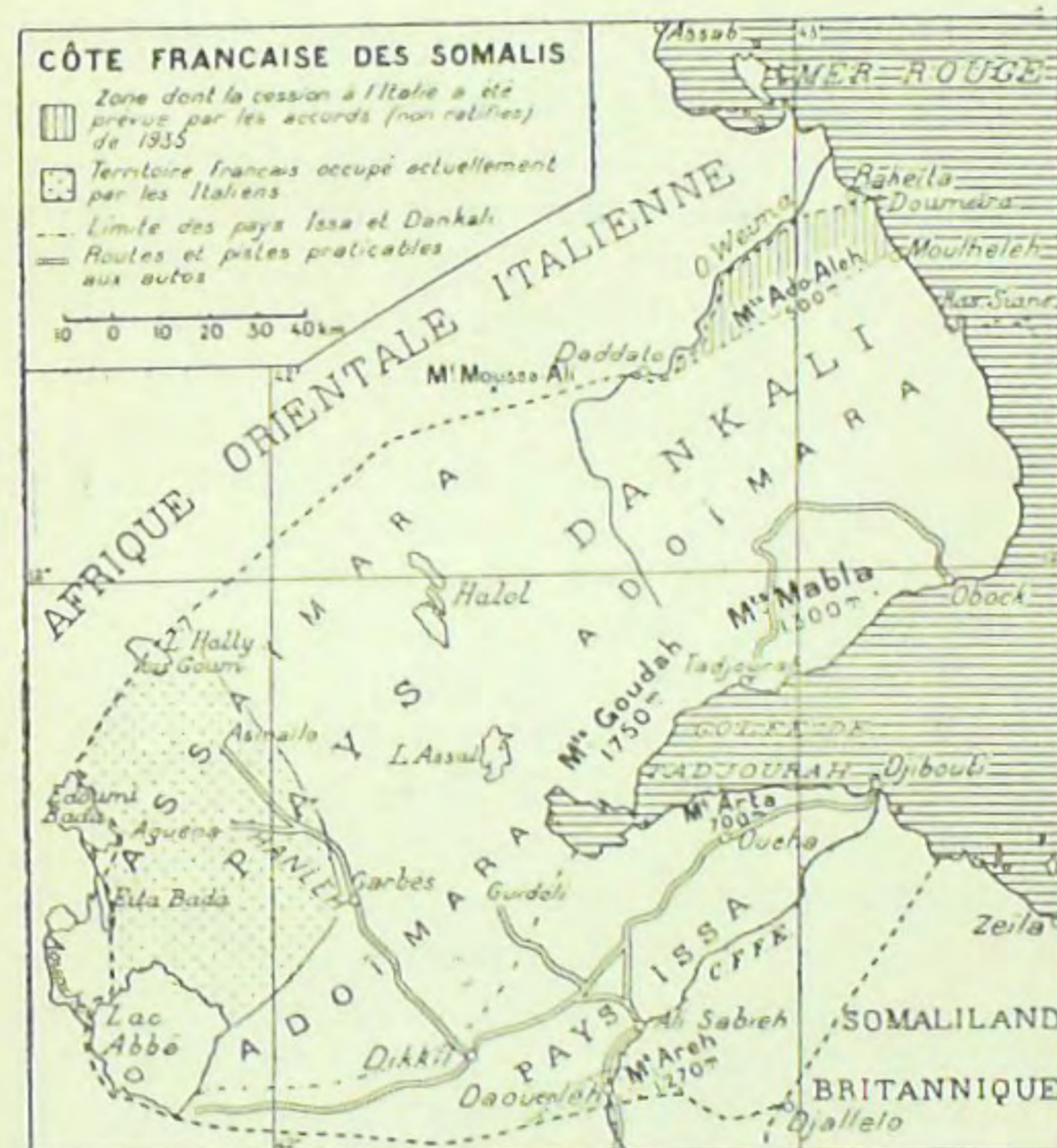
Les Danakil¹ occupent donc tout le nord et l'ouest, c'est-à-dire la plus grande partie de la colonie. Ils se divisent en Adoïmara et Assaïmara², ces derniers assez turbulents. La plupart des Assaïmara résident hors des frontières mais certaines tribus comme les Alakalto, les Oleito-Modeito et les Dourba nomadisent en territoire français où leur chef Yayo Mohamed, sultan du Aoussa, province éthiopienne située à l'ouest du lac Abbé, ne se gêne pas pour envoyer périodiquement des émissaires prélever l'impôt, prétendant même exercer un droit de surveillance dans la zone que fréquentent ces tribus, ce qui n'est pas sans occasionner parfois quelques ennuis à l'administration de Djibouti. Plus pacifiques sont en général les Danakil adoïmara, qui se divisent en Débénéh, Aderassoul, Songho-Goudah, Fadheïteh, Badoïto-Mela, etc..., disséminés depuis le lac Abbé et la plaine du Hanleh jusqu'à Doumeïra et dans toute la région de Tadjourah et d'Obock.

Les Issa, cantonnés dans la partie méridionale de la

1. *Danakil* est le pluriel du mot arabe *Dankali*. C'est ainsi que les Arabes désignent les populations nomades vivant dans la région désertique comprise entre la mer Rouge et le pied des hauts plateaux abyssins. Ces indigènes, eux-mêmes, s'appellent *Adoïmara* ou *Assaïmara*, suivant qu'ils occupent la partie est ou ouest du territoire en question, auquel ils donnent le nom d'*Afar*. Ce terme d'*Afar* s'applique également à la langue qu'ils parlent.

2. Littéralement *Adoïmara*, ou *Adoïamara* comme on dit parfois, veut dire *Hommes Blancs* et *Assaïmara* ou *Assaïamara* signifie *Hommes Rouges*.

colonie, ne constituent à vrai dire qu'un rameau du groupe somali, dont les représentants authentiques résident plus au sud, en Somalie anglaise. Le terme de « Côte des Somalis », employé pour désigner le territoire français, n'est donc pas d'une correction rigoureuse. On trouve bien à Djibouti un important noyau de véritables Somalis, parmi lesquels se recrutent principalement les boys, les



cuisiniers, les employés de bureaux et les miliciens, mais ils sont tous originaires de la colonie anglaise voisine.

Avant les Danakil et les Issa, le pays paraît avoir été habité par les Galla qu'ils ont refoulés plus au sud-ouest, dans le Harrar, pour prendre leur place. Les Galla, qui étaient des agriculteurs et des sédentaires semblent avoir laissé dans toute la Côte des Somalis des traces nom-

beuses de leur occupation, en particulier des monuments très fréquents ¹.

Issa et Danakil sont essentiellement des nomades. A l'exception de Djibouti et de rares agglomérations uniquement indigènes, comme Dikkil, Obock et Tadjourah, dont les habitations sont faites de pierres, de terre battue ou de bois tortueux et couvertes de chaume ou de terre, toute la population vit sous la tente et se déplace fréquemment.

Tous ces indigènes se ressemblent physiquement beaucoup, quoique dans l'ensemble les Issa soient plus grands et vigoureux que leurs voisins. Comme tous les nomades, ils sont minces et musclés, aussi bien les hommes que les femmes. Leurs traits sont généralement d'une grande finesse et l'on rencontre parmi eux des individus d'une réelle beauté. La plupart ont les cheveux laineux plutôt que crépus comme les Nègres, sauf certains sans doute métissés de sang soudanais. D'autres, il est vrai, ayant des affinités arabes ont les cheveux à peu près lisses. Sauf la couleur de leur peau, qui est d'un brun très foncé, tous ces indigènes diffèrent beaucoup des Nègres, en particulier par leur nez, plutôt droit, et leurs lèvres assez minces. Beaucoup d'hommes portent la barbe, mais elle est habituellement peu fournie. Il en est qui se rasent la tête tandis que d'autres, au contraire, gardent une chevelure opulente dans laquelle est planté un peigne de bois sculpté ou simplement une longue épingle de même nature. Les enfants ont la tête rasée, sauf une mèche. Les femmes, surtout chez les Danakil, ont une coiffure très remarquable, donnant souvent l'impression qu'elles portent un casque. Leurs cheveux sont divisés en nom-

1. Il semble, tout au moins si l'on en croit les nomades actuels, qui tous sont très affirmatifs à cet égard, que ce soient les Galla qui ont édifié les constructions et les monuments de basalte, si nombreux dans toute la Somalie française. Pourtant, ces constructions, parmi lesquelles j'ai parfois relevé des enceintes avec miram, qui devaient être des mosquées, paraissent faire défaut dans les régions occupées aujourd'hui par les Galla. Il est donc prudent, tant que des études et des fouilles méthodiques de ces ruines n'auront pas été faites, de ne pas les attribuer d'une façon trop formelle aux Galla.

breuses petites nattes, tombant tout autour de la tête et reliées les unes aux autres par leur extrémité.

Le costume est à peu près le même chez ces différentes populations. Les hommes portent un pagne de cotonnade autour des reins et ont généralement le torse nu, mais il leur arrive de s'envelopper dans une large pièce de tissu blanc, la *foutah*, qui était faite autrefois de peaux de chèvres. En temps ordinaire, quand ils marchent, cette *foutah* est pliée et posée sur l'épaule droite. Ils portent tous un large poignard, attaché à la ceinture et placé horizontalement en travers du ventre, la poignée du côté gauche et la pointe dépassant à droite. Les femmes sont vêtues d'un pagne de cotonnade, partant des reins et tombant souvent jusqu'à terre, qui semble bien mal commode pour marcher. Dans la brousse, la plupart ont le haut du corps et les seins nus, mais s'il fait frais elles s'enveloppent de tissus que les femmes issa ont une élégante façon d'attacher derrière leur nuque.

Bien que musulmanes, les femmes, même à Djibouti, ne se cachent pas le visage mais toutes portent en général un voile ou un fichu autour de la tête qu'elles laissent retomber avec beaucoup de grâce par derrière. Ce voile, de couleur foncée, bleu ou noir le plus souvent, est attaché et porté de façon légèrement différente suivant qu'il s'agit de femmes issa, adoïmara ou assaïmara. Toutes ont un goût très prononcé pour la parure et leurs lourds bijoux, tels que boucles d'oreilles, pendentifs, colliers et bracelets sont en argent. Celles qui n'ont pas les moyens d'en avoir de tels se contentent d'imitations en cuivre ou en aluminium.

Hommes et femmes portent habituellement des sandales ou *samaras* en peau de bœuf, mais il leur arrive très souvent aussi de marcher pieds nus.

Les Issa et les Danakil sont avant tout des nomades et des pasteurs dont les troupeaux de chèvres, de moutons, de chameaux et de bœufs en certaines parties du pays, représentent toute la richesse, mais ce sont de petits nomades si on les compare à certaines peuplades sahariennes qui accomplissent périodiquement de grands circuits. Les indigènes de la Somalie française se déplacent dans

un rayon beaucoup plus restreint, qui ne dépasse pas 100 kilomètres en général, à la recherche des points d'eau et des zones de pâturage propices, suivant un rythme qui est fonction du régime des pluies. Chaque tribu, au cours de ses déplacements, a ses zones de pâturage bien définies. Si, du fait de la sécheresse, les troupeaux d'une tribu ne peuvent trouver à se nourrir dans la zone qui lui est dévolue, celle-ci s'arrange avec d'autres tribus pour avoir accès à leurs pâturages, moyennant une redevance fixée à un certain nombre de thalers, monnaie qui a toujours cours en pays issa et dankali.

CHAPITRE II

VERS DIKKIL

Quatre jours à Djibouti nous ont suffi pour terminer tous les préparatifs de départ. Vivres, matériel de campement, instruments de travail et tonnelets pour l'eau sont maintenant réunis, formant un monceau de bagages impressionnant. Le plus difficile a été de trouver un cuisinier. La perspective de quitter Djibouti et d'aller courir le désert a découragé tous les candidats qui se présentèrent sauf un, Ahmed Farrah, jeune Somali à l'air sympathique et débrouillard, que l'envie de voir du pays et sans doute aussi celle de faire un peu de commerce avec les nomades que nous rencontrerons, incitent à nous accompagner. Tout est donc prêt maintenant pour nous enfoncer dans la brousse. Pour commencer, je choisis comme direction l'ouest de la colonie qui correspond, au point de vue administratif, au cercle de Dikkil-Gobad.

J'erre longtemps dans Djibouti avant de dénicher, non loin de la place Ménelik, dans une ruelle encombrée de cafés indigènes, le repaire du camionneur chargé d'assurer le service de Dikkil. Finalement, dans un local obscur, encombré de gens qui boivent du café, fument et dorment, les uns étendus sur des nattes, les autres juchés sur des ballots de peaux de chèvres sèches et raides comme des planches ou sur de vieux pneus, je découvre l'homme que je cherche, un vieil arabe très digne, à la barbe flamboyante à force d'être passée au henné. Je peux compter sur un camion demain matin pour nous emmener à Dikkil avec tout notre chargement.

Celui qui fait le voyage entre Djibouti et Dikkil, dans

lequel nous allons prendre place, a l'air, avec sa carrosserie locale tout en bois, d'une caisse montée sur quatre roues. Je craignais, en voyant ses dimensions réduites, de ne pouvoir y caser toutes nos affaires. Non seulement tout tient, mais je m'aperçois au moment du départ que plusieurs indigènes, emportant des ballots de dattes et de dourah, des tirailleurs somalis revenant de permission avec leurs femmes encombrées d'enfants et de paniers, ont encore trouvé le moyen de se jucher sur nos bagages. Le chauffeur, arabe comme son aide, qui émerge à peine d'une vieille capote militaire, le col relevé et la tête enfouie dans un passe-montagne de laine, comme s'il s'apprêtait à partir pour le pôle, parvient encore à faire rentrer dans le camion de nombreuses *tanikas* d'eau destinée à éteindre la soif du radiateur en cours de route.

Peu confiant dans son chauffeur qui pourrait être tenté de faire monter, en traversant Djibouti, quelques indigènes désireux de regagner la brousse en auto, dont il encaisserait le prix du voyage à son profit, le vieux garagiste arabe, cramponné sur le marchepied, sa barbe rouge au vent, nous escorte jusqu'à la sortie de la ville.

Traversant la plaine humide et salée, absolument nue, par laquelle la presqu'île de Djibouti se soude au continent, nous côtoyons l'immense entrepôt d'essence de l'intendance italienne. Quelques dunes de sable gris surgissent çà et là et voici bientôt l'oasis d'Ambouli, à l'entrée de laquelle la route bifurque. A gauche, une piste conduit au poste frontière de Loyada et à Zeïla en Somalie anglaise et à droite c'est la route qui monte en direction de Diré-Daoua et d'Addis-Abéba, par Ali-Sabieh, ainsi que vers Dikkil. Elle est barrée par une chaîne et des miliciens vérifient nos papiers avant de nous laisser passer. Pour des raisons de sécurité, aucun Européen ne peut en principe s'écarter de Djibouti sans une autorisation spéciale, que bien peu de gens sollicitent en dehors des chauffeurs italiens et de quelques chasseurs désireux d'aller tirer une gazelle le long de la route. En fait, une fois que nous aurons franchi ce contrôle et laissé, dans quelques heures, la route allant en Ethiopie, où circulent jour et nuit entre Djibouti et la frontière, à cent kilomètres d'ici,

de très nombreux camions italiens, nous ne verrons plus, dans la brousse somalie, d'autres Européens que les militaires occupant les petits postes dispersés dans l'intérieur.

La piste de Loyada, longue d'une vingtaine de kilomètres, semée de dunes et de petits acacias ombelliformes, passant, après avoir traversé celle d'Ambouli, près de la petite palmeraie de Doudah, est la seule excursion permise aux gens de Djibouti.

Des maraîchers, arabes pour la plupart, sont parvenus à force de travail et de soins à créer d'assez jolis jardins potagers à l'ombre des bouquets de dattiers de l'oasis d'Ambouli où, en creusant, ils trouvent un peu partout de l'eau à quelques mètres de profondeur. C'est cette nappe qui alimente d'ailleurs Djibouti, grâce à une station de pompage. L'oued¹ Ambouli, qui longe la palmeraie et dont le lit est normalement à sec, comme celui de tous les cours d'eau de la Côte des Somalis, est sujet, cinq ou six fois par an en moyenne, après les grosses pluies d'orage, à des crues considérables dont l'une d'elles provoqua, il y a une douzaine d'années, une inondation où périrent de nombreux indigènes dans le village de Bender-Djedid, faubourg de Djibouti. De telles crues durent peu, parfois quelques heures seulement et toutes ne sont pas aussi dangereuses. Il persiste après elles, souvent durant plusieurs mois, un certain sous-écoulement dans les alluvions de l'oued et qui continue à alimenter ainsi la nappe en question.

Sortie de l'oasis d'Ambouli et ayant franchi le lit de l'oued, la route s'élève lentement et serpente au milieu de vastes étendues rocailleuses et désertiques, formées de blocs de basalte bruns et luisants, comme s'il venait de pleuvoir, tellement ils ont été polis et patinés par les vents de sable. Assez loin au sud, de petits cônes volcaniques, depuis longtemps éteints, surgissent de place en place. Quelqu'un, ai-je entendu dire à Djibouti, voyant ces grands champs de pierres brunes, si communs dans

1. On a plutôt coutume, en Somalie, de dire *ouadi*, comme en Arabie, pour désigner une rivière temporaire. Les Danakil se servent du mot *dahra* et les Issa de *deïdha*.

toute la Somalie, supposa que tous ces blocs de basalte, de forme plus ou moins arrondie, jonchant la surface du sol, n'étaient autres que le résultat d'un formidable bombardement volcanique. L'explication est pittoresque mais tout à fait erronée. Ces grands champs de lave se sont épanchés tranquillement et par de multiples fissures, sans phénomènes explosifs. Si, par la suite, leur surface a pris cet aspect chaotique, c'est uniquement là le résultat d'une altération produite sous l'influence des agents atmosphériques, notamment à la suite des écarts de température entre le jour et la nuit. La lave à la longue s'est désagrégée superficiellement en boules écailleuses offrant la structure de gros oignons. Les pluies torrentielles et le vent, si violent dans ces régions désertiques, enlevant peu à peu les parties meubles, ont laissé sur place ces amoncellements de blocs de toutes dimensions. Au milieu de toute cette pierraille apparaissent, de loin en loin, des taches claires. Ce sont des *Stapelia*, plantes d'un vert très pâle, tirant sur le blanc ou le rose, possédant de grandes tiges charnues les faisant ressembler à des cactées. Leur inflorescence est une énorme boule d'un marron violacé, dégageant une odeur très violente. Ces plantes grasses, en touffes de 50 centimètres à plus d'un mètre, sont assez communes dans tous les endroits rocailloux et pas trop élevés de la colonie.

La route ou plus exactement la piste, car en réalité ce n'est pas autre chose, établie il y a trois ans environ, défoncée par le trafic intense des gros camions italiens, est dans un état effroyable. Ce ne sont que trous et ornières invraisemblables et par endroits les chauffeurs préfèrent la quitter et rouler carrément à travers les champs de pierres environnants. Serrés à côté du chauffeur, nous sommes secoués de terrible façon. Le radiateur fume comme une locomotive et malgré le fracas du moteur j'entends les hurlements des indigènes à moitié écrasés par les bagages qui se sont déplacés. Nous ne roulons pourtant pas à plus de dix kilomètres à l'heure en moyenne. On se demande comment les camions les plus solides peuvent résister à un pareil traitement. Il est vrai qu'il y en a pas mal en panne le long de la route, dont les

conducteurs, en attendant du secours, sont couchés dessous pour trouver un peu d'ombre.

Une maigre végétation de graminées desséchées, de buissons et d'épineux rabougris, sans trace de verdure pour l'instant, formant autant de petites taches grises, apparaît peu à peu au milieu des solitudes rocailleuses à mesure que nous montons. Les arrêts sont fréquents pour laisser un peu refroidir le moteur et, de loin, je vois Djibouti, toute blanche, à l'étroit sur sa presque île paresseusement allongée au milieu des eaux très bleues du golfe de Tadjourah, tandis qu'au nord, sur l'autre rive, s'étend toute la chaîne très dentelée des Mabila.

Un massif assez important se dresse bientôt devant nous et la montée se fait plus raide. Il faut s'y reprendre à plusieurs fois pour escalader certaines côtes. Ce sont les montagnes d'Arta, que viennent heurter les nuages chassés par l'alizé, entretenant ainsi une certaine humidité sur ces hauteurs qui ont un aspect très légèrement verdoyant. Des indigènes, assez nombreux, tous armés comme s'ils partaient en guerre, suivant la coutume du pays, se tiennent dans ces montagnes où sont plusieurs points d'eau. Il leur est défendu de descendre ainsi à Djibouti et ils ont soin, quand ils viennent en ville, de laisser à leur campement leur poignard, leur fusil ou leur lance. Nous commençons à rencontrer des troupeaux de chameaux, de chèvres et de moutons à mesure que nous approchons de l'oued Ouéah. Celui-ci n'est autre que l'oued Ambouli, qui a changé de nom et dont nous nous étions écartés. Il réapparaît maintenant au fond d'une vallée profondément encaissée.

Nous traversons l'oued Ouéah, en pleine région montagneuse et assez pittoresque, à une quarantaine de kilomètres de Djibouti, que nous avons quittée voici bientôt quatre heures. L'altitude est déjà de 450 mètres mais les sommets environnants dépassent 700 mètres.

Plusieurs sources coulent dans l'oued, sur une distance d'environ 200 mètres, juste en amont du point où la route le franchit, formant quelques filets d'eau qui disparaissent ensuite dans le sable et les graviers. C'est le premier point d'eau depuis le départ et le suivant, le

puits du Grand Mouloud, est à soixante kilomètres d'ici.

Des femmes issa, grandes et minces, élégantes dans leurs guenilles crasseuses, une peau de chèvre tannée sur les reins, la *derepta*, sorte de tablier servant ordinairement à appuyer une outre, attendent, tout en gardant leurs troupeaux, le passage des camions pour vendre aux chauffeurs et aux indigènes qu'ils transportent du lait frais ou caillé.

Au delà d'Ouéah, la piste, empruntant le fond des vallées ou franchissant quelques cols dont le plus élevé est à près de 700 mètres, demeure longtemps dans les montagnes mais celles-ci ne tardent pas à devenir de nouveau très arides. Seuls quelques arbrisseaux un peu verts jalonnent le lit des oueds. L'air est déjà nettement plus frais et le ciel, nuageux jusqu'alors, devient pur et d'un bleu intense à mesure que nous nous éloignons de la mer que nous avons maintenant définitivement perdue de vue. Le pays est redevenu désert ; à peine croisons-nous, de temps à autre, une petite caravane qui descend à Djibouti avec un chargement de bois ou de peaux de chèvres.

Des nuées jaunes, semblables à d'épaisses fumées, s'élèvent derrière une crête, annonçant le Bara-Yer, longue plaine sablonneuse s'ouvrant entre deux chaînons montagneux, où la chaleur et le vent provoquent de nombreux tourbillons de poussière qui atteignent souvent plusieurs centaines de mètres de hauteur et se déplacent horizontalement avec une grande rapidité. La piste disparaît en atteignant cette plaine, après une longue descente, ou plutôt se ramifie à l'infini, chaque chauffeur cherchant le meilleur passage, mais nous la retrouvons de l'autre côté. Je crois qu'il serait difficile, à partir de maintenant, de nous distinguer des indigènes entassés dans le camion, tellement nous sommes tous enveloppés d'une épaisse couche de poussière que la sueur, nous dégoulinant du front, transforme peu à peu en boue.

Après le Bara-Yer ou Petit-Bara, la piste s'enfonce parmi des champs de lave assez vallonnés qui nous conduisent au Bara-Ouin ou Grand-Bara, plaine beaucoup plus vaste que la précédente et certainement la plus étonnante

de toute la Somalie qui compte tant de ces dépressions allongées, fossés gigantesques dus à des effondrements et qui, dans bien des cas, sont d'anciens lacs aujourd'hui complètement asséchés. Il nous faut encore, avant d'arriver au Grand-Bara, subir l'épais nuage de poussière soulevé par un convoi de cinquante camions italiens qui redescendent à vide de Diré-Daoua, tandis que d'autres convois nous suivent ou nous précèdent, chargés d'essence et de toutes sortes de marchandises à destination de l'Éthiopie. Il circule actuellement 200 camions par jour entre Djibouti et Ali-Sabieh, mais il en est passé précédemment jusqu'à 400 certains jours et l'on comprend que la route soit en aussi triste état.

Le Grand-Bara est une cuvette de 30 kilomètres de long et d'une dizaine de large dont seule la périphérie est occupée par du sable, semé de grosses touffes d'herbes régulièrement espacées, avec, çà et là, de grands champs de galets basaltiques apportés par les crues très rares, mais aussi soudaines que violentes, des oueds qui se déversent dans cette grande dépression qu'elles peuvent inonder temporairement. Toute la partie centrale de celle-ci, par contre, est remarquablement unie et éblouissante de blancheur. Elle est formée par une argile d'un blanc légèrement rosé, craquelée et écaillée par places, se soulevant alors en curieux petits copeaux ; ailleurs au contraire, elle est parfaitement lisse et brillante, semblable à un miroir. Le sol argileux de la plaine, sauf lors des pluies, est parfaitement ferme et constitue un véritable autodrome où les chauffeurs s'en donnent à cœur-joie et rattrapent ainsi en partie le temps perdu à la montée. Seul un vent furieux ralentit parfois leur élan.

Nous débouchons dans le Grand-Bara à Kourtimaleh, un simple nom, que signale une citerne récemment aménagée par l'administration avec l'espoir de récolter l'eau des pluies et de doter ainsi les nomades d'un point d'eau supplémentaire. Je la trouve désespérément sèche, retenant captifs une quantité d'insectes infortunés qui y sont tombés et ne peuvent s'en échapper. Cela me permet d'en faire en peu d'instant une récolte sensationnelle au grand étonnement de nos compagnons de

route somalis et issa, descendus se dégourdir les jambes.

A Kourtimaleh, nous quittons la route montant en Ethiopie par Ali-Sabieh, dont les montagnes élevées et très découpées surgissent derrière la bordure méridionale et tabulaire du Grand-Bara. Dikkil est encore à 50 kilomètres au sud-ouest et nous fonçons dans cette direction, traversant obliquement toute la plaine où se produisent d'étonnants mirages. Des bidons d'essence, placés de loin en loin pour marquer la route, prennent des proportions fantastiques. Nous avons l'impression d'être environnés d'immenses nappes d'eau, se confondant avec le ciel à l'horizon, mais s'avancant si près de nous que l'on croit même, par une singulière illusion d'optique, distinguer les vagues agitant leur surface imaginaire.

Une famille de nomades, la seule rencontrée au milieu de cette plaine désertique, nous fait de grands signes au passage. Lancé à toute allure le camion s'arrête assez loin, mais déjà un homme accourt, tenant dans chaque main un vaste récipient conique, fait de fibres finement tressées et parfaitement imperméable, implorant un peu d'eau. Lui ayant donné le contenu d'une *tanika* destinée au radiateur bouillonnant et insatiable nous repartons en trombe.

Aucun relief notable ne ferme à l'ouest le Grand-Bara dont le fond est à plus de 500 mètres d'altitude et auquel succèdent maintenant, à perte de vue, des plateaux arides et bruns où s'engage la piste de Dikkil. On peut enfin voir au loin et un aspect nouveau de la Somalie m'apparaît. Bien que l'horizon soit un peu voilé par une légère brume jaunâtre, qui rend si souvent mauvaise la visibilité dans ce pays, nous pouvons distinguer au nord une succession de massifs importants s'élevant tous à plus de mille mètres. C'est le Dollad (1.150 m.) au profil très surbaissé vu d'ici, le Garbi (1.500 m.) très pointu au contraire, le Baba Alou (1.050 m.) en dos d'âne et les monts Gamareh (1.200 m.) parfaitement tabulaires et se terminant par une falaise abrupte.

Entre le Grand Mouloud, oued encombré de galets et la plaine de Belembeleh, au bout de laquelle se montre la crête de l'Erroutagani ou montagne de Dikkil, nous

croisons des quantités de gazelles au pelage fauve ; elles sont par troupeaux de dix ou quinze, broutant quelques derniers restes d'herbes desséchées et paraissent à peine effrayées par le passage du camion. Il suffit pourtant que nous nous arrêtions pour qu'elles s'enfuient immédiatement.

Il y a bientôt sept heures que nous roulons quand, à un détour de la route qui descend en lacets peu après la plaine de Belembeleh, j'aperçois enfin le poste de Dikkil, un peu en contre-bas, sur une petite éminence à l'entrée d'une plaine très grande mais assez irrégulière, d'un aspect très différent de toutes les régions traversées jusqu'à présent. C'est la vallée, démesurément large, de l'oued Cheikhetti, vers laquelle convergent d'innombrables oueds.

Dikkil, à 120 kilomètres de Djibouti, près de la limite sud de la colonie, est une création française datant de 1928. Auparavant, il n'y avait là qu'un marabout, assez fréquenté et un point d'eau où s'arrêtaient les caravanes. C'est maintenant une petite agglomération d'environ 300 habitants, des boutiquiers issa et yéménites pour la plupart, chez qui viennent chaque jour s'approvisionner de nombreux nomades. Les maisons, carrées et à terrasse, construites en blocs de basalte cimentés à la chaux ou simplement avec de l'argile et recouvertes de branchages et de terre battue, sont toutes groupées autour du poste, fortin sérieusement défendu par de hautes murailles, construit sur une butte dominant une jolie petite oasis, note gaie au milieu d'un paysage effroyablement aride et sévère.

Le capitaine Péri, chargé du commandement délicat de toute la région de Dikkil, proche de la frontière italienne et où voisinent des populations issa et danakil qui ne sympathisent guère, nous reçoit avec beaucoup de cordialité mais, comme on refait en ce moment les logements du poste, démolis par un coup de vent quelques semaines plus tôt, se voit obligé de nous installer dans la tourelle d'un blockhaus. L'endroit n'est évidemment pas très gai mais nous aurons du moins le privilège de

contempler de là, matin et soir, tant que nous serons à Dikkil, d'admirables levers et couchers de soleil, les plus beaux sans doute que l'on puisse voir dans toute la colonie. Au crépuscule, les champs de basalte, sombres et sinistres pendant le jour, se parent d'une délicate teinte mauve et le ciel, le plus souvent sans nuage, s'embrase et prend au-dessus de la plaine du Gobad, resserrée entre les monts Dakka et Eyroli, un ton cuivré qui dans ce pays n'est aucunement un signe de mauvais temps.

Pour avoir vraiment un beau tour d'horizon, il faut aller au sommet de l'Erroutagani (679 m.), à une petite heure de marche du poste. On domine de là-haut les confins de la Somalie et de l'Éthiopie, formés de vastes étendues beiges, correspondant aux plaines, bosselées par quelques petites buttes de lave et par de grandes surfaces tabulaires et brunes, qui sont, à leur tour, zébrées de bandes claires, autant de dépressions étroites et sablonneuses.

Il y a dans la palmeraie, tapie dans le fond de l'oued Dikkil, de nombreuses sources dont l'eau nous semble délicieuse après celle de Djibouti. Pourtant, elle est aussi légèrement saumâtre et de larges efflorescences de sel givrent le sol tout autour d'elles.

Avant d'avoir été transformée, par les soins du capitaine Péri, en une ravissante oasis, cette petite palmeraie était jadis un endroit marécageux, infesté de moustiques, et de la plus dangereuse espèce, des anophèles comme on en rencontre malheureusement autour de certains points d'eau en Côte des Somalis. Des bassins ont été aménagés autour des différentes sources, certaines froides, d'autres légèrement tièdes, ainsi que des rigoles pour l'écoulement des eaux. Quelques sources alimentent aujourd'hui une superbe piscine, la grande attraction de Dikkil, assez inattendue en plein désert. Il fait délicieux s'y plonger mais on hésite presque à sortir de l'eau, tellement le vent violent, qui vous sèche instantanément, paraît froid. C'est un plaisir rare, en rentrant d'une longue journée de marche au grand soleil, de pouvoir aller ainsi nager sous les longues palmes qui bruissent au vent.

La palmeraie de Dikkil, en plus de sa piscine engageante, possède un très joli jardin potager, autre création



VUE D'ENSEMBLE DE L'AGGLOMÉRATION INDIGÈNE DE DIKKIL.

Les maisons à terrasse, blanchies à la chaux, sont celles des commerçants yéménites.



UNE FAMILLE DANKALIE DE LA TRIBU DES DÉBENFH
SUR LES MONTS DAKKA.



LES "MARMITES" DE GOHODO,
gigantesques excavations naturelles au milieu des basaltes,
où s'accumule l'eau des pluies. Les femmes et les troupeaux,
au bord de l'une de ces "marmites", donnent une idée de leurs dimensions.

du capitaine Péri, procurant au poste des légumes environ six mois par an. Il faut avoir longtemps vécu en brousse, au régime exclusif des conserves, pour apprécier d'une façon toute particulière des légumes frais. Salades, tomates, aubergines, céleris, radis, betteraves et poireaux poussent à merveille ici pour peu qu'on les abrite du soleil de feu, du vent si desséchant par des claies et aussi de la voracité des chèvres par de solides murs de pierres couverts de branches épineuses. Les gombos, ces délicieux légumes africains, atteignent des proportions inusitées et les piments viennent comme des mauvaises herbes. Malgré le climat, qui semblerait devoir leur convenir, les pastèques sont en échange fades et anémiques. Parmi les dattiers, actuellement en fleurs et dont les régimes mûriront au mois de mai, je vois également des papayers, des bananiers et des grenadiers qui ont l'air de bien venir mais sont trop jeunes encore pour porter des fruits.

J'espérais, après le vacarme de Djibouti, où les convois de camions s'ébranlent avec fracas à toute heure de la nuit, dormir un peu plus en silence dans la tourelle du poste de Dikkil, mais il n'en est rien. Le vent d'est, qui fait rage à cette époque de l'année, provoque dans notre chambre, en s'engouffrant par les meurtrières, un perpétuel cyclone. Tout remue, se renverse ou s'envole. Le concert nocturne des légions de chats errants du chef-lieu est remplacé ici par les hurlements des hyènes et des chacals, se disputant la dépouille d'une chèvre. Chaque jour à l'aube, avant la sonnerie de clairon du poste, nous sommes assurés d'être réveillés par le chant du muezzin issa, monté sur la terrasse de sa mosquée, à deux pas de notre tour.

CHAPITRE III

LA PLAINE DU GOBAD ET LES MONTS
DAKKA

Deux camions, environnés chacun d'un épais nuage de poussière, nous précèdent sur la piste de Dikkil à Asseyla. L'un d'eux transporte le ravitaillement du peloton méhariste, l'autre nos bagages et des tirailleurs munis de pelles et de cordes, car nous allons tenter de gagner en auto Koutabouïa, au milieu de la plaine du Gobad, où nous attendent des chameaux, des guides et une escorte de méharistes pour aller au lac Abbé et dans les monts Dakka. Depuis Dikkil, nous descendons, doucement mais constamment, en allant vers le Gobad, que les collines de Dixia-Déré, formant un léger seuil, séparent de la très large vallée occupée par l'oued Cheikhetti et ses affluents nombreux. Ceux-ci, comme tous les oueds, sont bordés d'épineux et forment autant de lignes sombres et sinueuses au milieu de la plaine sablonneuse et blonde.

Peu après le passage de l'oued Cheikhetti apparaissent les ruines, plus ou moins ensablées, de l'ancienne cité de Gallagota, appelée Handouga par les Danakil et créée jadis, il peut y avoir sept ou huit siècles de cela, par les Galla¹. Depuis Djibouti, j'ai déjà relevé le long du chemin plusieurs vestiges galla, mais toujours isolés, tandis qu'ici je suis en présence d'une véritable agglomération, avec des habitations rondes ou carrées, faites de moellons de basalte parfaitement débités et ajustés, sans le moindre ciment. Je vois également là des quadrilatères

1. C'est du moins ce que disent les indigènes.

délimités par des rangées de pierres juxtaposées, sans doute des mosquées, de grandes dalles dressées, des tombes et, en cherchant bien, je n'ai pas de mal à trouver dans le sable des débris de poterie, des pilons et des fragments de mortiers en grès et en basalte.

Aux interminables champs de lave des alentours de Dikkil succède une zone sablonneuse, ayant par endroits le caractère d'une steppe. Il y pousse, en grosses touffes rondes et rêches, diverses graminées et de petites plantes buissonneuses. Tout cela est absolument sec et de loin se confond avec la couleur du sol. Ça et là se dressent de grandes termitières aux formes massives. Un chasseur m'envierait certainement en apercevant parmi ces semblants de prairies, des lapins, des outardes, des porc-épiques, diverses espèces de gazelles et de temps à autre une bande d'hamadrias, les singes les plus communs de la Somalie.

L'heure est trop avancée pour s'arrêter longuement au petit poste d'Asseyla, isolé au bout de la piste. Vingt kilomètres restent encore à parcourir, au hasard de la plaine, recouverte de cailloutis et de dunes qu'il faut contourner, en évitant également les oueds, peu profonds, mais dont les rives limoneuses sont taillées à pic.

Le Gobad, ainsi que la plupart des plaines de la colonie, est un fossé d'effondrement très allongé, que bordent des escarpements à peu près rectilignes jalonnant d'anciennes failles. Au nord, ce sont les monts Dakka et vis-à-vis les monts d'Eyroli, grands plateaux dont le rebord septentrional marque à peu près la frontière franco-italienne. Occupant une vaste cuvette sans écoulement, le lac Abbé, dont j'entrevois par instants la ligne bleue à l'extrémité occidentale de la plaine du Gobad, s'étendait jadis sur toute celle-ci, mais s'en est retiré progressivement du fait de son assèchement graduel, provoqué par une évaporation intense.

Le ciel est radieux mais le vent fait rage et soulève des nuages de poussière. La nuit approche et déjà les bergers danakil rassemblent leurs grands troupeaux de bœufs à bosse, aux cornes démesurées, tandis que des fillettes, très joliment coiffées avec leurs nombreuses petites tresses

encadrant leur gracieux visage, poussent devant elles des chèvres tachetées, se dirigeant vers les campements disséminés un peu partout. Cette région est, en effet, relativement peuplée car on y trouve de l'eau en plusieurs endroits. Des oueds importants aboutissent dans le Gobad, serpentant entre des rangées d'acacias et de tamarix, qui ont un certain sous-écoulement. Il suffit de creuser plus ou moins profondément dans leur lit pour se procurer de l'eau, terreuse et souvent un peu saumâtre, mais potable tout de même. Ouverts dans le sable et le gravier, ces puits s'éboulent facilement et les nomades sont fréquemment obligés de les déblayer. Sauf dans les endroits, assez rares, où existent des sources, comme sur les versants de certains massifs montagneux, les points d'eau, en Somalie, sont généralement des puits, isolés ou groupés dans le fond des oueds.

Le puits, c'est l'essentiel dans l'existence du nomade, en région désertique, aussi faut-il voir l'animation qui règne tout autour, à certaines heures, le matin principalement, quand, de toutes parts, accourent les troupeaux assoiffés venant s'abreuver, souvent de très loin. Le puits, c'est la halte des caravanes, le point de ralliement, l'endroit où l'on vient aux nouvelles, où l'on se rassemble pour bavarder. Il est pour le nomade l'équivalent de la place du village chez les peuplades sédentaires. Mais il arrive que ce soit aussi un lieu de querelles et même de bagarres sérieuses, surtout dans les régions, telles que le Gobad, où voisinent des populations hostiles, telles que les Danakil et les Issa. Ici, comme du reste dans tout le pays, les hommes sont armés et prompts à se servir de leurs armes, poignard, lance ou fusil. Une rixe n'est pas longue à éclater entre indigènes de tribus différentes pour un prétexte futile concernant un puits.

Sauf un passage laborieux de temps à autre, en raison du sable, où les roues s'enfoncent, la traversée du Gobad s'effectue sans trop de mal jusqu'à Koutabouïa, au bord de l'oued Dagadleh, où campe en ce moment le peloton méhariste, dont vingt hommes ont été désignés pour partir avec nous demain au petit jour.

Très aimablement accueillis par le lieutenant Gori,

qui après avoir passé des années dans les régions sahariennes est maintenant à la tête du peloton méhariste assurant la sécurité du désert dankali, nous restons ce soir de longues heures à bavarder sous sa tente en compagnie du lieutenant Menneboode, venu de Dikkil avec nous et qui prendra demain le commandement de notre escorte.

La fraîcheur de l'aube me réveille. Ce n'est pourtant pas que la température soit particulièrement basse à Koutabouïa. Il fait 17°, mais le contraste est sensible avec la journée où, même pendant la bonne saison, le thermomètre s'élève souvent le jour à 30° et même davantage. Cette chaleur, très sèche, se supporte facilement, mais la nuit, quand le thermomètre descend à 20° ou un peu au-dessous, on a réellement frais alors, pour peu que le vent souffle. Deux couvertures de laine ne sont pas de trop pour dormir en plein air et il en sera presque toujours ainsi jusqu'en mars.

A partir de maintenant vont commencer les longues marches à pied. Ce premier départ en caravane traîne un peu, la répartition des charges étant longue à faire car elles demandent à être parfaitement équilibrées sur le dos des chameaux, mais dès le second jour ce sera plus rapide et une demi-heure suffira, en général, pour rassembler les animaux, les bâter, les charger et s'en aller.

Le Gobad, aux tons jaunâtres, devient de plus en plus monotone et aride en avançant vers le lac Abbé. Dès neuf heures, les tourbillons de poussière se forment et s'élèvent un peu partout dans la plaine. Nous laissons sur la gauche Mourhato, à l'extrémité méridionale du lac, où se dresse une colline qui porte désormais le nom de mont Bernard, en souvenir du jeune administrateur, chef du poste de Dikkil, massacré là avec les vingt et un miliciens et partisans de son escorte, le 18 janvier 1935, et dont on retrouva les corps affreusement mutilés. Il était accouru au secours des Issa qui venaient d'être traîtreusement attaqués par environ 1.200 guerriers assaïmara. Le combat fit plus de 300 victimes et s'acheva dans un abominable carnage.

Le but de l'étape est Asbahalto, sur la rive orientale du lac Abbé. Un peu avant d'y arriver, j'aperçois des indi-

gènes, agitant leur lance et qui paraissent s'enfuir dans toutes les directions. Est-ce la peur des méharistes, avec lesquels les nomades de la région ont eu déjà plus d'une escarmouche, qui les incite à se sauver ainsi précipitamment ? Pour s'assurer de leurs intentions quelques hommes de l'escorte se lancent à leurs trousses et ne tardent pas à en ramener deux. Ce sont tout bonnement des bergers débénéh en train d'organiser une battue aux chacals qui déciment leurs troupeaux et qu'ils rendent également responsables d'une étrange maladie dont sont victimes leurs chameaux.

Asbahalto est certainement l'un des points les plus curieux de la Somalie et le doit aux phénomènes hydrothermaux qui se sont manifestés là avec une ampleur peu commune. Des centaines de rochers ruiniformes, atteignant parfois 20 mètres de haut, se dressent un peu partout au bord du lac ou émergent de celui-ci, souvent à de grandes distances du rivage. La plupart ont la forme d'un cône très pointu. Ces rochers, gris clair et escarpés, paraissent, au premier abord, disposés dans le plus grand désordre, mais je me rends bientôt compte, en approchant, qu'ils sont répartis en plusieurs groupes et forment un certain nombre d'alignements très nets¹. Chacun de ceux-ci correspond à une fracture du sol, jalonnée par une infinité de sources thermales qui ont déposé autour d'elles des tufs et édifié peu à peu ces pitons si bizarres. Beaucoup de ces sources chaudes sont toujours actives et, en explorant ce dédale de rochers, je vois que des vapeurs brûlantes s'échappent de plusieurs d'entre eux, tandis que des eaux bouillantes ruissellent en maints endroits et vont se perdre dans le lac. Il n'est pas facile d'approcher ici de la rive, car le lac Abbé est bordé dans toute sa partie orientale par une vaste étendue grisâtre, recouverte d'une croûte de boue salée, toute boursouflée et craquelée, cachant une vase noire et gluante, à l'odeur infecte, où le pied enfonce dangereusement. Ces dépôts ont été abandonnés par les eaux en se retirant à la suite

1. On compte une dizaine de ces alignements, sinon davantage. Tous ont une direction générale est-ouest.

de la dernière crue. Le lac, au cours de sa régression, lente mais continue, est, en effet, sujet à des variations de niveau périodiques en rapport avec les crues de l'Aouache, ce grand cours d'eau qui descend des hauts plateaux éthiopiens et vient s'y perdre, après avoir traversé le chapelet des lacs du Aoussa qui s'étendent immédiatement au nord. Les variations de niveau que présente ce dernier sont également fonction des pluies qui tombent dans la région environnante, car de très nombreux oueds y aboutissent. C'est pendant la saison chaude que l'on observe en général les pluies les plus abondantes dans cette partie de la colonie, alors que le long de la côte, à Djibouti en particulier, l'époque pluvieuse correspond aux mois frais.

Le lac Abbé, de près, est d'un vert intense et cette couleur est due à la présence d'une infinité d'algues microscopiques qui rendent ses eaux presque opaques. Celles-ci, dans la plus grande partie de son étendue, sont sursalées. Elles contiennent près de cent grammes de sels divers par litre. Le plus abondant, de beaucoup, est le chlorure de sodium. Cela n'empêche pas certains poissons d'y vivre. Toutefois, nul ne se soucie d'y pêcher, sinon des bandes de canards et les milliers de flamants roses qui vivent le long de ses rives et se laissent approcher d'assez près. A l'embouchure de l'Aouache, que les indigènes appellent ici Arissa, l'eau du lac Abbé est naturellement beaucoup plus douce et l'on y rencontre généralement de gros crocodiles.

Du campement, sur une légère éminence un peu en retrait du rivage, je perçois nettement le vacarme que font les nombreuses colonies de flamants, disposées comme un liseré rose tout le long du lac.

Des moustiques surgissent cette nuit dès que le vent faiblit. Ce n'est rien, paraît-il, à côté de l'été, où leur nombre est tel que les abords du lac Abbé deviennent absolument intenable.

D'Asbahalto, nous nous dirigeons vers Gambouli, par petites étapes, car le rivage sinueux et escarpé nous oblige à de longs détours en suivant le plus souvent le flanc des Dakka, région particulièrement chaotique, où

les chameaux ont bien du mal à passer en se faufilant parmi les quartiers de roches éboulées. Nous dominons du moins le lac qui nous apparaît dans toute son étendue. Il a plus de 30 kilomètres de diamètre et un imposant décor montagneux l'environne, surtout au nord-ouest, où se profile le Dama-Aleh, grand volcan éteint. Une large trouée s'ouvre pourtant au nord, menant aux différents lacs, ceux-là d'eau douce, que traverse successivement l'Aouache. Ce sont en particulier l'Aïta-Bada et l'Afambo-Bada où l'on trouve de nombreux crocodiles et même, paraît-il, des hippopotames. Ces lacs marquent approximativement le tracé actuel de la frontière franco-italienne.

A Gambouli, sur la rive nord du lac Abbé, nous nous installons sur un éperon où la brise matinale nous apporte son odeur sulfureuse et peu agréable, due sans doute à la présence de nombreuses sources thermales dans sa partie centrale. On comprend que les indigènes aient donné à cette grande nappe d'eau le nom d'Abbeh-Bada (l'eau qui sent mauvais). A Gambouli au moins, je peux approcher sans peine le rivage qui est franc et sablonneux, mais l'eau trouble et presque visqueuse tellement elle est chargée de sels invite peu au bain. Le niveau actuel du lac est à 250 mètres d'altitude environ. A une cinquantaine de mètres au-dessus, dans la vallée de Gambouli, des vapeurs fusent bruyamment du sol par de nombreux petits orifices. Ces fumerolles, et d'autres que je rencontrai par la suite, sont avec les sources thermales, si fréquentes dans tout le pays, les dernières manifestations d'une activité volcanique qui fut autrefois considérable comme en témoigne l'extension des laves dans toute la Côte des Somalis.

Depuis quelques jours, nous ne sommes guère favorisés sous le rapport de l'eau. Celle des sources d'Asbahalto était d'une saveur fort désagréable ; les puits d'Hongué-Hafa étaient à peu près aussi salés et hier, à l'étape d'Abouki, l'eau faisait complètement défaut. L'eau du puits de Gambouli, auprès duquel des Assaïmara viennent nous vendre des chèvres étiques, est enfin un peu plus douce, mais il faut avoir réellement soif pour en boire, tant il y a de crottes de chèvres et de chameaux qui flottent à sa surface.

Tournant le dos au lac Abbé, nous nous enfonçons dans les Dakka, dont la traversée s'annonce très pénible, ce massif, formé par une énorme masse de basaltes tabulaires, étant morcelé par un grand nombre de cassures, qui sont autant de falaises hérissées de gros éboulis, limitant d'étroits fossés sablonneux. Quant à la surface proprement dite des Dakka, elle est, suivant l'époque, un affreux désert de pierres noirâtres ou une succession de prairies verdoyantes. En ce moment c'est l'aspect rocailleux qui domine avec, çà et là, des champs de rudes graminées au ton d'or, qu'un vent de tempête incline vers l'ouest. Elles font penser à des blés mûrs mais cachent un sol terriblement chaotique. Les Dakka, avec leurs prairies de *daremo*, de *pachkalla* et autres plantes fourragères, sont un excellent lieu de pâturage à l'époque des pluies, de mai à novembre, aussi les nomades y viennent-ils en grand nombre avec leurs troupeaux, mais l'absence de points d'eau permanents, sauf quelques flaques temporaires dans les creux de rochers, les oblige à mener boire leurs chèvres, tous les quatre jours, à d'assez grandes distances, jusqu'aux puits qui sont en bordure du massif. Sous peine de buter à chaque pas, on ne peut avancer qu'en regardant ses pieds car il faut, en cheminant sur ces plateaux, sauter continuellement d'une pierre à l'autre, tellement le sol est irrégulier. Les chameaux peinent. Nous sommes ici entre 500 et 700 mètres et il fait relativement bon, à cause du vent surtout, car le soleil est implacable. Nouvel arrivant, ma peau n'est pas encore bronzée au point de n'avoir plus à redouter l'ardeur du soleil de la Somalie, l'un des plus terribles qui soient et j'ai déjà toutes les parties du corps exposées couvertes de brûlures douloureuses et de cloques saignantes, malgré l'huile dont je m'enduis chaque matin.

En pays dankali, on rencontre à chaque pas, dans les zones rocailleuses, de nombreuses murettes, les unes circulaires, les autres en forme de croissant, dont la convexité est orientée face au vent dominant d'est. Les Danakil les construisent sommairement à l'aide de blocs de pierre, pour abriter leurs troupeaux du vent pendant la nuit. Ils font également de petites huttes de pierre, qu'ils

ferment complètement, mettant à l'intérieur les cabris et les agneaux pour les protéger des fauves et les séparer en même temps de leurs mères, afin qu'ils ne puissent téter tout le lait, qu'ils se réservent en grande partie pour eux et qui est à la base de leur alimentation.

Il y a peu de monde en ce moment sur les Dakka, mais nous croisons pourtant quelques campements débénch sur le plateau d'Éré-Dabou. Je visite ceux d'Irrabadou et d'Aba-Ha, particulièrement pittoresques, mais que de ruses ne faut-il pas déployer pour réussir à photographier quelques femmes, si farouches qu'elles se précipitent au fond de leur tente à la vue de mon appareil, dont elles ignorent certainement l'usage, mais qui ne leur inspire aucune confiance. La vue de quelques billets de la banque d'Indochine, en cours dans la colonie, mais auxquels les indigènes continuent à préférer de beaucoup les thalers, actuellement frappés par l'Italie qui en a racheté les matrices à l'Autriche, finit par les en faire sortir en maugréant.

L'*ari* ou tente débénch, semblable à celle de tous les autres Danakil, est faite de bois recourbés en arceaux et plantés dans le sol, recouverts de nattes tressées à l'aide de feuilles de palmiers doums découpées en lanières. Ces nattes sont épinglées entre elles avec des épines. Une rangée de pierres, disposée tout autour de la tente, consolide sa base qui est de forme ovale et dont les dimensions ne dépassent guère deux mètres sur quatre. L'entrée est minuscule et il faut presque ramper pour pénétrer à l'intérieur où il est impossible de se tenir debout, la hauteur oscillant généralement entre 1 mètre et 1 m. 50. Ainsi conçues, les tentes danakil, faciles à démonter et à transporter à dos de chameau, résistent parfaitement au vent le plus violent. Comme la cuisine se fait à l'intérieur, la fumée leur communique une teinte brune et l'on a souvent du mal à repérer les campements à distance. Le mobilier de ces nomades se limite à des nattes et à des peaux pour s'étendre et réciter les prières ainsi qu'à des appuis-tête en bois, joliment sculptés, semblables à des sièges en miniature. Les ustensiles les plus courants sont des *guerbas* de différentes tailles, outres en peau de

chèvre, des récipients en bois ou en vannerie pour traire et conserver le lait de chèvre et de chamelle ainsi que le beurre, des plats et des cuillers en bois, des callebasses décorées de coquillages, des brûle-parfums en terre, des pilons et de larges mortiers en basalte pour écraser le dourah, qui vient d'Éthiopie ou du Yémen, ces pasteurs ne se livrant à aucune culture.

Au mont Korbili (740 m.), le point le plus élevé des Dakka, près duquel nous campons, j'ai la chance d'apercevoir un groupe d'ânes sauvages gambadant à peu de distance. Il en existe ainsi quelques troupeaux dans les monts Dakka et la plaine du Gobad. Quant aux gazelles, parmi lesquelles les indigènes distinguent les *aderio*, les *aoul*, les *dik-dik* et d'autres encore, elles sont si nombreuses dans la région qu'elles figurent, matin et soir, au menu. Les méharistes les tirent au mousqueton, mais en bons musulmans qu'ils sont, se précipitent aussitôt pour leur trancher la gorge afin de pouvoir manger de la viande tuée rituellement. Il y a également dans les Dakka, l'une des parties les plus giboyeuses de la colonie, des oryx et quelques autruches, là où s'étendent des dépressions sablonneuses, longs couloirs orientés NO-SE, comme la plaine de Marmar.

Après avoir quitté le mont Korbili, commence la descente vers le Gobad, interrompue par divers chaînons tels que le Hassa-Ali et le Dimoleh-Koma, qui nous obligent à de longs détours.

Laissant le peloton méhariste à Koutabouïa, nous remontons la plaine du Gobad en direction d'Asseyla où le lieutenant Braconi nous réserve une charmante hospitalité. Ce petit poste, tout entouré de tranchées et de barbelés, n'a rien de très gai en lui-même, mais Asseyla possède deux curiosités, sa forêt et ses jardins. Certaines cartes qualifient un peu pompeusement de « Forêt du Gobad », des fourrés de tamarix et d'épineux, qui atteignent tout au plus 6 ou 8 mètres de haut et s'étendent de chaque côté de l'oued Gobad, à moins d'un kilomètre du poste, sur une distance de 150 à 200 m. En comparaison de l'aridité de la plaine environnante, cela fait évidemment

un petit ruban de verdure, mais ce n'est pas encore dans cette partie de la Somalie que nous rencontrerons de forêt véritable.

L'autre attraction d'Asseyla sont ses jardins, créés il y a quelques années par l'autorité militaire qui a fait venir ici quelques Yéménites. Ceux-ci, grâce à la présence d'une nappe d'eau souterraine, sont parvenus à faire pousser du dourah, du maïs et de nombreux légumes. Des cordons de tamarix atténuent quelque peu la violence du vent, très fort dans cette plaine, et ces premiers essais ont donné de bons résultats. On voudrait que cette tentative incite quelques familles nomades à se fixer ici et à devenir des cultivateurs à leur tour.

CHAPITRE IV

EN PAYS ISSA

Une série de randonnées, entreprises pendant les dernières semaines de décembre et au début de janvier, nous ont permis de parcourir en détail toute la région de Dikkil. Nous sommes retournés dans les Dakka, mais cette fois dans la partie orientale du massif, du côté de la plaine sablonneuse de Yeu'eurin, en passant par les fameuses « marmites » de Gohodo, gigantesques excavations naturelles dans les basaltes, où s'accumulent les pluies et qui constituent de précieux réservoirs naturels que les indigènes ne se souviennent pas d'avoir jamais vu se vider depuis quarante ans. Si la sécheresse redoutable qui sévit depuis des mois persiste encore, ces marmites seront à sec dans quelques semaines.

Nous avons suivi la vallée sinueuse de l'oued Kouri, torride en toute saison et qui mène à la plaine de Gagadeh, admiré sa longue palmeraie de doums¹, dont les feuilles, tressées par les femmes, sont l'objet d'un commerce important et partent de Guidoli par caravanes entières jusqu'à Djibouti. Nous avons vu également les sources thermales qui coulent en permanence sur plusieurs centaines de mètres dans l'oued Kouri et dont l'eau, pourtant assez agréable à boire une fois refroidie, produit de doulou-

1. Le palmier que l'on désigne ordinairement sous le nom de *doum* en Somalie et qui est le plus commun, est l'Hyphène thébaïque, remarquable par son tronc bifurqué. Il est précieux pour les nomades auxquels il fournit, outre ses feuilles, sa sève sucrée et ses noix dont ils mangent la pulpe coriace et douceâtre.

reuses cystites, comme d'ailleurs aussi certaines autres sources de la région, celles de Galangaleti près du lac Abbé et de Daguïro à l'extrémité du Hanleh, par exemple. Nous avons également tenté de faire le tour de cette grande plaine, lorsqu'un message nous parvint une nuit à Garbes, nous enjoignant de regagner précipitamment Dikkil, car on craignait une attaque d'Issa venant du territoire italien. Ce ne devait être d'ailleurs qu'une fausse nouvelle, issue de rumeurs fantaisistes, comme il en circule si souvent dans ce pays avec une rapidité déconcertante. Après cette tentative manquée pour traverser le Hanleh, nous sommes partis nous installer dans la vallée d'Ouéah où je désirais examiner certaines questions hydrologiques en vue d'envisager le ravitaillement futur de Djibouti en eau potable. D'Ouéah, il nous fut possible d'atteindre Afka Rireli au bord du golfe de Tadjourah, en escaladant le sommet de l'Arta, où poussent d'élégants dragonniers, les premiers que nous ayons rencontrés en Somalie, et en descendant les gorges de Dourdoura, puis celles de Doundouma, à travers les pentes extraordinairement ravinées de ce massif dont toutes les vallées abritent quelques campements issa.

Je projette d'aller maintenant au Dollad, cette longue crête se dressant entre le Ghoubet-el-Kharab et le Grand-Bara. La région est malheureusement déserte en ce moment car les Issa, qui se tiennent une partie de l'année dans ce massif, sont précisément tous actuellement du côté d'Ouéah dont nous revenons. Il eût été évidemment plus simple, si nous l'avions su, de nous rendre au Dollad en partant directement d'Ouéah avec des chameaux. Nous risquons d'attendre plusieurs jours à Dikkil avant de pouvoir rassembler dans le Petit-Bara, point de départ tout indiqué pour cette ascension, ceux qui nous seront nécessaires. Après le Dollad, il s'agira de descendre jusqu'au Ghoubet-el-Kharab, baie grandiose et solitaire, communiquant avec le fond du golfe de Tadjourah par un goulet étroit et dangereux en raison des courants de marée particulièrement violents, qui atteignent là une vitesse de sept nœuds. Le capitaine Péri nous tire heu-

reusement d'embaras en nous prêtant huit ânes, une partie de ceux du poste de Dikkil, ordinairement occupés au transport de l'eau. Je ne sais comment cela ira, mais notre caravane en tous les cas ne manquera pas d'originalité cette fois.

Le moment du départ venu, tous ces bourriquets sont chargés sur un camion et calés avec des bottes de foin pour amortir les cahots et qui serviront à les nourrir au cours de l'expédition. Nous emmenons comme guide l'okal¹ Almi Moussa, un chef issa, et comme escorte des tirailleurs somalis que commande le lieutenant Picard, compagnon de route charmant et plein d'entrain.

Dans ce pays, où règne un beau temps presque perpétuel, je ne me préoccupe ordinairement guère de l'état du ciel avant de partir en tournée, à moins que ce ne soit pour souhaiter l'apparition de quelques nuages, susceptibles de modérer un peu l'ardeur du soleil. Pourtant ce matin le temps a un aspect franchement inquiétant. Jamais encore je ne l'ai vu comme cela. De lourdes nuées noires viennent de l'est et défilent rapidement, obscurcissant tout le ciel. La pluie, phénomène si rare et que je n'ai pas encore vu tomber sauf un léger crachin dans les montagnes d'Ouéah, ces jours derniers, fait son apparition peu après le départ. Elle nous surprend dans la plaine de Belembeleh et forme déjà de larges flaques dans le Grand-Bara, dont le fond argileux, si uni et ferme d'habitude, commence à devenir glissant et boueux. Les roues des camions patinent et enfoncent mais on peut encore passer. C'est évidemment assez risqué car rien ne nous dit que cette grande plaine ne se transformera pas d'un instant à l'autre en un lac, au milieu duquel les autos peuvent être immobilisées, comme le fait est déjà arrivé à la suite d'une brusque crue de quelques oueds, provoquée par une grosse pluie sur les montagnes environnantes. Tout se passe heureusement bien et nous gagnons sans trop de difficulté Kourtimaleh et de là Skotir, où il faut quitter la piste de Djibouti et se lancer au hasard à travers le

1. L'okal est en quelque sorte un chef de tribu, reconnu par les autorités françaises et généralement appointé par elles.

Petit-Bara, en allant vers l'ouest, pour se rapprocher autant que possible du pied du Dollad. Il faut avoir vraiment l'audace et l'insouciance d'un chauffeur somali pour se risquer, par un temps pareil, dans une partie de cette plaine où aucune auto ne s'est encore aventurée.

Entre les petits monticules de sable, accumulés autour de chaque touffe de graminée et formant une surface très bosselée, le sol est détrempe. Au bout de quelques kilomètres, que nous mettons un temps invraisemblable à parcourir, la pluie qui redouble interdit aux camions d'aller plus loin sans risquer de s'enliser. Il importe à tout prix cependant de sortir de cette boue et d'atteindre la lisière du Petit-Bara où, la pente se relevant, nous pourrions essayer de monter les tentes ailleurs que dans un lac. Le déchargement des bourriquets, ahuris par tous les cahots du parcours, mais pas trop abîmés, est pittoresque et laborieux.

Une falaise à peu près rectiligne, qui se confond au loin avec les pentes du Dollad, extrêmement escarpées sur ce versant, alors qu'elles s'abaissent doucement vers le Grand-Bara, du côté opposé, limite la plaine au sud. Nous sommes installés non loin de son pied et il ne reste plus qu'à attendre le retour du beau temps pour nous mettre en route vers le sommet.

Il a plu toute la nuit mais l'aspect du ciel est plus rassurant ce matin et nous pouvons partir. Les nuages enveloppent toujours la cime du Dollad. Souhaitons qu'ils se dissipent d'ici à ce que nous soyons en haut de la montagne.

Le sol de la plaine est affreusement détrempe et glissant ; sous une mince couche superficielle de sable gris, qui paraît sec, le limon, tout imprégné d'eau, n'est plus qu'une boue très liquide. A Goubeleh, où s'aperçoivent les vestiges d'anciens campements issa, nous quittons le Petit-Bara, à l'altitude de 650 mètres, et la montée commence, parmi un chaos de roches éclatées et anguleuses. La végétation se borne tout d'abord à des épineux chétifs et à des touffes beiges et rondes d'une herbe très odorante, l'*haousdemmer*, que refusent les chameaux et les chèvres mais dont les ânes se régalent.



VOL DE FLAMANTS ROSES
au bord du lac Abbé, près d'Asbhalto.



ROCHERS RUINIFORMES,
en travertin calcaire, édifiés par les sources thermales d'Asbhalto
sur la rive orientale du lac Abbé.



TENTE ISSA AU PIED DU PITON DE DJALELLO.



TENTE DANKALIE
DANS LA PLAINE DU GOBAD.



TENTE DANKALIE
EN CONSTRUCTION A GABLA-HAFA,
dans la vallée de l'oued Mabdahou (Songho-
Goudha). Les arceaux de bois formant l'arma-
ture de la tente sont plantés dans le sol et leur
base consolidée par un petit mur de pierres.

Vers 800 mètres apparaissent les premiers dragonniers, ces beaux arbres aux longues feuilles d'un gris bleuté, si communs sur toutes les montagnes de la Somalie au-dessus de 700 mètres d'altitude et qui donnent au paysage un cachet très particulier.

Dollad est le nom issa de la montagne ; les Danakil l'appellent Hemed. Nous l'avons attaquée par son flanc sud-est et la montée se poursuit, régulière et douce, parmi de grands champs de basalte. Un profond sillon, correspondant à une faille très nette, affecte sur toute sa largeur le versant méridional. Au pied de cet escarpement s'étend la dépression d'Hassan Gono, un peu marécageuse du fait de la pluie récente. Un vol de corbeaux criards nous escorte depuis le départ et ne nous quittera pas de toute la tournée. Parmi les rochers se cachent différents petits rongeurs, des hérissons en particulier. Des gazelles, surprises, se sauvent en bondissant. La pluie a fait sortir de terre une multitude d'énormes mille-pattes bruns, gros comme le doigt, mais parfaitement inoffensifs et qui s'enroulent en spirale dès qu'on les touche. La flore augmente et devient plus variée à mesure que nous nous élevons mais reste très clairsemée. Je vois, pour la première fois, diverses plantes grasses, tout à fait inconnues dans les vallées et sur les plateaux situés à des altitudes moindres. Sauf les dragonniers, très robustes, les autres arbres, des acacias surtout mais très différents de ceux des plaines, restent bas et s'étalent en largeur pour mieux résister aux assauts du vent qui, certains jours, doit être très violent sur ces hauteurs. Même en approchant du sommet, la végétation ne revêt à aucun moment l'aspect d'une forêt.

Nous n'avons vraiment pas de chance, la crête, atteinte après six heures de marche laborieuse, est dans un brouillard humide et froid. Mon altimètre indique 1.175 mètres et le thermomètre 18°. Sans le vent, qui paraît glacial, il ferait délicieux. Le guide et les tirailleurs grelottent et se tapissent derrière les rochers couverts de lichens qui donnent au basalte une teinte claire inaccoutumée. Nous patientons des heures, espérant que le vent finira par chasser les nuages qui s'élèvent sans cesse du Ghoubet-

el-Kharab. Enfin, l'éclaircie tant attendue se produit, mais elle dure peu. Elle nous permet du moins d'entrevoir le gouffre énorme, profond d'au moins 500 mètres, qui s'ouvre immédiatement au nord du sommet. La falaise impressionnante, qui limite la montagne de ce côté, contraste singulièrement avec la douceur du versant méridional par où nous sommes venus. Entre le pied de cette falaise et la côte, invisible à cause de la brume, mais distante de quelques kilomètres seulement, s'étend une zone d'un effet saisissant, tellement elle est bouleversée et hachée de ravins. C'est à travers ce chaos qu'il nous faudra passer demain pour atteindre le Ghoubet-el-Kharab. A un moment donné une échappée nous permet d'entrevoir au loin, occupant une vaste dépression, le lac Assal, situé à plus de 150 mètres au-dessous du niveau de la mer. Sa surface, très bleue, contraste avec sa large bordure de sel, d'une blancheur immaculée et pareille à une banquise.

Nous empruntons, pour redescendre, un itinéraire plus court mais qui ne tarde pas à s'avérer assez dangereux. Il s'agit de suivre, en allant à l'est, la crête du Dollad, à peu près tabulaire au début et qui s'infléchit ensuite vers le Bara-Yer. Cela nous conduit au milieu d'éboulis fantastiques, en équilibre instable, où nous risquons à chaque pas de nous rompre le cou. Parmi ces rochers se dressent de splendides dragonniers et de curieuses euphorbes, hautes d'un mètre ou deux, dont les tiges sont hérissées de pustules qui fleuriront d'ici quelques semaines.

Nous sommes tous fourbus ce matin par la descente acrobatique du Dollad. L'étape d'aujourd'hui va nous conduire dans ces sinistres ravins entrevus du sommet. Laissant le campement de base à la garde de quelques tirailleurs, nous gagnons l'extrémité du Petit-Bara, suivis de notre petite troupe d'ânes qui se comportent très bien. Le temps est toujours très couvert et quelques flaques subsistent encore dans la plaine, mais il ne pleut plus.

Après un long seuil rocheux, c'est la petite plaine de Karta, dans l'alignement de la précédente, et voici maintenant la région si tourmentée que domine le Dollad. Remettant à demain la grande descente vers la mer à

cause de la brume épaisse qui brusquement s'est formée, nous nous installons dans une petite cuvette bien abritée du vent, toute proche du ravin de Futagera où, par chance, il y a encore quelques trous d'eau. Nous sommes à 650 mètres d'altitude, encore séparés du littoral par toute une rangée de chaînons parallèles, disposés en gradins les uns par rapport aux autres. Le brouillard me retient au camp tout l'après-midi. J'en profite pour récolter aux alentours une grande diversité de plantes que la pluie a fait fleurir. Toutes ces fleurs sont minuscules en général, mais elles ont une coloration extrêmement vive. Les insectes sont aussi très nombreux, cachés le plus souvent sous les pierres où persiste un peu d'humidité.

Il fait tout juste chaud ce soir. L'okal, le cuisinier et les tirailleurs, enveloppés dans leurs couvertures, ont allumé de grands feux. Le bois, heureusement ne manque pas. Dans toute la colonie d'ailleurs, il ne fait pour ainsi dire nulle part défaut et jamais nous n'avons été en peine pour faire du feu. Même dans les zones les plus arides, on peut être certain de trouver du bois mort dans les oueds où gisent des arbrisseaux arrachés et entraînés par la dernière crue.

Dès le départ, l'étape du Ghoubet-el-Kharab s'annonce très rude. La dévalée de l'oued Futagera, taillé entre deux murailles verticales, est un avant-goût de ce qui nous attend un peu plus loin. La plaine de Daasso, à 500 mètres d'altitude, que nous traversons sur toute sa largeur, coupant l'importante piste indigène d'Ouéah à Gagadeh, absolument déserte en ce moment, vient interrompre momentanément la descente. Il nous faut ensuite, avant de la reprendre, gravir plusieurs crêtes parallèles, entamées brusquement, sur notre droite, par un précipice impressionnant au pied duquel serpente le lit grisâtre de l'oued Dembio. Le dernier chaînon franchi, la mer se montre enfin, toute proche. Le coup d'œil est imposant. A nos pieds s'ouvre le fameux Ghoubet-el-Kharab, ce grand bassin que bordent au nord et au sud de sombres falaises, si redouté des indigènes qui font courir à son sujet mille légendes et où les boutres s'aventurent bien rarement, redoutant à juste raison sa passe tumultueuse et semée de

récifs¹. Le Ghoubet-el-Kharab, disent-ils, ne serait autre que la demeure du diable, qui se tient sur une petite île, un volcan éteint, bien visible d'ici avec son cratère parfaitement conservé, où il attire sous l'eau ceux qui cherchent à y débarquer.

Si le littoral est maintenant très proche, le plus difficile reste pourtant à faire, c'est-à-dire une descente vertigineuse pour rejoindre le fond de la vallée de l'oued Dembio qui nous mènera à l'un des rares endroits où le rivage soit accessible. Ce précipice a vraiment l'air peu engageant et on hésite à s'y risquer. Pourtant le but est proche et ce serait vexant d'y renoncer si près. L'okal m'assure que l'on peut passer en allant prudemment et il nous précède. Nous risquons l'aventure car on n'a pas tous les jours l'occasion d'aller au Ghoubet-el-Kharab. Une fois engagé dans cette descente, je me rends vite compte qu'il serait bien difficile de revenir sur nos pas et j'éprouve une sérieuse appréhension pour le retour. Le guide me rassure, certifiant qu'il existe pour remonter un autre passage moins périlleux. Quelle diabolique idée a-t-il donc eue alors de nous entraîner par là, au risque de nous y faire casser le cou ? Il faut se méfier surtout des chutes de pierres, car la roche, pourrie, n'est guère solide et s'éboule à chaque instant. Aucune branche, ni la moindre racine pour se retenir si l'on vient à glisser, sauf tout à fait dans le bas où apparaissent quelques placages de buissons très verts. Nous finissons cependant par nous trouver dans le fond de la vallée où règne un très violent courant d'air, mais il a fallu une heure pour descendre les 400 mètres que mesure cette muraille. Il n'y a plus maintenant qu'à suivre l'oued jusqu'à la mer. Un peu avant d'y arriver, l'okal me montre du doigt, sur le flanc gauche de la vallée, toujours très escarpée, le petit sentier du retour par où passent ordinairement les indigènes et leurs troupeaux. A la recherche d'un peu de verdure, que la nature leur distribue si parcimonieusement, des chèvres font de l'acrobatie sur les parois de

1. Le goulet du Ghoubet-el-Kharab, limité par deux pointes basses entre lesquelles émerge un flot, n'a que 750 mètres de large.

rochers qui surplombent ce sentier. Il sera prudent de se méfier aussi des chutes de pierres à la montée.

Ces chèvres appartiennent à deux ou trois familles danakil, campées près de l'embouchure de l'oued, parmi quelques bouquets de doums autour du puits d'Adaïaleh, proche de la plage où la mer vient déferler en petites lames courtes et furieuses. A en juger d'après l'étonnement de ces bergers en nous voyant, j'imagine volontiers qu'il ne doit pas venir souvent d'Européens dans ces parages. Les femmes, cependant, ne perdent pas la tête et, elles si craintives d'habitude, s'empressent de nous demander des backchich et du tabac.

Comme nous revenons du Ghoubet-el-Kharab, faisant en sens inverse le chemin parcouru ces jours derniers, des coups de fusil retentissent du côté de la plaine de Karta. Aucun d'entre nous n'a tiré et la région semble aussi déserte qu'en venant. Nous cherchons à savoir d'où viennent ces coups de feu quand surgit derrière une éminence, accourant vers nous, un sergent de Dikkil accompagné d'un tirailleur envoyé à notre recherche et nous apportant un message. C'est une nouvelle alerte et il faut, une fois de plus, rallier précipitamment le poste. Cette fois c'est sérieux et nous apprenons qu'un détachement italien important vient d'envahir la plaine du Hanleh et s'est installé au puits de Tewao à près de 40 kilomètres en deçà de la frontière et refuse de s'en aller. Des camions nous attendent dans le Petit-Bara, près de notre campement de base, pour nous ramener d'urgence à Dikkil.

En moins d'un mois, c'est la seconde tournée qu'il faut brusquement interrompre. Je projetais précisément, celle-ci terminée, d'aller dans le Hanleh pour gagner de là, par la passe de Yoboki et le lac Assal, Tadjourah, en une dizaine d'étapes. A Dikkil, on nous dissuade naturellement de partir étant donné les circonstances actuelles et de Tadjourah le chef de poste m'informe qu'il ne peut envoyer aucune escorte à notre rencontre à Assal et que d'ailleurs les points d'eau intermédiaires sont tous à sec. Il ne reste qu'une chose à faire, descendre à Djibouti et rejoindre Tadjourah par mer.

CHAPITRE V

TADJOURAH

La navigation sur le golfe de Tadjourah, ce bras de mer de plus de cent kilomètres de long, pénétrant jusqu'au cœur de la Somalie française, est demeurée de nos jours aussi primitive qu'aux siècles passés. Boutres et zarougs, ces longues barques non pontées, différant simplement entre elles par la forme de leur poupe, si gracieuses avec leur grande voile triangulaire, assurent seuls le trafic d'une rive à l'autre.

Pendant la période de l'alizé, de novembre à mai, les boutres partant pour Tadjourah quittent habituellement Djibouti dans le courant de la matinée afin de profiter du vent. Comme le nacouda me l'a recommandé, nous sommes venus ce matin avec tous nos bagages à neuf heures au bout de la jetée où est accosté le boutre de Tadjourah. Le port de Djibouti, dont on poursuit activement l'aménagement et le long duquel ont surgi de terre, ces dernières semaines, de grandes citernes à mazout, afin que les courriers de Madagascar et d'Indochine puissent éviter bientôt d'aller se ravitailler à Aden, présente son animation coutumière. Ancrés sur rade, plusieurs grands navires, dont on entend d'ici grincer les treuils, vident leurs cales dans les chalands serrés autour d'eux. Sur le quai, c'est un véritable grouillement d'Italiens, assez misérables pour la plupart, arrivant à l'instant même d'Ethiopie par le train et regagnant leur pays. Il y a parmi eux des blessés, ce qui montre que l'on échange encore des coups de fusil là-haut.

Toute une flottille de boutres est abritée dans le port et ceux qui sont le plus près de terre commencent déjà à s'incliner et à se coucher sur la vase molle et grise à mesure que la mer se retire. Le nôtre, accosté tout au bout de la jetée, ne risque pas de s'échouer, car la profondeur est ici suffisante. Le nacouda et ses matelots ont quelque mal à faire tenir tous nos bagages dans le boutre déjà très lourdement chargé. Nous emportons, en effet, des vivres pour trois mois et cela représente un nombre de caisses respectable. Tout finit heureusement par être casé et nous prenons place à notre tour parmi une foule d'indigènes, voyageant en compagnie de leurs femmes et de leurs chèvres, et parmi des Sénégalais revenant de permission, pleins de mépris pour ces Danakil qu'ils bousculent et traitent de sauvages, ce qui d'ailleurs les laisse parfaitement indifférents.

A midi, le boutre est toujours dans le port, amarré le long du quai, attendant encore quelques miliciens somalis qui tardent à venir. Ceux-ci une fois embarqués, le boutre est chargé à couler et l'eau arrive presque au ras du bord. J'avoue que nous sommes à moitié rassurés à la perspective d'une traversée dans ces conditions, en voyant un tel chargement et en songeant à l'état de la coque, assez vermoulue. La prudence la plus élémentaire nous conseillerait évidemment de rester à terre et d'attendre un autre départ, mais le désir d'être bientôt à Tadjourah l'emporte et nous restons. Souhaitons que la mer soit belle et la traversée pas trop longue ! Quand le vent est favorable, on peut ne mettre que quatre heures pour traverser le golfe, mais si la brise est faible au contraire, le voyage peut durer vingt-quatre et même trente-six heures !

Le temps est heureusement très beau et l'alizé, sans être trop fort, nous pousse rapidement vers la côte nord. A la fin de l'après-midi nous sommes devant Tadjourah dont les maisons basses se serrent le long d'une étroite plaine côtière, entre la mer et les premiers contreforts, extrêmement ravinsés, de hautes montagnes. La voile claque et tombe et le nacouda jette l'ancre non loin du rivage. Il ne reste plus qu'à débarquer un à un dans le

petit houri du bord, car Tadjourah ne possède aucun appontement.

Le capitaine Cédé, qui commande Tadjourah et le cercle des Adaël, cette vaste division administrative englobant tout le nord de la colonie, avisé de notre arrivée par radio, nous attend sur la plage au milieu d'une foule d'indigènes, pour lesquels l'arrivée d'un boutre, spectacle pourtant fréquent, est toujours une grande distraction. Après nous avoir montré notre logement, une maison de style arabe, toute proche du rivage et appartenant au sultan, le capitaine Cédé, sans nous laisser le temps de nous installer, nous emmène visiter le poste, tout entouré de lauriers-roses et perché sur une légère éminence, un peu en retrait du rivage, et ensuite Tadjourah dont il tient à nous faire les honneurs avant que la nuit ne vienne.

Il est difficile, je crois, de trouver sur la côte orientale d'Afrique une agglomération aussi pittoresque dans un cadre aussi majestueux. Tadjourah¹, qui a beaucoup de cachet, a conservé son caractère typiquement indigène car aucun Européen ne l'habite en dehors de notre aimable guide et des quelques militaires encadrant la compagnie de tirailleurs sénégalais qui s'y trouve actuellement. C'est un dédale de ruelles sinueuses et minuscules, bordées de cases faites de bois tortueux, venant de loin, du sommet du Goudah dont la silhouette assez massive, mais imposante, domine le fond du golfe et se détache sur un ciel que les derniers rayons du soleil commencent à faire rougeoier. Ce sont les vallées descendant des montagnes environnantes qui fournissent les longues herbes utilisées pour confectionner les toitures de chaume dont sont couvertes toutes les cases des Danakil. La plupart des habitations sont entourées de hautes palissades, également en bois tout tordus et renforcées de nattes, pour qu'aucun regard indiscret ne puisse se glisser dans

1. Tadjourah est le nom arabe de l'endroit, les Danakil disent Tagori. Ces derniers distinguent parmi eux les *Tagorimara*, ou habitants de Tadjourah, et les *Barimara* qui sont les hommes de la brousse.

les petites cours où se tiennent les femmes. Je vois également, par-ci par-là, quelques tentes de nomades et aussi, le long de la plage, un certain nombre de maisons carrées, à terrasse et construites en pierres, assez semblables à celle que nous allons habiter pendant quelques jours, qui appartiennent à des commerçants arabes.

Tadjourah n'a pas moins de six mosquées, plus petites et différentes de forme de celles de Djibouti, qui possèdent d'élégants minarets. Ces mosquées, très blanches, entourées de dattiers dont les longues palmes se balancent au vent, sont faites de corail dont les blocs sont cimentés avec de la chaux obtenue sur place en calcinant des polypiers. Des petits cimetières danakil, l'air abandonnés, aux tombes bordées de dalles dressées, où poussent des plantes grasses, environnent ces mosquées.

Des chèvres errent un peu partout dans l'agglomération et sur le rivage, où stationnent un grand nombre de chameaux, cherchant une nourriture problématique. Dans la brousse, les indigènes ont l'habitude d'isoler les cabris de leurs mères, en les plaçant dans des petits abris de pierre ou dans des enclos de branchages épineux afin de se réserver une partie du lait, mais à Tadjourah, ils trouvent plus simple d'attacher ensemble les pis des chèvres à l'aide d'une ficelle ou, ce qui est moins cruel, de les enfermer dans un sac pour que les cabris ne têtent pas trop souvent.

Tadjourah, après avoir longtemps été le point de départ des convois d'esclaves à destination des ports d'Arabie, notamment de Djeddah, Moka et Hodeidah, et celui aussi des caravanes montant en Ethiopie par le lac Assal ou la plaine d'Alta, n'est plus aujourd'hui qu'une petite cité dankalie très calme, d'environ 1.200 habitants, où réside le sultan des Adaël, actuellement en pèlerinage à la Mecque. La population de Tadjourah représente en quelque sorte l'aristocratie dankalie du pays et vit, en grande partie, des subsides généreusement accordés par l'administration à la plupart des notables¹.

1. C'est à Tadjourah que réside Ménelik, le petit-fils de Lidj-Yassou, gardé par des Sénégalais, car les Italiens qui ont eu

Les hommes que je vois ici semblent manifester un souverain mépris pour le travail et passent le plus clair de leur temps à flâner et à bavarder, accroupis autour des mosquées, des boutiques et des ateliers de forgerons où l'on fabrique ces magnifiques poignards comme chaque Danakil en porte à la ceinture, dans un large fourreau en peau de bœuf. Il ne s'agit pas simplement là d'une arme d'apparat et ces poignards sont redoutables lorsqu'ils s'en servent pour éventrer un ennemi et le mutiler ensuite suivant la coutume du pays. Tous ces Danakil ont des troupeaux de chèvres et des chameaux qu'ils confient à des bergers vivant dans les montagnes voisines, ce qui leur permet de vivre dans l'oisiveté la plus complète. S'ils étaient tant soit peu entreprenants et travailleurs, beaucoup d'entre eux pourraient certainement tirer un large profit des ressources de la pêche, en préparant du poisson séché pour le vendre aux nomades de l'intérieur, car la mer est extrêmement poissonneuse dans le golfe de Tadjourah et en houri, sans s'écarter beaucoup de terre, on peut prendre d'excellents poissons, des langoustes et de délicieuses crevettes. Mais même dans ces conditions la pêche est considérée par eux comme une occupation trop fatigante.

Seuls quelques indigènes, très pauvres, sont heureux de gagner un peu d'argent en débarquant, pour le compte des boutiquiers arabes, les marchandises arrivant par les boutres ou en travaillant à la route que fait actuellement construire l'administration pour relier Tadjourah au Ras Ali. En été, quand souffle le vent d'ouest, provoquant parfois un violent ressac à Tadjourah, les boutres venant de Djibouti ont beaucoup de mal à doubler ce cap. Une fois terminée cette route d'une dizaine de kilomètres, ils pourront mouiller à l'abri de la petite baie qui s'ouvre tout à côté du Ras Ali et débarquer là leur chargement.

En Côte des Somalis, où les femmes jouent souvent un véritable rôle de bêtes de somme, celles de Tadjourah sont privilégiées car elles ne font rien pour la plupart et

l'intention de le mettre sur le trône d'Éthiopie, ont cherché une fois déjà à l'enlever en pétrolette.

se contentent de faire travailler les servantes qu'elles se procurent en brousse et auxquelles elles assurent simplement la nourriture. Ce sont ces dernières que nous voyons matin et soir revenir du puits, assez à l'écart au milieu de la palmeraie, pliant sous le poids d'une grosse guerba qu'elles portent attachée en travers des reins. Ce sont elles également qui vont dans la montagne et en rapportent de lourdes charges de bois. Ne pouvant se sauver à cause de leur fardeau, quand nous les croisons dans les ruelles, elles se contentent de détourner la tête, tandis que les belles Danakil de Tadjourah, couvertes de bijoux, s'enfuient pour la plupart dès qu'elles nous aperçoivent et vont se cacher dans une ruelle latérale ou dans la cour d'une maison amie. Dans l'ensemble, ce sont certainement les indigènes les plus jolies que l'on puisse voir dans la colonie, mais ce sont aussi les plus farouches et les moins souriantes. Dans la brousse, malgré tout, les femmes, que leur existence fatigante flétrit de bonne heure, sont pourtant un peu moins craintives et méfiantes. Peut-être font-elles simplement beaucoup moins de manières ?

Tadjourah, légèrement abrité de l'alizé par les escarpements du Ras Ali, est un endroit toujours beaucoup plus chaud et plus pénible que Djibouti. C'est d'ailleurs certainement l'agglomération de la Somalie dont le climat est le plus fatigant. Nous sommes en février, donc à peu près encore au meilleur moment de l'année et la température est tout juste supportable. On ne peut même pas dire que les nuits soient agréables. En été, de l'avis même des Sénégalais et ce n'est pas peu dire, Tadjourah est véritablement infernal, surtout quand souffle le kham-sin, ce terrible vent de sable qui fait monter la température à près de 50° à l'ombre. Ici, comme en général tout le long de la côte, la chaleur est toujours plus déprimante et pénible à supporter, en raison de l'humidité, que dans l'intérieur où elle peut être d'ailleurs beaucoup plus élevée. Il ne faut cependant pas croire que les alentours immédiats de Tadjourah soient pour cela spécialement verdoyants. La palmeraie, juste à l'ouest de l'agglomération, a plutôt un triste aspect avec ses dattiers clairse-

més et très abîmés par les indigènes. Quant aux hauteurs voisines, elles sont d'une aridité désolante. A distance, on pourrait les croire absolument pelées, mais en regardant attentivement on voit qu'elles sont ponctuées de petites taches d'un vert très pâle. Ce sont des buissons et des arbrisseaux qui verdissent durant quelques semaines, au moment de la saison tempérée. Il n'empêche qu'ici aussi, comme à Asseyla et Dikkil, un jardin fournit au poste quelques légumes et surtout des melons qui, fait assez exceptionnel en Somalie, ne sont pas salés mais au contraire extrêmement parfumés et sucrés.

CHAPITRE VI

OBOCK ET LES MONTS MABLA

Février avance et les fortes chaleurs ne sont plus très loin. Il faut profiter de ce qu'il fait encore relativement bon pour parcourir la partie du désert dankali s'étendant le long du détroit de Bab-el-Mandeb, entre Obock et Doumeïra, à l'entrée de la mer Rouge, région passant auprès des indigènes pour être particulièrement aride et brûlante et où eux-mêmes hésitent à s'aventurer pendant l'été.

Un boutre emporte nos bagages à Obock, notre point de départ pour cette grande tournée à travers tout le nord-est de la colonie, où nous allons nous rendre par voie de terre, par la seule route existant actuellement dans le cercle des Adaël, avec la camionnette du poste, l'unique auto de Tadjourah. Il y a 102 kilomètres d'ici à Obock et la piste, construite il y a deux ans, traverse entièrement la chaîne des Mabla. Pendant les cinquante premiers kilomètres, le parcours est extrêmement sauvage et vraiment très beau. Dès le départ, la piste s'écarte du littoral, trop abrupt pour qu'il ait été question de l'établir en suivant la mer, et s'engage dans les montagnes en remontant la grande vallée d'Ababoleh où pâturent beaucoup de chèvres et de chammelles, que gardent simplement quelques fillettes.

Une paroi basaltique, que nous côtoyons de près à un moment donné, se montre couverte de gravures rupestres, représentant des chameaux et des oiseaux. Ce sont les premières que je vois en Somalie. Peu à peu la vallée se resserre entre de hautes murailles rocheuses et il y a tout

juste la place de la piste qui se confond avec le lit très étroit de l'oued.

Au puits de Repta, des femmes sont en train d'attacher sur leurs reins, à l'aide de cordes, les outres toutes luisantes qu'elles viennent de remplir. Elles marchent à peu près courbées en deux, ainsi chargées, mais ont les mains libres. Quant aux hommes, ils ne s'embarrassent jamais d'aucun fardeau et marchent avec en travers des épaules leur lance, leur fusil ou un grand bâton sur lequel ils appuient leurs bras.

Après un premier col s'ouvre la vallée de Sotahaleh que l'on remonte jusqu'en haut. Le contraste est grand entre les sombres montagnes basaltiques de la région de Dikkil, où nous étions dernièrement, et les Mabla dont les roches dominantes sont des rhyolites aux teintes claires et très diverses. Les tons roses, mauves, rouges et verts dominent tour à tour dans ce massif aux sommets très découpés et à la topographie fort confuse. La végétation, bien que généralement buissonneuse dans les vallées où passe la piste, est parfois assez touffue pour donner à certains versants un aspect un peu vert. Il y a là, notamment, de jolis taillis de buis. De grands et beaux jujubiers, au feuillage pâle, bordent les rives de l'oued dont la vallée est de plus en plus escarpée. Les pentes rocailleuses se couvrent d'aloès rougeâtres et de sensevières avec, çà et là, des dragonniers.

Le col de Garbanaba, à près de 800 mètres, marque à peu près le tiers du chemin et le point culminant de la route. Le soleil est chaud mais le fond de l'air agréablement frais. A partir de maintenant commence la descente en suivant la vallée d'Adoleï où apparaissent déjà, à quelque distance au nord, des reliefs tabulaires, comme le djebel Sira, annonçant les grands plateaux basaltiques de Weïma, qui s'étendent au delà des Mabla jusqu'à l'Erythrée. Cette vallée, privée de points d'eau et déjà nettement plus aride, est déserte. Elle nous mène dans celle beaucoup plus ouverte et très large de l'oued Sadaï, couverte d'acacias et relativement habitée, ce qui n'empêche pas les gazelles d'y être extrêmement nombreuses. L'oued Sadaï marque la limite orientale des Mabla. Des hauteurs tout aussi

dentelées mais plus modestes, les monts Gandeli et Gouloua, font suite à cette chaîne de l'autre côté de cette grande vallée.

La piste, quittant au bout d'un certain temps le lit de l'oued Sadaï et le laissant sur la droite, débouche sur l'immense plateau d'Obock, imperceptiblement incliné vers la mer qui se confond au loin avec le mirage. Des récifs de coraux, qu'un lent exhaussement du sol a fait surgir des flots, constituent toute cette région, parfaitement plate dans l'ensemble, sauf quelques ravinements par endroits, et jonchée de coquillages et de débris de polypiers. C'est un nouvel aspect de la Côte des Somalis qui se présente maintenant à nous, aspect particulièrement aride et désolé. Sauf un épineux de temps à autre, cette grande surface beige, où règne une lumière éclatante, se montre absolument nue.

Obock, où résida jadis le gouverneur Lagarde, auquel la France doit la Côte des Somalis, colonie peut-être sans grande valeur économique en elle-même, mais qui est un précieux point d'appui à l'entrée de l'Océan Indien, se réduit à bien peu de chose aujourd'hui. Obock, en effet, après avoir été la capitale éphémère de la Somalie française de 1884 à 1892, n'est plus maintenant qu'un petit poste administratif dépendant de Tadjourah. Un sous-officier solitaire le commande et vit dans l'ancienne et très vaste résidence du gouverneur Lagarde, le seul bâtiment qui soit encore entretenu et où nous allons nous-mêmes nous installer pour quelque temps. Construit sur une falaise d'où l'on domine la mer, exposé à toutes les brises, il y fait certainement bien meilleur qu'à Tadjourah. Un millier de pigeons ont élu domicile sous la toiture et roucoulent sans arrêt.

La déchéance d'Obock date de la création de Djibouti, en 1892, que sa rade beaucoup plus abritée désignait sans conteste pour devenir le port de la Somalie. L'actuel Obock, toujours entouré du profond fossé qui le défendait jadis des incursions de pillards du désert, n'est plus qu'un village sans cachet, dans le décor le plus pelé que l'on puisse imaginer, car sa petite palmeraie, où sont les puits,

est cachée dans le lit voisin d'un oued très encaissé. Autour de la maison de M. de Monfreid, parmi les ruines des anciens bâtiments administratifs, sont groupées quelques cases indigènes, faites de planches et de vieilles tanikas, où vivent misérablement un petit nombre de familles danakil, quelques Soudanais, descendants d'anciens esclaves, et deux ou trois boutiquiers yéménites.

Parfois, des Arabes et des indigènes de Djibouti viennent faire un séjour à Obock, attirés par les sources thermales et les émanations de vapeurs sulfureuses, réputées dans tout le pays pour leurs propriétés thérapeutiques, qui s'espacent le long du rivage parmi d'anciens récifs de coraux, à deux pas de la résidence ¹.

Il nous faut une dizaine de chameaux pour aller à Doumeïra, mais c'est une véritable comédie pour les obtenir. Le vieux Danakil, chef du village, auquel je m'adresse dans ce but, m'assure que tous les chameaux disponibles sont actuellement dans les Mabla où se trouvent les pâturages les plus proches. Comme ils sont en liberté à peu près complète dans les montagnes, il faudra plusieurs jours afin de rassembler ceux dont nous avons besoin et les amener à Obock. J'en profite donc pour faire un certain nombre d'excursions à travers la grande plaine d'Obock, entre la vallée de Sadaï et le Ras Bir, d'où je pousse même jusqu'à Godoria, petit poste environné de palétuviers à l'entrée du Bab-el-Mandeb. Je trouve un peu partout, à la surface du sol, les restes très nombreux d'une industrie paléolithique fort riche. Ce sont des lames, des grattoirs et divers instruments en obsidienne, en jaspe et en rhyolite, comme j'en ai d'ailleurs déjà recueillis un peu partout le long de mes itinéraires, mais jamais en si grand nombre.

Ma femme, sur ces entrefaites, se trouve immobilisée par une grave crise de paludisme et nous nous trouvons

1. Ces sources chaudes, salées et d'un faible débit, occupent une zone de 200 mètres de long et sont recouvertes à mer haute. Leur température, qui était de 80° il y a cinquante ans, ne paraît guère dépasser actuellement 70°. Les vapeurs sulfureuses, un peu en retrait de la plage, ont 60°.



FEMMES ISSA REMPLISSANT DES OUTRES
AU Puits DE DAESLEH.



BERGER ISSA, ARMÉ DE SA LANCE ET DE SON POIGNARD,
DANS LES MONTAGNES D'ARTA.



CHAMEAU TRANSPORTANT LA TENTE PLIÉE
D'UNE FAMILLE DE NOMADES DANAKIL.

isolés de tout ici. Ni auto, ni radio pour communiquer avec Tadjourah où il faut envoyer un messenger afin de demander par T. S. F. un avion sanitaire à Djibouti. Quatre jours plus tard, l'avion attendu se pose non loin du poste et l'emmène aussitôt. Je me trouve désormais dans l'impossibilité d'avoir aucune nouvelle d'elle avant longtemps.

Les chameaux, cependant, ont fini par arriver, mais pas en nombre suffisant pour aller à Doumeïra où il me faut emporter de sérieuses provisions d'eau. Profitant des quelques bêtes qui sont là, j'organise sans tarder, en attendant que viennent les autres, une tournée dans le massif des Mabla qui débute à une dizaine de kilomètres à l'ouest d'Obock, sitôt après l'oued Sadaï où viennent mourir ses derniers contreforts.

Par les vallées de N'Daï et d'Haloum je gagne en trois jours la plus belle partie de la chaîne et la plus verte, du côté de Medheo et de Sismo, car le versant oriental des Mabla, directement exposé à la brise du large, est relativement humide à partir d'une certaine altitude et dès 700 mètres, même un peu avant, apparaissent des espaces réellement boisés, qui ne présentent d'ailleurs aucun caractère tropical, mais rappellent au contraire assez la forêt des régions méditerranéennes.

Des Danakil campent un peu partout dans ces vallées, par petits groupes dispersés, et leurs chèvres, accrochées aux pentes les plus abruptes, sont très nombreuses. Les troupeaux des Mabla en comptent plusieurs dizaines de milliers et pourtant beaucoup sont mortes ces mois derniers à la suite d'une épidémie. Dans les parties hautes de la chaîne, les nomades possèdent, en plus, des bœufs, aux immenses cornes en forme de lyre, assez inquiétantes quand on se trouve nez à nez avec un troupeau au tournant d'un chemin de montagne. Heureusement ces bêtes, la plupart d'une maigreur effarante, sont très pacifiques et ne manifestent aucune intention de charger. On s'étonne seulement de les voir aussi squelettiques dans une région somme toute assez verdoyante et où l'on pourrait croire qu'elles doivent brouter à leur faim.

Matins et soirs les vallées résonnent du roucoulement des pigeons et des tourterelles et du gazouillement de tout un monde d'oiseaux. On ne peut manquer d'être frappé, en circulant dans ces montagnes, du nombre, de la diversité et surtout du coloris ravissant de certains de ces oiseaux. Nous dérangeons souvent des bandes d'hamadrias, conduites par d'énormes mâles, très dignes avec leur opulente crinière grise, et qui se sauvent en aboyant ou vont se percher sur des rochers pour nous regarder passer.

La montée devient très raide à partir du point d'eau d'Haloum, consistant en quelques marmites dans le basalte où dort une eau verte et croupie, toute grouillante de larves de moustiques. Cette ascension est surtout difficile pour des chameaux chargés. Ordinairement, les caravanes empruntent un itinéraire assez différent pour se rendre à Sismo et qui doit certainement être moins pittoresque que celui-ci. Au lieu de suivre le plus souvent le lit des oueds comme auparavant, le sentier serpente maintenant à flanc de coteau et permet d'avoir, à mesure qu'on s'élève, de belles échappées sur la mer et le littoral d'Obock. Insensiblement la végétation augmente. Les pentes se couvrent de buissons et d'arbrisseaux en fleurs et le paysage, très particulier, me rappelle d'une façon saisissante celui des montagnes de la Nouvelle-Calédonie, à des milliers de kilomètres d'ici. Des escarpements vertigineux dominant la rive gauche de l'oued Haloum, du haut desquels tombe la belle cascade de Barahi. Les rochers se couvrent peu à peu de lichens. La montée n'a rien de pénible car un vent frais s'est levé, malheureusement accompagné de gros nuages noirs qui bientôt me cachent toutes les crêtes. Les arbres, d'abord espacés, se rapprochent au point que les chameaux ont du mal à passer et à se faufiler entre eux. Leurs charges s'accrochent aux branches et basculent. A tout instant nous devons nous arrêter pour les redresser.

Ce n'est pas de chance, mais cette tournée qui s'annonçait très belle, est gâtée dès le second jour par le mauvais temps qui devient vite affreux. Pluie, brouillard et vent, rien ne manque. Le sentier devient boueux et les malheu-

reuses bêtes glissent à tout moment. Il fait frais, trop froid même au gré de mes chameliers dont la mauvaise humeur ne désarme pas et qui, le soir venu, allument un feu d'enfer pour se réchauffer. Le thermomètre pourtant ne descend guère au-dessous de 16°. La plupart des Danakil que nous rencontrons sur ces hauteurs sont calfeutrés sous leur tente. Le sol, peu à peu, s'est couvert d'herbes et de fleurs et bientôt ce sont de jolies prairies dans les clairières de la forêt qui change un peu d'aspect avec l'altitude.

A partir de Sono-Hafa, à près de 900 mètres, où nous campons avant de faire l'étape la plus difficile, celle qui va nous conduire à Sismo, sur l'autre versant de la chaîne, la forêt devient très dense, avec des arbres tortueux, hauts de huit à dix mètres, couverts de mousses et de lichens, et possède de délicates fougères dans le sous-bois. Il pleut à verse. Les chameliers sont emmitouflés dans leur foutah, les chameaux ruissent, dérapent et peinent parmi les arbres. Une brume épaisse nous masque toute vue. Un tel spectacle dans ce pays, d'ordinaire si aride, brûlant et ensoleillé, est quelque peu paradoxal.

C'est une laborieuse montée pour atteindre le col, à un peu plus de 1.100 mètres, où nous sommes toujours dans un crachin froid et désagréable et en plein brouillard. Il souffle un vent de tempête qui n'incite guère à s'arrêter en ce point où l'on doit habituellement découvrir un panorama splendide sur le golfe de Tadjourah et les sommets environnants, les plus élevés des Mabla avec leurs 1.300 mètres d'altitude.

Autant la montée qui s'achève était raide, autant les pentes que nous suivons désormais sont douces. La forêt s'éclaircit et disparaît peu après le col. Seuls persistent quelques arbres isolés. La pluie cesse et bientôt les nuages se dissipent. Il a suffi de changer de versant pour que, sur une distance minime, le paysage se modifie très sensiblement. C'est maintenant le décor habituel des Mabla, tel qu'il m'est apparu le long de la piste d'Obock à Tadjourah, très sec évidemment si on le compare au flanc oriental de la chaîne, mais presque verdoyant à côté d'autres régions montagneuses de la Somalie, situées plus à l'intérieur des terres.

Sismo est une assez vaste cuvette, dont le fond est encore à 900 mètres et où sont installés en ce moment d'assez nombreux campements de nomades. Il y a là également quelques grandes paillottes désertes où viennent séjourner pendant les mois les plus chauds de l'été les tirailleurs cantonnés à Tadjourah. Il fait alors à Sismo, sinon frais, du moins beaucoup plus agréable qu'en bas. Le seul inconvénient de ce camp, assez facile d'accès car il n'est guère à plus d'une heure, à pied, du col de Garbanaba, où passe la route, est la rareté de l'eau aux alentours. Il n'y a pas de sources dans les montagnes voisines et le seul point d'eau, pas trop éloigné, se trouve dans les gorges très pittoresques où passe l'oued s'échappant de cette cuvette. Il y a là quelques marmites où la pluie s'accumule et séjourne pendant un temps assez long. Pour l'instant elles sont sur le point d'être bientôt complètement taries et les nomades en sont sérieusement inquiets car cela va les obliger à quitter cette région où les pâturages sont pourtant encore assez beaux.

Un sentier, vertigineux par endroits, accroché le long de pentes escarpées menaçant de s'ébouler tellement la roche est décomposée, mène de Sismo au col de Garbanaba. Retourner de là à Obock par la piste ne me tente guère puisque je l'ai parcourue précédemment, mais il faut tout de même la suivre un certain temps pour rejoindre un sentier, connu des indigènes et qui atteint la mer un peu à l'ouest d'Obock, après avoir traversé toute la partie nord de la chaîne, où jusqu'à présent je n'ai pas encore pénétré. La route est pratiquement toujours déserte, car les nomades préfèrent leurs petits sentiers caillouteux et sinueux, sans doute à cause d'une rencontre possible avec la camionnette du poste de Tadjourah, la seule auto à y circuler, effarouchant leurs chameaux qui se sauvent en faisant tomber leurs charges. Nous nous en écartons à Letabolo, là où l'oued Adoleï, qui descend de Garbanaba, prend le nom de Beïdoukrine et rejoint l'oued Débèneh pour former avec lui un peu plus en aval l'oued Sadaï.

La chaîne des Mabla est beaucoup moins élevée de ce côté, mais certains sommets, comme le Mont Aramouda,

au pied duquel je passe, sont encore assez imposants. Toutes les vallées descendant des montagnes étant dirigées vers celle de l'oued Sadaï, il faut à chaque instant franchir les chaînons qui les séparent, compris entre 300 et 400 mètres d'altitude. Je recoupe ainsi successivement les oueds Ianduhi, Hadaï, Mahadi, Habaafa et bien d'autres aux noms inconnus. Tous ces contreforts des Mabla sont sillonnés de sentiers indigènes qui s'entrecroisent et indiquent une région relativement habitée, bien que je voie là peu de tentes, celles-ci étant ordinairement cachées dans les replis de terrains et toujours très disséminées. Les chèvres, moins favorisées que du côté de Sismo, n'ont ici que des épineux à brouter.

Le ciel est de nouveau couvert et menaçant comme nous nous arrêtons ce soir dans la vallée de Baté-Ero, mais seule une petite pluie fine se met à tomber, qui ne suffit même pas à mouiller le sol. Des caravanes, dont aucune ne dépasse trois ou quatre chameaux, passent à côté de nous dans l'obscurité, marchant silencieusement. Sans les bêlements des chèvres qui les accompagnent, on ne les entendrait même pas.

Après les reliefs accidentés des jours précédents, la dernière étape, en quittant Baté-Ero, me semble bien monotone. Je ne tarde pas, en effet, à sortir définitivement des montagnes pour cheminer dans l'oued Sadaï, large couloir limité par des rives abruptes, hautes d'une quarantaine de mètres, dont les méandres se déroulent à travers le plateau dénudé d'Obock.

CHAPITRE VII

SUR LA PISTE DE DOUMEIRA

Cette tournée dans le nord de la colonie, aux confins de l'Erythrée, me tente tout particulièrement car elle va me permettre de traverser l'une des régions les moins connues de la Côte des Somalis et en particulier toute la bande de territoire cédée à l'Italie à la suite des accords de Rome en 1935, mais dont elle n'est toutefois jamais entrée en possession, ces accords, aujourd'hui dénoncés par l'Italie, n'ayant pas été ratifiés. Il s'agit d'une randonnée d'environ 250 kilomètres, à travers une contrée inhospitalière et désertique entre toutes, où je dois trouver, le long de l'itinéraire que je me suis tracé, seulement deux points d'eau potable. Mon but est d'atteindre la frontière d'Erythrée à Bissidrou, dans la vallée de l'oued Weïma, que les Danakil prononcent en général « Wéhéma », le plus considérable du pays par la longueur de son cours, mais qui, bien entendu, est normalement à sec. De Bissidrou, en suivant la frontière, je gagnerai Doumeïra, sur la mer Rouge, et rejoindrai ensuite Obock en suivant le littoral.

En partant d'Obock, je dois me diriger constamment vers le nord-ouest, parallèlement à la côte, distante en moyenne de 20 à 25 kilomètres. La première étape est monotone à travers l'interminable plateau d'Obock, jonché de coquillages et de débris de coraux, puis, à mesure que j'avance, de graviers et de cailloutis. Je suis constamment environné de mirages et les moindres épineux, répartis d'une façon très irrégulière, prennent des propor-

tions démesurées. Un bras de l'oued Saouali me paraît tout indiqué pour passer la nuit. Nous sommes au pied des collines d'Hamdatta, rougeâtres et pelées, par quoi débute la zone montagneuse, coupée de plaines, qu'il va falloir traverser désormais pendant une grande partie du trajet. Une nuit splendide, douce et parfaitement calme, avec un ciel superbement étoilé, me dispense de faire monter la tente.

Le silence de la nuit est troublé de temps à autre par le cri d'un chacal, le hurlement d'une hyène, concert nocturne habituel auquel on finit par ne plus prêter attention, et par le bruit plus prosaïque que font les chameaux qui ruminent en dégageant d'ailleurs une odeur fort désagréable.

Sans être très hauts, les reliefs entre lesquels nous serpentons dès le deuxième jour, sont assez accidentés. Ce sont des pitons escarpés, tel le Guilalou, ou des tables aux versants abrupts, dont les plus typiques sont celles d'Ouradleh, de Gohö, de Geïlaou et de Bouralali. Les plus élevés, à l'ouest de la piste, sont les monts Guélaou et Goloua, ne dépassant pas 600 mètres.

Jusqu'à Laassa, le premier puits, je rencontre peu de nomades, simplement une tente ou deux ici et là. Le sentier pourtant est bien marqué et bon dans l'ensemble. C'est là généralement que passent les caravanes allant d'Obock en Erythrée. Nous allons de vallée en vallée, par une succession de petits cols. De temps à autre s'ouvre une échappée sur le détroit de Bab-el-Mandeb.

La fin de février approche et les nuits sont encore fraîches et agréables, mais les journées déjà plus chaudes et fréquemment le thermomètre dépasse 30°. Je m'attendais pourtant à pire au voisinage de la mer Rouge. A en croire mon guide, le frère de l'okal de Laassa, il n'a pas plu un peu sérieusement depuis quatre ans dans toute la région comprise entre Obock et Doumeïra. Si j'en juge d'après l'aspect de la végétation, il ne doit certainement pas exagérer beaucoup. Celle-ci, très clairsemée, mais pas tout à fait absente, est effectivement dans un état de sécheresse lamentable. Le long des oueds, la plupart des acacias, morts et desséchés, sont maintenant la proie

des termites. Les troupeaux, n'ayant pratiquement plus rien à manger, ont péri en grande partie¹.

J'ai souvent entendu vanter l'endurance et la résistance physique des nomades, adaptés à la rude vie du désert, mais je dois reconnaître que la plupart des indigènes m'ayant accompagné jusqu'à présent ou parmi lesquels j'ai séjourné, malades, sous-alimentés, presque squelettiques parfois, bien souvent victimes d'affections syphilitiques et pulmonaires, m'ont produit une tout autre impression. L'existence que mènent ces nomades explique certes leur état de maigreur, mais la période de sécheresse assez exceptionnelle qui sévit actuellement dans toute la colonie et spécialement dans le nord-est, en décimant leurs troupeaux qui sont leur unique moyen de subsistance, a considérablement augmenté l'état de misère physiologique où sont toutes ces populations de la Côte des Somalis, les Danakil peut-être plus que les Issa. Il ne s'est pratiquement pas passé une journée, depuis trois mois que j'arpente le pays, sans qu'un ou plusieurs hommes de mon escorte ne se plaignent d'être malades. Cette fois-ci, dès la seconde étape, deux des huit hommes que j'ai avec moi sont absolument incapables d'aller plus loin et doivent rebrousser chemin.

Un peu après la plaine de Gountoï, au milieu de laquelle surgit le piton basaltique de Lakölli, bizarrement sculpté en forme de casque à pointe, apparaissent des campements assez nombreux. La vallée de Laassa, ouverte dans le flanc d'un imposant massif en forme de table, le djebel Goutaouli, n'est maintenant plus éloignée. Je découvre dans cette vallée, particulièrement sauvage, les restes très bien conservés d'une cité galla (?), comprenant des vestiges d'habitations en gros blocs de basalte et des monu-

1. Mon séjour en Somalie a coïncidé effectivement avec une période de sécheresse assez exceptionnelle, qui sévissait depuis un certain temps déjà, de façon plus ou moins marquée dans toute la colonie. Elle a pris fin dernièrement. Je viens d'apprendre qu'en septembre 1938, des pluies très abondantes étaient tombées, qui provoquèrent d'ailleurs une éclosion considérable de moustiques, d'anophèles en particulier, suivie d'une sérieuse épidémie de paludisme dont sont morts, paraît-il, de nombreux indigènes.



LA PLACE DU MARCHÉ A DJIBOUTI.



MOSQUÉES ET CASES DANAKIL A TADJOURAH.

Au premier plan un cimetière dankali où poussent des plantes grasses.



UN ASPECT TOURMENTÉ DU DÉSERT DANKALI.
Les monts Ado-Aleh près de la frontière de l'Erythrée.



BOUTRES AU MOUILLAGE DEVANT TADJOURAH.
Au fond, le massif de Dadara qui relie les monts Mabila au Goudah.



LA TRAVERSÉE DE LA PLAINE SABLONNEUSE DE DOUMEIRA.



UN PAYSAGE TYPIQUE DE LA SOMALIE FRANÇAISE.

Les plateaux basaltiques, hauts de 700 à 800 m. qui s'étendent à l'est du Ghoubet-el-Kharab. Vue prise de la crête du Dollad (1.000 m.), montrant un dragonnier au premier plan et la dépression du Petit Bara.



BERGÈRE DANKALIE A DOUMEIRA,
portant dans le dos, appuyée sur une petite natte,
l'outre qui contient sa provision d'eau.



FEMME DANKALIE DE LA RÉGION DE DOUMEIRA,
probablement métissée de sang soudanais.

ments d'un type commun dans toute la Somalie et que j'ai souvent eu l'occasion de rencontrer le long de mes itinéraires. Ils consistent en un monticule de blocs de pierre, haut de trois mètres, situé sur une plateforme circulaire de quinze mètres de diamètre, bordée de dalles dressées. Ces monuments, d'après les Danakil, ne seraient pas des tombes.

Le puits de Laassa, creusé dans le lit de l'oued, est un vaste entonnoir, profond de huit mètres, au fond duquel dort un peu d'eau croupie d'une saveur désagréable. Des myriades de mouches l'entourent et à l'approche de la nuit tout un vol d'oiseaux criards s'y abat pour se désaltérer.

Jusqu'à présent, les fauves de la brousse somalie, représentés surtout par des léopards et des guépards, dont les traces sont parfois visibles sur le sable, ne m'ont jamais importuné, les serpents non plus, dont j'ai vu tout au plus une demi-douzaine et encore le plus souvent en soulevant des pierres. Tous les indigènes questionnés s'accordent à dire que les serpents sont particulièrement nombreux et dangereux dans la plaine d'Alta ou de Dora, fort loin d'ici, du côté du Moussa-Ali. Si tous les fauves et les reptiles m'ont laissé fort tranquille jusqu'à présent, je n'en dirai pas autant des tiques qui infestent littéralement le lit sablonneux de certains oueds, de préférence aux abords des puits où se rassemblent les troupeaux des nomades. Ces bestioles peu agréables et dont on a du mal à se défendre, grouillent littéralement sur le sable dans la vallée de Laassa. Les naseaux, les oreilles et les lèvres des chameaux en sont garnis d'énormes, grosses comme le pouce, qu'ils essayent de faire tomber en venant se frotter la tête contre mes bagages. Un autre insecte fort répandu et tout aussi désagréable, qui peut être assez dangereux, est le scorpion. Il y en a de jaunes et de noirs, ces derniers sont les plus redoutables bien que leur piqûre ne paraisse pas être mortelle. Dans certaines régions de la colonie, surtout dans les endroits légèrement humides, on peut être certain de trouver un scorpion, sinon davantage, sous chaque pierre. De jour, ils sont peu à craindre, restant cachés à l'ombre, mais il faut s'en méfier la nuit et le matin

de bonne heure quand on remue ses affaires pour se remettre en route. Une sage précaution, pour éviter les piqûres de scorpions, quand on dort en plein air, est de ne pas coucher directement sur le sol, mais de se servir d'un lit de camp.

Le paysage conserve la même physionomie assez accidentée un certain temps encore après Laassa. Je relève çà et là, au passage, d'autres ruines, dont les bergers danakil ont souvent enlevé une partie des matériaux pour construire les petites murettes circulaires entourant la base de leurs tentes ou pour en faire des abris en forme de croissant, appelés *gazo*, dont la convexité est dirigée face à l'est, afin de protéger les chèvres contre la violence du *guidalta*, vent du nord-est qui n'est autre que l'alizé. Toute la région est constellée de ces murettes de basalte, généralement groupées dans les replis de terrain ou sur les versants des vallées et des montagnes les moins exposés au vent.

J'entre, à partir de Laassa, dans l'une des parties les plus venteuses de la colonie et ce n'est pas peu dire, car la Somalie, comme toutes les contrées désertiques, porte partout l'empreinte du vent. Dunes, rochers usés et patinés par le sable, arbres poussant inclinés ou rabougris et tapis contre le sol, abris spéciaux pour les hommes et les animaux en sont les témoignages constants. Une perpétuelle tourmente, sous un ciel pour ainsi dire sans nuage, balaye toute la zone septentrionale de la colonie, entre le Ras Siane, Laassa et la vallée de Weïma.

Il n'a certainement pas plu davantage dans la région où je me trouve maintenant et pourtant, fait curieux, les épineux sont légèrement verts, malgré la sécheresse, dans les différentes vallées que je traverse à présent et qui toutes convergent du côté de Moulheleh, au bord du Bab-el-Mandeb. C'est très probablement là le fait des rosées nocturnes, sans doute plus fréquentes de ce côté et qui peuvent être parfois très abondantes. Cela suffit pour que le pays devienne un peu plus habité. Effectivement, les nomades sont relativement nombreux le long du parcours, entre Laassa et la plaine de Hâa. Ils abreuvant leurs troupeaux et se procurent de l'eau au puits de Soma-

lou et à la source d'Andoleh, dans les montagnes un peu à l'ouest de l'itinéraire que je suis. Les hauteurs situées à l'est de la piste s'abaissent progressivement et cessent à peu près à la hauteur de l'oued Boussali, l'un des plus importants depuis Obock et qui devient plus en aval l'oued Moulheleh, marquant à peu près la limite sud du triangle de territoire dont la cession à l'Italie avait été prévue lors des accords de Rome, en 1935. Une vaste plaine alluviale, véritable *reg* couvert de cailloutis, très dénudée et doucement inclinée vers la mer, succède désormais aux montagnes. Pour la première fois depuis le départ j'aperçois au loin l'île Doumeïra, Périm et les sommets du Yémen.

A la halte de midi, dans le fond de l'oued Boussali, le chef de mes chameliers me demande de nous attarder suffisamment pour permettre à ses bêtes de brouter les épineux, le dernier semblant de verdure qu'elles ont la chance de rencontrer. Quand, par mégarde, je frôle au passage un acacia, je me pique douloureusement ou m'égratigne inévitablement au contact de ses épines acérées, mais les chameaux, comme les chèvres, peuvent dévorer à pleines dents les branches de ces arbrisseaux sans paraître nullement se préoccuper de leurs redoutables piquants. Dans la vallée, tout en gardant leurs chèvres, des femmes tressent inlassablement des feuilles de palmiers doums pour en faire de longues et étroites bandes. Celles-ci, cousues ensemble, deviendront des nattes destinées à de multiples usages et constituent la partie essentielle des bagages de toute famille dankalie.

La nuit nous surprend au milieu de la plaine de Hâa où, si j'avais eu l'intention de monter ma tente, il m'aurait fallu bien vite abandonner ce projet en raison du vent qui est littéralement déchaîné. J'ai renoncé du reste, depuis un certain temps déjà, à m'en servir, à moins de camper pendant plusieurs jours au même endroit. Pour la nuit, l'abri d'un épineux, sur lequel on tend une bâche contre la rosée, suffit amplement. Il me faut en plus, ce soir, à l'aide des bidons d'eau, des cantines et des caisses où sont rangées les collections faites en cours de route, établir un véritable rempart contre le vent pour

essayer de dormir. Le bois mort ne manque pas dans cette plaine mais le cuisinier et les chameliers ont le plus grand mal à faire du feu en raison de sa violence. Entre les rafales, un grondement sourd et continu parvient jusqu'à nous. C'est celui de la mer Rouge, en furie, brisant contre les récifs de coraux bordant toute la côte. Le puissant phare de l'île Périm, à 40 kilomètres d'ici, nous envoie à intervalles réguliers sa vive lueur dont le fuseau balaie la plaine.

Avant de continuer vers le nord, je fais un crochet pour atteindre le piton de Dergoli (500 mètres), bien reconnaissable de loin à sa silhouette pointue et qui est un point de vue remarquable sur toute la plaine de Hâa, s'avancant assez loin vers l'intérieur et sur les monts Ado-Aleh dont il fait du reste partie. Ceux-ci, effroyablement déchiquetés et dénudés, présentent vraiment un spectacle lunaire avec leurs aiguilles rhyolitiques aux tons rouille, mauve et jaune, contrastant avec le brun sombre des reliefs basaltiques d'Ouka, qui s'étendent un peu au sud.

Cette grande plaine de Hâa, que je domine tout entière du mont Dergoli, aux flancs couverts d'éboulis instables, apparaît sillonnée d'oueds rocailleux, aux contours imprécis et au lit à peine encaissé. Elle est couverte d'épineux régulièrement espacés, secs et gris, entre lesquels je vois, se dirigeant vers l'ouest, des files de chèvres, d'ânes et de chameaux allant à la source d'Andoleh et appartenant aux nomades qui restent dans ces parages.

Reprenant ma route vers la frontière, je contourne à l'est les derniers contreforts des monts Ado-Aleh, séparés du littoral par toute la largeur de la plaine côtière, mesurant ici près de 20 kilomètres et où surgissent, çà et là, en direction de Doumeïra, plusieurs petites buttes de basalte. La piste, de plus en plus imprécise, se trouvant ici à une centaine de mètres d'altitude, il est possible, malgré l'éloignement, d'apercevoir la mer Rouge.

C'est ensuite la plaine de Dahana, solitaire et désolée, coincée entre deux lignes de hauteurs très découpées, parallèle à celle de Hâa mais de moindre importance. Il est impossible d'y découvrir un seul berger pour me confir-

mer les renseignements du guide en ce qui concerne les noms des sommets environnants que je désire connaître et ceux des oueds traversés. Il se peut que ses indications soient exactes, mais j'ai quelques doutes à ce sujet depuis le départ de Laassa, où était son campement qu'il ne voulait pas dépasser, pour une raison que j'ignore, après s'être engagé à Obock à me conduire à Bissidrou et Doumeïra. S'il a finalement consenti à m'accompagner depuis lors, c'est qu'il redoute à juste titre le commandant du cercle de Tadjourah, qui me l'a désigné comme guide, mais sa mauvaise humeur est manifeste. Quant aux chameliers, qui ont sans doute déjà passé par ici, ils veulent ménager leurs bêtes et suivent lentement à des kilomètres en arrière.

Pour sortir de la plaine de Dahana, il me faut franchir le petit massif de Galeïlou, dernier chaînon, d'où je découvre cette fois une plaine immense et déserte, complètement stérile, couverte de petits galets à patine brune et luisante, et ravinée par le cours de nombreux oueds. Impossible de savoir comment elle s'appelle. Peut-être n'a-t-elle aucun nom d'ensemble ou plusieurs au contraire, comme cela arrive parfois en Somalie. Peu importe, car il n'est pas difficile de l'identifier. Je me trouve enfin en présence de la très large dépression par où passe l'oued Weïma, encore impossible à distinguer.

J'attends longtemps sur la crête du Galeïlou les chameaux retardataires avant de descendre dans cette grande plaine annonçant le but et qui depuis le bord de la mer se poursuit si loin dans les terres que je n'en vois pas la limite précise à l'ouest, où se profile le cône majestueux du Moussa-Ali (2.050 m.), volcan éteint situé en Ethiopie. Devant nous, au nord, une ligne de hauteurs sombres, assez modestes, borne la plaine. C'est l'Erythrée et la frontière passe au pied, au milieu de l'oued Weïma. Le vent souffle en tempête et ralentit notre marche. Une surprise peu agréable nous attend un peu avant d'atteindre l'oued : un grand champ de basalte chaotique, comme nous n'avons pas eu à en traverser depuis déjà longtemps.

Il faut arriver au bord même de la très large vallée de

Weïma pour la voir enfin, car elle est légèrement encaissée dans la plaine. Le cours actuel de l'oued n'en occupe toutefois qu'une petite partie et longe précisément ici le versant italien, au pied duquel est le point d'eau de Bissidrou où je rencontre seulement quelques Danakil, qui nous précédaient, venant également d'Obock et allant chercher du travail à Assab. En creusant un trou de 50 centimètres dans le sable de l'oued, nous trouvons une eau très potable et pouvons compléter notre réserve. D'ici une semaine, jusqu'à ce que nous ayons rejoint Obock, nous ne trouverons plus d'eau douce nulle part.

Autour de Bissidrou, tout le fond de la vallée, qui correspond à l'ancien lit beaucoup plus vaste de l'oued Weïma, est parsemé de grands épineux absolument secs, dont les branchages sont heureusement assez touffus pour nous protéger un peu du soleil brûlant. Les chameaux, ne trouvant ici rien à pâturer, reçoivent une ration de dourah, insuffisante pour calmer leur appétit, et tentent de dévorer les nattes que les Danakil utilisent comme bât pendant le jour et sur lesquelles ils s'étendent pour dormir.

Ce sont ici les mêmes précautions qu'aux haltes précédentes en vue de se garantir un peu du vent, mais sans grand succès. Tout ce que je mange est rempli de sable et ce soir encore les rafales sont si terribles qu'il est impossible de s'endormir.

L'oued Weïma, qui pendant une cinquantaine de kilomètres sépare la Côte des Somalis de l'Erythrée, pénètre définitivement en territoire italien aussitôt après Bissidrou et désormais une ligne conventionnelle et rectiligne marque la frontière jusqu'à la mer Rouge, que je compte atteindre en une étape. A Bissidrou nous sommes trop bas déjà pour l'apercevoir mais je ne tarde pas à avoir, pour me guider, un excellent point de repère, les escarpements de Doumeïra, étrangement déformés par le mirage.

Il n'y a pas la moindre piste dans la grande étendue plate où nous cheminons pour gagner la côte. Le type de sol sablonneux, jonché de galets et de graviers, qui la recouvre, s'appelle *berha* en langue afar. C'est à peu de chose près

l'équivalent du *reg* saharien. Au début, la marche est assez facile, mais la proportion de sable augmente peu à peu et bientôt toute la plaine est couverte de petites dunes blondes dont les plus hautes n'ont pas plus d'un mètre. Leur crête fume sous la violence du vent. Ça et là apparaissent quelques touffes de graminées desséchées et très rarement un épineux tortueux, courbé par le vent. Nous avons maintenant celui-ci exactement en face et comme il souffle avec une vitesse qui n'est certainement pas loin d'atteindre 100 kilomètres à l'heure, nous ne progressons que fort lentement, les chameaux surtout, qui, avec leurs lourdes charges, offrent une prise considérable à la tourmente. Au-dessus de nos têtes, le ciel est pour ainsi dire sans un nuage, mais horizontalement un brouillard de poussière jaune restreint considérablement la visibilité.

Les hauteurs de Doumeïra se rapprochent. Marchant depuis plusieurs heures déjà, je devrais apercevoir enfin la mer, mais je ne vois toujours rien. Elle n'est pas loin pourtant et sa rumeur me parvient nettement, mais la côte, absolument basse et plate de ce côté, m'est cachée par des bouquets d'acacias surgis du sable. Des chèvres, dressées sur leurs pattes de derrière ou grimpées sur ces arbustes, dévorent un semblant de verdure. Des femmes danakil de Raheïta, village érythréen proche de la frontière, les gardent et nous renseignent. L'endroit s'appelle Midani et est bien en territoire français mais la frontière est toute proche. Le Ras Doumeïra est encore à cinq bons kilomètres d'ici, où nous nous arrêtons pour camper. Si modeste qu'il soit, l'abri des épineux nous garantira toujours un peu du soleil et du vent, car plus loin, vers le rivage, la plaine est couverte d'un limon salé et plus aucun arbuste n'y pousse.

Doumeïra ou Domeïra, comme on l'écrit parfois, est le nom de la zone littorale où vient aboutir la frontière franco-italienne et celui aussi de l'île située juste en face. Plusieurs collines, qui de loin ne semblaient former qu'un seul chaînon, se confondant avec l'île voisine, surgissent brusquement au milieu de la plaine côtière qui s'étend presque sans interruption d'Obock à la baie d'Assab. Ces collines, de nature volcanique et complètement pelées,

sont partiellement recouvertes, en quelques endroits, de dunes très blanches qui semblent vouloir les escalader. Les collines d'Amboa, de Walahi, où est le poste italien de Raheïta, et d'Ounda-Walahi sont en Erythrée, alors que la colline de Gabla, la plus orientale, éperon allongé s'avancant quelque peu dans la mer Rouge, forme la limite entre l'Erythrée et la Somalie. La frontière suit la crête où les Italiens ont installé un autre poste, bien placé pour surveiller le passage des navires.

Il me faut traverser une longue étendue limoneuse, assez ferme, mais que la mer n'a certainement pas dû abandonner depuis très longtemps et où galopent quelques gazelles parmi de rares touffes de plantes salées, pour parvenir à la petite colline de Garüleh, simple digitation de celle de Gabla. Une étroite plateforme de corail, d'anciens récifs morts et soulevés¹, permet de suivre la base très escarpée de cette dernière jusqu'à son extrémité, formant un petit cap abrupt, juste en face de l'île de Doumeïra où je ne puis malheureusement me rendre faute d'embarcation. Où m'en procurer une, en effet, du côté français, le long de ce rivage désert et hostile avec sa barrière de récifs ? Il serait délicat d'aller en demander une, que l'on me refuserait sans doute, au petit village italien de Raheïta, à quelques kilomètres d'ici. Un chenal très agité, d'à peu près 1.500 mètres de large, me sépare de l'île de Doumeïra, que trois petits îlots prolongent vers le large. L'île paraît être d'une nature identique à l'éperon de Gabla, formée par de puissantes coulées de lave rhyolitique brune, toute incrustée de calcédoine. Elle est également entourée, à sa base, d'une ceinture de corail mort, s'élevant, en placages irréguliers, jusqu'à dix ou quinze mètres au-dessus des flots.

Doumeïra, inhabité et stérile, sauf quelques buissons et de rares touffes de graminées, est entourée de côtes escarpées, peu accueillantes, interrompues cependant de place en place par de petites anses sablonneuses facilitant

1. Un exhaussement récent a porté, dans la région de Doumeïra, les formations coralliennes à une quinzaine de mètres au-dessus du niveau de la mer, alors que plus au sud, vers Obock, on les voit s'élever jusqu'à une cinquantaine de mètres.



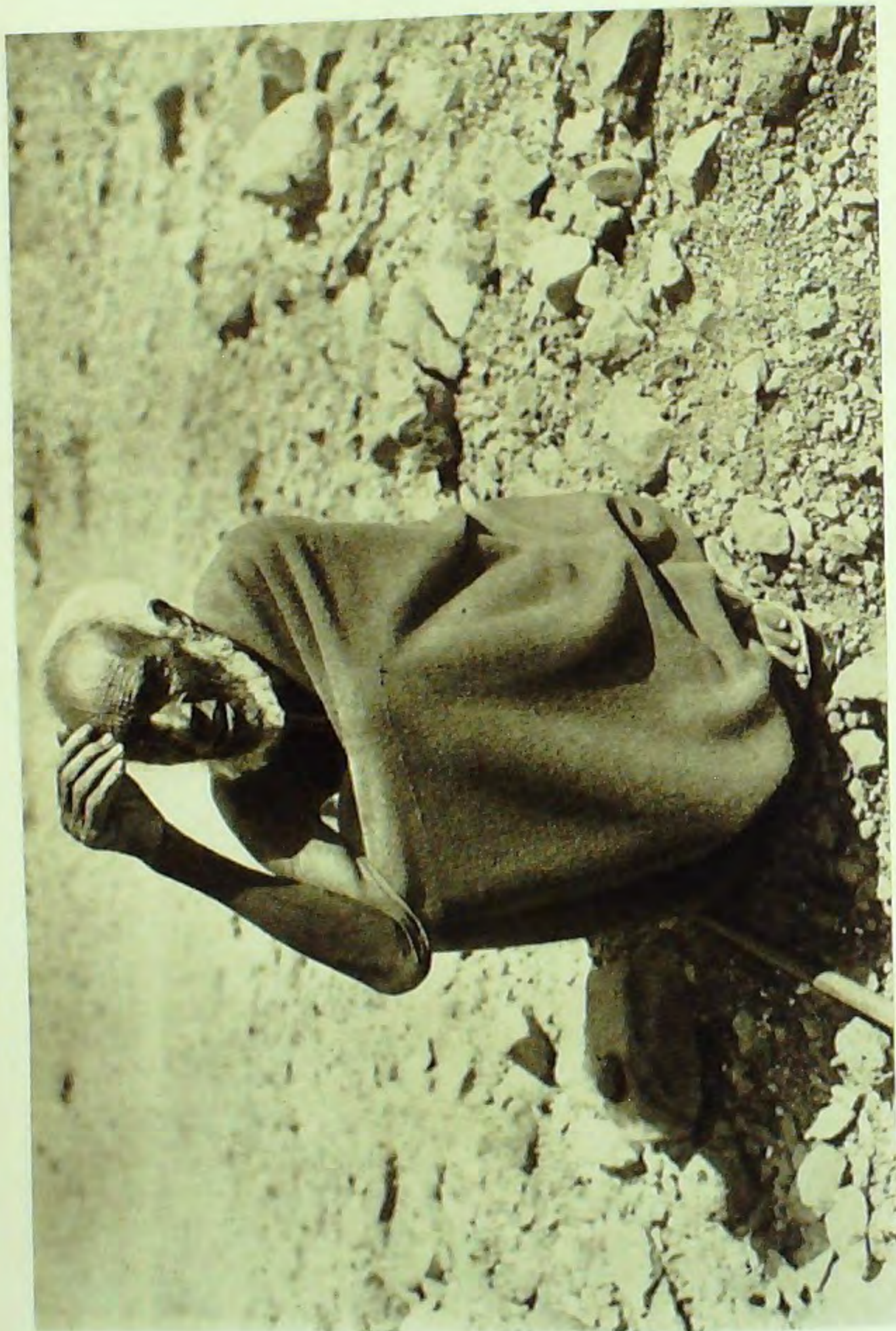
LA PLAINE DE HAA ET LES MONTS ADO-ALEH.



La plus méridionale des quatre tables basaltiques de Guéni se dressant au milieu de la plaine côtière, près de Godoria.



Un aspect bien caractéristique de la steppe en pays dankali. Vue prise du côté d'Abou-Youssouf, montrant le chaos des blocs de basalte avec des touffes d'une graminée très odorante, l'*baousdemmer* et ça et là des acacias ombelliformes.



VIEUX DANKALI DANS LA VALLÉE DE MAGALEH (GOUDAH).

son accès et d'où s'élancent à l'assaut de l'île, semblables à de gigantesques embruns, des dunes éblouissantes de blancheur. Sur la plateforme naturelle qui couronne son sommet, je distingue un signal de pierre, sans doute élevé par les marins d'un aviso français.

Doumeïra, qui par sa position surclasse nettement le promontoire voisin de Gabla, situé sur le continent, est un excellent point d'observation et de surveillance à l'entrée de la mer Rouge. Son intérêt stratégique n'échappait pas à l'Italie, à laquelle la France s'apprêtait à céder cette île à l'occasion des accords de Rome, en 1935. Elle n'en est jamais entrée en possession puisque ceux-ci n'ont pas été ratifiés et Doumeïra, inutilisée et déserte comme par le passé, appartient toujours à la France.

Coïncidence curieuse, il est justement question de cette île dans les derniers journaux reçus de France, peu avant mon départ d'Obock. On craint, disent-ils, que l'Italie ne l'ait secrètement occupée et fortifiée. S'il en est ainsi, tout est fort bien camouflé, car j'ai beau regarder, je n'aperçois ni canons, ni fortifications!

Mon arrivée dans la région et mes excursions au cap, en face de l'île, ne passent pas inaperçues du côté italien d'où, ce n'est pas difficile à voir, tous mes déplacements sont épiés. On ne vient évidemment pas souvent faire des recherches géologiques aux alentours de Doumeïra, recherches qui, je le reconnais, peuvent intriguer quelque peu les gardiens d'un poste frontière. Sauf de rares indigènes, qui nomadisent à l'occasion par ici, ce n'est pas souvent qu'un Européen, venant d'Obock, et par un chemin détourné en outre, s'aventure dans cette partie de la Somalie française. Une délégation de notables danakil, venant de Raheïta, accompagnée de quelques *ascaris*¹, prudemment arrêtés à la frontière toute proche où ils attendent les nouvelles, vient sans tarder me rendre visite à mon campement. Il y a parmi eux le frère du Sultan de Raheïta qui,

1. Le terme d'*ascaris* s'applique aux troupes régulières italiennes en Afrique orientale. On l'emploie également en Somalie française pour désigner les miliciens indigènes. Pour les nomades, tout indigène revêtu d'un uniforme est un *ascari*.

n'étant pas en bons termes avec les Italiens, préfère habiter Obock. Après les salutations d'usage, ces indigènes, des Danakil comme ceux qui m'accompagnent, désirant savoir les motifs m'amenant ici, s'entretiennent longuement avec mes chameliers. Ceux-ci me voient depuis le début de la tournée casser des roches et les étiqueter, récolter et sécher des plantes, capturer des insectes, mesurer des ruines galla et ramasser des outils préhistoriques en obsidienne, occupations assez étranges et difficilement compréhensibles pour des cerveaux danakil, aussi serais-je curieux de saisir le sens des explications qu'ils donnent à nos visiteurs ! Malheureusement, j'ignore la langue afar et sans doute est-ce préférable en l'occurrence.

CHAPITRE VIII

LE LONG DU BAB-EL-MANDEB

La plaine sablonneuse de Doumeïra, sans le moindre point d'eau de ce côté-ci de la frontière et où le vent souffle en furie la plupart du temps, n'est pas un lieu bien tentant pour s'attarder, aussi je me hâte d'effectuer les recherches qui m'intéressent le long des escarpements du Ras Doumeïra afin d'en repartir. Voici d'ailleurs déjà le mois de mars et je n'ai pas le loisir de flâner car il me reste encore de vastes régions à parcourir avant l'été.

Mon but est maintenant de rejoindre Tadjourah, en suivant autant que possible le littoral, pour emprunter un itinéraire différent de celui qui m'a conduit ici. En tenant compte des crochets, afin d'examiner en cours de route les points curieux, et des détours obligatoires pour éviter certaines parties très escarpées de la côte du golfe de Tadjourah, cela représente une marche de 200 kilomètres, soit une huitaine de jours. Je prévois au début des étapes monotones et fatigantes à travers la zone plate et très ensablée qui s'étend à perte de vue le long de la mer Rouge et du détroit de Bab-el-Mandeb.

Ce matin, de très bonne heure, tandis que les chameliers rassemblent les bêtes pour quitter Doumeïra, le thermomètre indique seulement 20°8. Je ne pensais pas trouver une température aussi fraîche dans ces parages, ni surtout, près de la côte, un contraste aussi marqué entre les nuits et les journées où il fait maintenant régulièrement plus de 30°.

Sorti des fourrés d'acacias où nous nous étions installés pour camper, un peu à l'ombre et à l'abri de la tourmente,

j'aperçois distinctement les sommets dentelés du Yémen et à l'ouest le cône lointain du Moussa-Ali, car la visibilité est toujours meilleure à cette heure matinale où le vent mollit quelque peu avant de reprendre un peu plus tard avec une violence accrue. La surface de la plaine côtière, assez régulière au début, est sillonnée de traces d'autos récentes, comme elle l'était du reste aussi près de l'endroit où nous étions installés. J'ai su hier, par quelques Danakil de Raheïta, que les Italiens venaient assez souvent d'Assab chasser la gazelle en territoire français. Ce sont les pistes de leurs autos que je rencontre pendant un certain temps, jusqu'au moment où la plaine devient plus inégale, semée de petites dunes formées autour des nombreux buissons salés qui poussent au voisinage de la mer et qui constituent par ici la seule végétation. En réalité, ces rides ne sont pas faites de sable, mais d'un limon poussiéreux brun, très léger et tout imprégné de sel, limon qui forme également le sol de la plaine. Bien qu'il soit sec, j'enfoncerais désormais à chaque pas, suffisamment pour que cela devienne vite fatigant d'avancer dans ces conditions. Ce n'est pourtant que le début. Si au lieu de cheminer assez près du rivage, en général à quelques centaines de mètres tout au plus, je m'en écartais résolument pour passer à plusieurs kilomètres dans l'intérieur, je trouverais certainement, comme entre Bissidrou et Doumeïra, un sol de cailloutis beaucoup plus ferme, avec évidemment des étendues de dunes de place en place, mais je risquerais de manquer le dernier des petits postes français occupés par des miliciens et échelonnés le long de la côte, entre Obock et la frontière. Ces postes ont été établis surtout dans le but d'empêcher éventuellement l'embarquement clandestin des convois d'esclaves à bord des boutres allant en Arabie et dont le dernier dont on ait connaissance est parti d'Ambabo, non loin de Tadjourah, en 1932. Les ascaris qui séjournent dans ces petits postes perdus de la mer Rouge mènent une rude existence et sont fréquemment relevés. Il devait précisément en arriver d'Obock de nouveaux ces jours-ci et j'espère qu'ils m'auront apporté du courrier.

Je marche lentement parmi cette poussière salée que le

vent fait tourbillonner et comme distraction j'ai de temps à autre la vue d'un paquebot, traversant la mer Rouge, dont les passagers se rafraîchissent avec d'agréables boissons glacées alors que j'en suis réduit à l'eau trouble et tiède de mes bidons.

Les limons salés font bientôt place à du sable et les dunes prennent une extension de plus en plus grande à mesure que j'approche du premier poste, bien difficile à distinguer de loin, jusqu'au moment où l'on hisse le pavillon, signe que l'on nous a aperçus. A Djibouti et à Obock, on donne à ce poste, je ne sais trop pourquoi, le nom de Doumeïra. Douze kilomètres au moins le séparent de la frontière et du Ras Doumeïra, dont on devine encore la silhouette. Il se trouve dans la partie la plus effroyablement désolée de toute la plaine côtière et sans doute de toute la colonie, où les nomades eux-mêmes ne viennent pour ainsi dire jamais. Si ce poste n'est pas à Doumeïra, à la limite de l'Erythrée, c'est uniquement pour une question d'eau. Il n'y en a pas là-bas, tandis qu'il existe des puits à un peu plus d'une heure au sud d'ici, à l'embouchure de l'oued Moulheleh.

Je trouve le poste en bien triste état. La petite paillette qui en tient lieu, détruite par le vent quelques jours plus tôt, est à moitié ensablée et les deux miliciens indigènes qui en ont la garde se sont fait un abri de fortune, pour se protéger du sable, à l'aide de vieilles nattes, de caisses et d'épaves ramassées sur le rivage. Ce sont tous deux des Danakil, donc peu difficiles sur le chapitre de l'eau et pourtant ils sont tordus de coliques, car, nouvellement arrivés d'Obock, ils ne sont pas encore habitués à celle de Moulheleh, terriblement magnésienne, qu'ils vont chercher à tour de rôle avec un bourriquot.

Le poste est placé sur une très légère éminence, dominant la mer de 7 à 8 mètres, de forme allongée et mesurant environ 100 mètres de long sur 40 de large, qui paraît être un énorme amas de coquillages, plus ou moins ensevelis par le sable. Tous ceux que je vois sont des strombes, percés d'un large trou, comme s'ils avaient été ouverts pour être mangés, ce qui a dû être effectivement le cas.

Le paysage ne change pas, ensuite, jusqu'au poste sui-

vant, celui de Moulheleh. Toujours du sable, avec çà et là des coquillages et des débris de coraux usés et polis par le vent. D'un côté j'ai la mer, toute proche, et de l'autre la plaine, beige et monotone, avec ses mirages et ses nuées de poussière. Au loin, à l'ouest, les crêtes dentelées des monts Ado-Aleh où j'étais il y a quelques jours encore, ferment l'horizon. Il fait chaud, mais c'est très supportable. C'est le vent surtout qui est pénible. Il a beau venir du large, il n'apporte aucune humidité, bien au contraire, et dessèche les yeux, gerce les lèvres et fait apparaître sur le visage une multitude de petits cristaux de sel qui brûlent affreusement. A tout moment il faut boire pour remplacer l'eau qu'il vous enlève. Le sol de la plaine a l'air de fuir, tellement le sable, chassé par les rafales de l'alizé, glisse avec rapidité par terre.

Une coupure peu profonde, de trois ou quatre mètres tout au plus et large de 80 mètres, mais que rien ne laissait prévoir, s'ouvre soudain devant moi : c'est l'oued Moulheleh¹. Il offre un curieux spectacle avec les bergers et tous les troupeaux qui s'y trouvent rassemblés. Trente puits, espacés sur une distance de 250 mètres, autour desquels se pressent des chameaux, des ânes et des chèvres, jalonnent le lit de l'oued à proximité de son embouchure. Des femmes et des hommes, non pas minces, comme le sont d'ordinaire tous les nomades, mais véritablement squelettiques, abreuvent ce bétail, lui aussi dans un état misérable. Tirant l'eau des puits dans des seaux en peau, ils donnent à boire aux animaux dans de larges récipients en vannerie et non, comme c'est ordinairement le cas, dans une sorte d'auge, faite d'une peau de chèvre fixée sur un cadre en bois. Il est difficile de ne pas faire la grimace en buvant cette eau, la seule pourtant dont disposent les tribus de cette région, tellement elle est amère et salée. Je comprends que les malheureux miliciens du poste de Doumeïra se plaignent de ses effets purgatifs. Notre provision est heureusement encore suffisante et nous

1. Ce point, qui d'après les accords de 1935 devait marquer la nouvelle frontière, est toujours appelé à tort : *Der Eloua*, nom que personne ne connaît dans la région. Tous les nomades s'entendent pour nommer cet endroit *Moulheleh*.

pouvons nous abstenir d'en prendre. Seuls les chameaux, qui n'ont pas bu déjà depuis un certain temps, en profitent pour emplir leur panse. Cette halte me permet d'examiner les puits qui ont une forme toute spéciale. Leur ouverture, très étroite et surélevée, a l'aspect d'un petit cratère. Autour de l'orifice, qui mesure à peine 40 centimètres, juste assez pour qu'un homme puisse s'y glisser, sont disposées des branches sur lesquelles est construit un petit rempart conique en terre. Ce dispositif a pour but d'empêcher les vents de sable d'obstruer les puits. Je l'ai seulement observé jusqu'à présent dans la plaine de Dobia, au nord du Ras Bir. Il n'y a guère d'eau dans tous ces puits et au fond de chacun d'eux un indigène est obligé de se tenir accroupi pour remplir le seau qu'on lui descend.

Le poste de Moulheleh est à une demi-heure de là, environné de dunes, juste au bord de la mer et en face de Périm dont je vois les maisons. Le sort de ses deux occupants n'est guère plus enviable que celui de leurs camarades de Doumeïra, mais leur case est toujours debout, solidement calfeutrée intérieurement à l'aide de nattes afin que le sable n'y pénètre pas. Ici aussi, je vois tout aux alentours des amas de coquillages qui paraissent être également les restes de repas préhistoriques, amoncelés par les premiers habitants de cette contrée dont à tout moment, depuis mon départ d'Obock, je recueille, épars à la surface du sol, les outils de pierre, taillés dans des morceaux de jaspe ou d'obsidienne.

Je n'ose pas dire que la plaine ait un caractère beaucoup moins désertique autour de Moulheleh que précédemment, mais il faut tout de même reconnaître qu'il existe ici, en plus des touffes et des petits buissons de plantes salées du rivage, des acacias chétifs, fortement inclinés par le vent d'est, dispersés parmi les dunes et cela suffit à expliquer la présence de quelques groupes de nomades, ceux que j'ai rencontrés aux puits avec leurs troupeaux.

Cet après-midi, je ne puis résister à la tentation de me tremper dans la mer Rouge. Par chance la marée est haute

et sur le récif-frangeant, s'étendant presque sans interruption le long de cette côte sans découpure et la rendant d'un accès très difficile aux boutres, la profondeur n'est pas assez considérable pour que les requins soient sérieusement à redouter. La force des vagues s'y trouve bien atténuée et près du rivage le corail mort est suffisamment recouvert de sable et d'herbes marines pour ne pas être trop coupant. Barboter dans l'eau est une impression délicieuse après de longues journées de marche dans le désert, mais pourquoi faut-il qu'un banc de petites méduses violettes survienne inopinément, dont le simple contact est pire que celui des orties les plus redoutables et me fasse sortir de la mer d'une façon précipitée, le corps couvert de rougeurs qui démangent terriblement. La température de la mer est de 25°, celle de l'air ambiant de 32° et pourtant, au lieu d'éprouver une impression de chaleur en sortant de l'eau, je grelotte presque, tellement le vent est sec et violent.

Pour dormir à l'abri des rafales, je m'installe dans le poste avec les ascaris et les chameliers, mais ceux-ci tousse, crachent et ronflent en faisant un tel vacarme qu'à tout prendre je préfère finalement encore aller m'étendre dehors, en jouant une fois de plus à cache-cache avec le vent. C'est, en outre, la comédie des Bernard l'Érmite, ces crustacés qui empruntent pour s'y loger les coquillages les plus divers et se promènent par milliers aux alentours du rivage, avec un bruit de gravier remué, furetant partout, dès qu'il fait nuit. Ils essaient, mais sans succès, de grimper sur les tonnelets d'eau et sur les casseroles que le cuisinier laisse régulièrement traîner par terre chaque soir.

Il est des nuits sans la moindre trace de rosée et d'autres où l'humidité est considérable. C'est aujourd'hui le cas et les bagages, laissés dehors, sont littéralement trempés. On comprend, en voyant de quelle importance peut être la condensation nocturne, comment, même en l'absence à peu près totale de pluie, une certaine végétation parvient tout de même à subsister dans ces contrées désertiques.

Une sérieuse étape m'attend de Moulheleh à Anghar.

Onze heures de marche et dans des conditions particulièrement fatigantes à cause du sable. Je pourrais gagner quelques heures, en allant tout droit, mais je tiens à monter au Ras Siane dont on voit d'ici le sommet pointu, paraissant une île, alors qu'un isthme le relie au continent.

La côte, toujours très plate, est formée par d'anciens récifs de coraux, légèrement soulevés et dominant la mer de quelques mètres, au milieu desquels plusieurs oueds ont creusé leur lit. Vers Hamar, les dunes atteignent quatre ou cinq mètres. Ce sont les plus hautes que je rencontre. Entre elles surgissent quelques arbrisseaux abritant une quantité de petits oiseaux. Ce sont ces arbustes, très communs également dans l'intérieur du pays, dont les indigènes prennent les rameaux fibreux pour se brosser les dents.

Insensiblement la plaine s'est rétrécie et des collines sombres et dénudées se dressent maintenant assez proches de la mer, que l'une d'elles, le promontoire de Moudhedli, finit par atteindre. Il marque l'extrémité de cette grande plaine où je chemine depuis Doumeïra et qui est certainement la plus vaste étendue sablonneuse de la colonie, car dans l'intérieur, sauf quelques districts de dunes, assez limités, dans les plaines de Gobad et du Hanleh, c'est surtout sous l'aspect de sinistres champs de pierres brunes que se présente le désert dankali.

Au delà de cet escarpement rocheux, où je m'arrête près du Marabout de Ganfoli entouré de plusieurs tombes, pour attendre les chameaux retardés par le vent, la plaine reprend, mais plus étroite qu'auparavant, du moins jusqu'au delà d'Anghar. L'endroit n'est pas très élevé, mais on aperçoit pourtant bien le Ras Siane, seule partie saillante du littoral et qui s'avance de plusieurs kilomètres au large. Le Ras Siane était jadis un volcan et une île. Ce n'est plus maintenant qu'un lambeau de volcan, sans cesse rongé par la mer et soudé à la côte par une grande chaussée de corail et de sable, bordée de palétuviers, les premiers que je rencontre en venant de Doumeïra.

Une grande baie sans profondeur s'étend au nord de l'isthme, que j'ai la chance d'atteindre à mer basse. Laisant les chameaux à la lisière de la mangrove, je m'y engage

avec deux de mes hommes, marchant sur un sable humide mais ferme, en mettant en fuite d'innombrables crabes. Le Ras Siane, qui se dresse à l'extrémité de l'isthme, n'est qu'un amoncellement de scories rouges et noires, très ébouleuses. Bien que la pente soit assez raide, grimper jusqu'en haut n'est pas grand'chose mais il n'est pas facile, avec la violence du vent, de se tenir sur le sommet très étroit. Je suis à 136 mètres au-dessus de la mer et le coup d'œil est magnifique sur le détroit de Bab-el-Mandeb où s'égrène le chapelet des Djeziret Seba ou des Sept Frères. Vu d'en haut, le fond de la mer, étrangement tapissé de coraux, offre toute la gamme des tons verts et bleus. Mieux que du pont d'un navire, je peux admirer d'ici le panorama désolé mais grandiose du désert dankali, si tourmenté, calciné et sinistre, qu'on a peine à croire que des hommes puissent y subsister. Cette impression de vide et de désolation que me produit cette région chaque fois que je la contemple à distance, je suis surpris de ne pas la ressentir au même point quand je m'y trouve. Sans doute est-ce parce que la trace de l'homme est visible pour ainsi dire à chaque pas dans ces solitudes. Du haut du Ras Siane, la mangrove qui borde et couvre partiellement l'isthme est le seul signe de vie parmi ce décor d'une réelle aridité.

Partout, dans les régions tropicales, j'ai toujours vu les hommes fuir la mangrove, cette zone imprécise qui n'est plus la mer et pas encore la terre ferme, mais un espace vaseux et insalubre où seuls prospèrent les palétuviers. Ici, elle fait au contraire figure d'oasis. Plusieurs familles danakil sont, en effet, installées sur l'isthme, se nourrissant à peu près exclusivement de poissons séchés, préparés de façon très appétissante, et de lait de chamelle dont un vieillard m'offre une grande jatte. Le récipient est d'une propreté douteuse, mais le lait, trait devant moi, est excellent et sans aucun goût particulier. Un certain nombre de chammelles et de petits chamelons, tout laineux et bouclés, sont parqués à l'ombre des palétuviers. Les hommes sont occupés à couper les branches les plus feuillues et les plus tendres pour les leur donner en pâture. Les plus délicates d'entre elles sont pourtant encore terri-

blement coriaces et seuls les chameaux vivant habituellement dans la région côtière, accoutumés à ce genre de nourriture, peuvent s'en contenter. Les miens, bien qu'affamés, car depuis plus d'une semaine ils n'ont guère autre chose à manger qu'un peu de dourah, refusent obstinément ce genre de verdure. Originaires des monts Mabla, ils sont habitués à la végétation très différente et non salée des montagnes.

Reprenant ma route vers le sud, après ce détour au Ras Siane, je traverse maintenant de grandes étendues de limons salés et stériles ainsi que de coraux morts. Il y a bien encore, çà et là, quelques petites dunes, mais ce n'est rien en comparaison des espaces sablonneux rencontrés vers Moulheleh. La piste est bien marquée depuis Siane, mais il n'y a pourtant pas beaucoup d'allées et venues tout le long de cette côte. Je croise une seule caravane, allant ravitailler les postes de Moulehleh et Doumeïra, emportant jusqu'à des bottes de foin pour nourrir les malheureux bourriquets qui font là-bas le transport de l'eau. Elle arrive d'Anghar, où l'administration envoie tous les mois un boutre d'Obock, boutre qui ne peut aller ravitailler lui-même, sans risque, les postes du nord à cause des récifs côtiers.

La mangrove, un moment interrompue, reprend un peu avant la rivière de Ouada, petit bras de mer, heureusement sans profondeur, comme je vais désormais en traverser assez souvent, qui s'avance légèrement, à marée haute, dans le lit à peine marqué de l'oued Gaharou. Les palétuviers n'ont ici pas plus de quatre à cinq mètres de haut, mais suffisent à me cacher la mer. Je vois pourtant, longtemps avant de l'atteindre, le haut du cube blanc qu'est le poste d'Anghar ou de Khor-Anghar, comme on dit aussi parfois. Il se trouve au delà de cette frange boisée, sur une flèche sablonneuse, presque une île, s'avancant en mer juste en face de l'embouchure de l'oued Foronkato, venant de la région de Laassa. Pour parvenir au poste, but de cette longue étape, il faut traverser la mangrove et patauger dans la vase. La forêt de palétuviers a dû être assez belle et beaucoup plus étendue autrefois de ce côté,

à en juger par tous les troncs coupés que j'aperçois. Ce sont des Arabes qui l'ont ainsi massacrée, en abattant les plus beaux arbres pour en vendre le bois à Aden. L'administration, heureusement, a mis fin à ce commerce et la forêt se régénère peu à peu.

Le poste d'Anghar, très lézardé, bâti à l'origine pour abriter un Européen, est de beaucoup le plus convenable de toute la côte. Construit en pierre et blanchi à la chaux, avec un étage inoccupé, les miliciens demeurant en bas, il m'offre pour la nuit un abri que je trouve presque somptueux après celui des acacias habituels. J'apprécie surtout de pouvoir enfin passer une nuit calme, sans avoir à redouter le vent.

Le boutre qui les ravitaille apporte, une fois par mois, aux miliciens une provision d'eau d'Obock. Un petit village dankali, la seule agglomération permanente entre Obock et l'Erythrée, très misérable du reste, se trouve à côté du poste d'Anghar. Les indigènes, dont les cases sont alignées le long de la plage, font venir leur eau de l'île Périn, qui dans leur langue se dit Mayoun.

Au delà d'Anghar, ce sont de nouveau de vastes étendues brunes, salées, très humides et de plus en plus glissantes, qui s'allongent parallèlement à la côte. Les chameaux patinent et ont beaucoup de mal à avancer. La plaine littorale, assez étroite déjà depuis avant le Ras Siane, s'élargit considérablement une fois dépassées les collines tabulaires de Kabéélou et de Burmahassani, à la hauteur d'Anghar. Elle est comme givrée, en certains endroits, par les efflorescences de sel et le soleil fait scintiller de minuscules cristaux de gypse. Quelques nomades campent à Foodo, parmi ces espaces absolument dénudés, attirés par la forêt de palétuviers qui se poursuit le long de la mer, avec des arbres qui ont ici jusqu'à quinze mètres de haut. Pourtant le rivage est trop vaseux pour que les chameaux puissent aller les brouter sans risquer de s'enliser et les hommes sont obligés d'aller eux-mêmes couper des monceaux de branches qu'ils disposent dans la plaine en grands tas ayant chacun la forme d'un croissant, ouvert à l'ouest. Ce procédé permet aux chamelles et aux chamelons de manger en sécurité et en même temps à l'abri du vent.

Quatre grandes tables de basalte, dont la plus haute n'a pas tout à fait 200 mètres, mais toutes très escarpées, se dressent brusquement dans la plaine, les unes à la suite des autres, avant d'arriver à Godoria. L'ensemble forme le massif de Guéni. Leurs versants, très raides, ne sont qu'un effroyable chaos de blocs gigantesques, en équilibre. J'ai bien du mal à escalader la plus septentrionale de ces tables, surplombant presque le golfe d'Aden, déjà si large ici que les côtes d'Arabie ne sont plus visibles. Le Ras Siane, où j'étais encore hier, et son cortège de petites îles apparaissent encore au loin.

J'ai eu si chaud en montant, abrité du vent et m'agrippant aux quartiers de basalte, brûlants tellement le soleil est ardent, qu'en atteignant le sommet, la brise me paraît presque fraîche. L'altitude n'est cependant pas suffisante pour déterminer un abaissement de température sensible, mais le fait de dominer toute la plaine, où ma caravane poursuit lentement sa route vers Godoria, plus très éloigné et où je la rejoindrai ce soir, me fait trouver la chaleur moins étouffante qu'en bas. Le sommet de cette montagne, défendue par ses versants abrupts, comme aussi celui des tables voisines, a dû être un excellent lieu de refuge pour les peuplades préhistoriques qui vécurent dans ces parages, ainsi que le prouvent les nombreux ateliers paléolithiques que je découvre ici. Tous sont jonchés d'outils divers et d'éclats de pierres, d'agate, de jaspe et d'obsidienne en particulier, étrangères à ces lieux et apportées d'ailleurs pour y être taillées.

Ces curieuses montagnes, parfaitement tabulaires et qui surgissent d'une façon aussi soudaine le long du littoral entre Anghar et Godoria, ne sont que les lambeaux d'un immense plateau de basalte, formé d'une imposante succession de nappes de lave, venues de l'ouest, aujourd'hui morcelé et très érodé. On se rend du reste bien compte que ces tables côtières se raccordaient jadis à toutes celles, légèrement plus élevées, qui se dressent à quelque distance et parmi lesquelles se faufile la piste d'Obock à Laassa.

En arrivant, en fin de journée, au petit poste de Godoria, entouré d'une enceinte de corail et situé près du rivage, en face de l'échancrure séparant les deux tables les plus

méridionales du massif de Guéni, je me retrouve en pays connu, étant déjà venu une fois ici depuis Obock, par Ras Bir et la Plaine de Dobia.

J'ai ce soir une longue discussion avec les miliciens qui gardent le poste et avec les chameliers pour savoir quel est exactement le nom de l'endroit. Les uns disent Godoria, les autres Goseïra. J'ai remarqué bien souvent, chaque fois pour ainsi dire que je questionne des indigènes afin de savoir le nom d'un endroit et sa prononciation correcte, la difficulté qu'ils ont à se mettre d'accord pour me répondre. Le nom demandé peut varier considérablement, suivant que l'on s'adresse à tel ou tel indigène. En général, Danakil et Issa sont peu enclins à donner une appellation d'ensemble, comme nous le faisons, à tout un massif montagneux ou à un oued pendant tout son cours, mais ils emploient une dénomination particulière pour chaque sommet ou chaque section d'oued.

Comme ma provision d'eau me le permet, je décide, plutôt que d'aller directement à Obock en continuant de suivre la côte, de passer par l'intérieur en faisant un détour pour visiter le massif déchiqueté d'Hassaguineïta, haut de 400 mètres et qui marque réellement le début des montagnes à l'ouest de Godoria.

Douze kilomètres séparent ce chaînon de la mer, qui s'est avancée autrefois jusqu'à sa base, abandonnant en se retirant une très grande quantité de coquillages sur toute la plaine. A mi-chemin entre le littoral et le mont Hassaguineïta, je traverse la dépression, à peine marquée, d'Hacoulta, étendue argileuse toute craquelée, où il arrive, mais cela n'a pas dû se produire depuis bien longtemps, que les pluies séjournent pendant deux ou trois mois. Qui dit pluie, dit pâturage et les nomades accourent avec leurs troupeaux quand la cuvette d'Hacoulta se transforme en étang temporaire. Pour l'instant, ses alentours et ceux du mont Hassaguineïta sont désespérément arides et déserts. Au pied de ce massif rocailleux et pelé je réussis pourtant à trouver un petit épineux pour m'abriter. Un peu partout ce sont des *carias* abandonnées, ces murettes de pierres si caractéristiques du désert danakil, indiquant

d'anciens campements et montrant effectivement que cette région peut être à l'occasion assez peuplée.

L'Hassaguineïta n'est pas bien haut, mais j'en redescends absolument fourbu. C'est la nature toujours si chaotique des versants qui rend tellement pénible et difficile la moindre ascension dans ce pays. On risque rarement, en escaladant une montagne, de faire une chute vertigineuse, mais on s'expose à tout instant à se casser les jambes sur ces rochers lisses et instables où il faut, pour monter et surtout pour descendre, s'aider autant des mains que des pieds.

Je traverse à présent cette région peu élevée comprise entre le pied de l'Hassaguineïta et Obock. A certains moments, j'ai l'impression de me trouver dans un parc, car il y a là beaucoup de grands acacias en forme de parasol et des quantités de gazelles. Des lits d'oueds, à peine encaissés, se succèdent à intervalles rapprochés, tous dirigés vers la plaine de Dobia. Au bord de l'oued Damahou, le dernier point où je campe avant d'achever ce périple à Doumeïra, j'entrevois ce soir le feu de Ras Bir parmi les arbres. La nuit est admirablement calme, mais je suis certain qu'en ce moment, à moins de 50 kilomètres au nord d'ici, c'est toujours la tourmente sous ce même ciel superbement étoilé.

Peu à peu, les épineux s'espacent et le *reg* sablonneux, où courent de petits lézards, montre seulement de loin en loin des touffes d'une herbe dure et sèche, qui disparaissent à leur tour et voici enfin le plateau désertique d'Obock qui, par gradins, s'abaisse vers la mer.

Prendre quarante-huit heures de repos avant de poursuivre ma route vers Tadjourah à Obock, c'est me condamner probablement à y rester immobilisé une dizaine de jours au moins. Je me souviens du mal que j'ai eu à me procurer les chameaux nécessaires pour aller à Doumeïra et ne tiens pas à recommencer. En effet, si je m'arrête tant soit peu ici, mes hommes iront avec leurs bêtes retrouver leurs campements des Mabla puisqu'il n'existe aucun lieu de pâturage à proximité d'Obock, et ceux-ci une fois partis, ce sera toute une affaire pour en retrouver

d'autres. Le mieux est donc de continuer dès le lendemain avec la même caravane. Un cadeau de cent kilos de dourah pour donner des forces à leurs chameaux et deux chèvres pour eux décident, en fin de compte, mes chameliers à continuer jusqu'à Tadjourah.

La rive nord du golfe, vue de la mer, prend une apparence très escarpée à partir d'Alat Eylā, à l'embouchure de l'oued Sadaï où se termine le plateau d'Obock. Pourtant, durant une assez grande distance, les monts Mabla ne tombent pas directement dans la mer, comme on pourrait le croire. Quelques terrasses, formées par d'anciens récifs de coraux ou par des cailloutis, séparent le pied des montagnes de la mer que borde, en outre, une chaussée naturelle, tantôt sablonneuse, tantôt de galets, d'une largeur très variable, où l'on circule facilement.

Un nombre considérable de vallées débouchent le long de cette côte et devant chacune d'elles s'étend un petit delta où, bien souvent, je vois des monceaux de sacs de charbon de bois qui semblent abandonnés. Leurs propriétaires ne sont évidemment pas loin, sans doute occupés dans la vallée voisine à préparer encore du charbon, que des boutres clandestins viennent charger pour l'emporter à Djibouti où il est vendu plus ou moins en fraude. Depuis toujours et maintenant encore, Européens, Arabes et indigènes établis au chef-lieu n'emploient pas d'autre combustible pour faire la cuisine. Il est navrant, dans une contrée où les arbres sont si rares, de les voir détruire ainsi pour chauffer les fourneaux de Djibouti. Les Danakil et leurs voisins les Issa, comme toutes les populations nomades, sont déjà de terribles destructeurs d'arbres avec leurs troupeaux de chèvres, mais on ne peut pas grand-chose contre cela étant donné l'aridité du pays. La préparation du charbon de bois devrait par contre être interdite, surtout quand on voit la façon dont la pratiquent les indigènes, qui l'obtiennent en brûlant simplement à l'air du bois vert, en gâchant ainsi la moitié. Un arrêté a bien été pris il y a quelques mois pour faire cesser ce commerce, mais ce que je vois là prouve qu'il est loin d'être appliqué.

En suivant cette côte du golfe de Tadjourah, je trouve



DANAKIL REMPLISSANT LEURS OUTRES
AU PUIT D'ALAT-EYLA DANS L'OUED SADAÏ.



AU PUIT DE MOULHELEH.

Berger dankali puisant de l'eau dans un seau en cuir pour remplir le récipient, fait de feuilles de palmier tressées, où boivent les chameaux.



FEMMES DANAKIL AU PUIITS DE GUERELLI (alt. 1.100 m.)
DANS LE SONGHO-GOUDAH.



FILLETTE DANKALIE
DES ENVIRONS D'OBOCK.



FILLETTE DANKALIE
DESCENDANT LA VALLÉE D'AIBOLI
(BILALI-GOUDAH) et allant vendre à
Tadjourah de longues gerbes de graminées
utilisées pour couvrir les toitures des cases.

évidemment un grand contraste avec celle que je viens de longer ces jours derniers ; j'aperçois un peu de végétation, des buissons et des arbrisseaux légèrement verts sur les pentes de toutes les vallées devant lesquelles je passe. Beaucoup sont habitées et des puits existent près de l'embouchure de tous les oueds. Sauf ceux d'Alat Eylā, où l'eau m'a semblé aussi bonne qu'à Obock, tous sont terriblement saumâtres, mais ni les indigènes, ni leurs troupeaux ne paraissent y faire attention.

Je vois souvent des femmes occupées à frapper à grands coups de bâton les branches des acacias, pour en faire tomber les feuilles minuscules, qu'elles recueillent soigneusement sur des nattes préalablement étendues par terre. Les épines qui peuvent tomber en même temps sont très soigneusement enlevées, car ce tendre fourrage est destiné aux cabris. Pour les chèvres, on se contente, lorsque les branches sont trop hautes et qu'elles ne peuvent les atteindre en se dressant sur leurs pattes de derrière ou en grimant sur l'arbre, comme elles le font souvent, de simplement les couper et de les leur jeter à terre. C'est en raison de cette pratique, répandue dans tout le pays, que là où existent des arbres, ils sont si souvent mutilés et ont parfois des allures étranges à force d'avoir été dépouillés de la plupart de leurs branches.

Quelques Danakil, rencontrés aux puits de Balahalto, ont les dents taillées en pointe, usage que je croyais surtout répandu chez les Issa. Malgré leur mine farouche et leur air peu rassurant, ils se montrent parfaitement sociables, comme d'ailleurs, je dois le reconnaître, tous les indigènes que j'ai eu l'occasion de rencontrer jusqu'à présent dans la brousse, même dans les endroits les plus reculés.

Plus craintives comme toujours, les femmes, que je croise en passant près des puits ou qui gardent leurs chèvres, se détournent ou mettent une main devant la bouche, geste que toutes font, même les petites filles, lorsqu'elles ont peur¹. En groupe, elles sont un peu

1. Ce même geste se retrouve chez d'autres populations d'Afrique, chez lesquelles il est un signe de politesse. Il ne

plus courageuses et se laissent approcher, mais si je fais mine de sortir mon appareil de photo c'est une fuite générale. Seules les vieilles, moins âgées souvent qu'elles ne le paraissent mais que leur rude existence a flétries de bonne heure, sont assez hardies et familières et, loin de se sauver, me demandent presque toujours un *bakchich* quand je les rencontre accroupies devant leur tente. Quant aux enfants, dont beaucoup n'ont jamais vu de Blanc, ce sont généralement des hurlements de terreur dès qu'ils m'aperçoivent, mais la vue de mes chameliers les rassure vite.

La rive du golfe de Tadjourah, aisément praticable jusqu'à la pointe de Moudo, où je passe la nuit, devient beaucoup plus difficile à suivre au delà. Les hautes falaises du Ras Duan et les escarpements du Ras Ali, le long desquels un homme peut à la rigueur passer, s'opposent au passage des chameaux chargés. Il faut donc quitter la mer, s'enfoncer carrément dans les montagnes et faire un sérieux détour pour atteindre Tadjourah. Je ne le regrette pas, car cela me permet, en remontant la vallée sauvage de Dallaï, relativement verte et très imposante avec ses gorges et ses hautes parois, de voir une région particulièrement grandiose et pittoresque des Mablâ.

Après l'oued Dallaï, c'est une montée vertigineuse de près de 400 mètres, en suivant le ravin de Mangaia, d'où j'aperçois la cime très verte et boisée du Djebel Argo, proche de Sismo. Je ne sais comment font les chameaux pour grimper le long de ce véritable sentier de chèvres, si raide et ébouleux. Beaucoup de buissons sont en fleurs et de beaux aloès rouges étalent leurs larges feuilles charnues à la surface du sol. Le soleil tape et les chameliers eux-mêmes ruissellent en atteignant le plateau de Rueli.

Le plus dur est maintenant fait et l'on se sent revivre sur ces hauteurs, d'où l'on domine le golfe et l'on aperçoit Djibouti au loin. Une suite de petits défilés et de cols me

semble pourtant pas que ce soit le cas chez les Danakil et je crois qu'il s'agit bien là, de la part des femmes, d'un geste de crainte ou de timidité.

mène à la vallée d'Ala-Idaba, pour aboutir finalement dans l'oued Sotahaleh où passe la grande piste.

Il y a plus de onze heures que je marche et la caravane est encore bien loin derrière, quand je découvre Tadjourah, au moment où le soleil disparaît derrière les montagnes du fond du golfe.

CHAPITRE IX

CIRCUIT DANS LES MONTS GOUDAH
ET AU LAC ASSAL

Dès mon retour à Tadjourah, je me préoccupe d'organiser une randonnée de plusieurs semaines à travers l'imposant massif du Goudah. Ma femme, qui aussitôt rétablie a quitté Djibouti par le premier boutre, m'attend ici depuis plusieurs jours, impatiente de partir en montagne et de quitter l'étuve qu'est déjà Tadjourah en ce moment. Il s'agit de réunir aussitôt d'autres chameaux pour remplacer ceux qui reviennent de Doumeïra et auxquels il faudra de longues semaines au pâturage pour se remettre du gros effort qu'ils viennent de fournir. Il me faut aussi trouver une autre escorte d'indigènes, ceux qui m'ont accompagné étant repartis vers leurs campements. Ceci nécessite plusieurs jours d'attente, que j'emploie à étiqueter et à emballer toutes les collections réunies ces temps derniers.

Une forte secousse sismique, fait assez fréquent en Somalie, ébranle Tadjourah ce soir, précédée d'un grondement souterrain très net, semblable au bruit d'un moteur de camion. Elle ne cause aucun dégât, mais il n'en est pas toujours de même. C'est ainsi qu'il y a plusieurs années une secousse de ce genre renversa quelques-unes des mosquées de Tadjourah. Les indigènes, habitués aux tremblements de terre, n'y prêtent pas autrement attention. Pour eux, ces tremblements de terre sont le fait d'un taureau emprisonné sous terre, qui les provoque en se démenant.

De nombreux nomades, surtout des Adæïl, des Fadheïteh et des Songho-Goudah, tous des Danakil adoïmara, vivent dans les monts Goudah, dont la voie d'accès la plus fréquentée est la vallée d'Aiboli, grand oued parvenant à la mer entre Tadjourah et Ambabo où il a formé, avec d'autres torrents temporaires descendus d'un peu plus au nord, un vaste cône de déjection extrêmement chaotique et raviné, mais couvert d'épineux. Presque aussitôt après avoir quitté Tadjourah, nous nous engageons dans cette grande étendue de roches roulées, de toutes dimensions et qui offrent une étonnante diversité de teintes. Il faut la traverser entièrement pour parvenir au lit proprement dit de l'oued Aiboli. En remontant désormais celui-ci sur toute sa longueur, environ une quarantaine de kilomètres, nous atteindrons, dans trois jours, la région de Daï, plateau vallonné qui couronne le Goudah.

Comme certaines parties de la chaîne des Mabla, le massif du Goudah, avec ses sites grandioses, ses espaces boisés, ses ombrages, ses jolies sources environnées de verdure et la délicieuse fraîcheur de ses sommets, apparaît comme une région privilégiée et presque enchanteresse, quand on la compare au reste de cette contrée si torride et désolée qu'est la Somalie française. Un séjour dans les monts Goudah n'est cependant pas exempt de quelques petits désagréments, comme nous pouvons nous en rendre compte dès le premier jour, ayant choisi pour y passer la nuit les sources de Douggoum, à l'ombre d'un bouquet d'arbres et cachées dans le fond d'un ravin, dans les premiers contreforts du massif, à peu de distance de l'oued Aiboli.

Nous ne tardons pas, en effet, à être harcelés par des légions de mouches et aussi de guêpes et d'abeilles, ces dernières attirées par le voisinage de l'eau. Le campement et toutes nos affaires sont envahis par une multitude de petites fourmis noires et en l'espace de la nuit les termites attaquent divers objets et la toile de tente, pliée et posée à terre, car nous nous ne nous en servons que pour les haltes un peu prolongées.

La vallée d'Aiboli, extrêmement sinueuse, fait mille détours avant de parvenir à Daï. Très large en aval, elle

se rétrécit un peu après Dougoum et devient bientôt fort escarpée. Des troupeaux de chèvres et des groupes de chamelles s'y tiennent en grand nombre, errant à la recherche de leur pâturage préféré. Les Danakil, de même que les Issa, ne font jamais travailler ces dernières et exigent simplement d'elles du lait et des chamelons, jusqu'au jour où, trop vieilles pour les leur donner, ils les tuent pour les manger. Nous croisons quelques fillettes, portant de longues gerbes de graminées qu'elles descendent vendre à Tadjourah où l'on s'en sert pour faire les toitures des cases.

Des vallées secondaires, toutes très encaissées, débouchent fréquemment dans celle d'Aiboli qui, à un moment donné, devient si étranglée que l'oued passe par un véritable défilé, taillé entre deux parois de rocher à pic. Ce sont les gorges d'Assassalou où les crues doivent atteindre une hauteur impressionnante. Malheur aux chèvres, aux chameaux et même aux hommes qui se laissent surprendre là par une crue subite ; la soudaineté du flot, dévalant de la montagne avec un fracas de tonnerre, dans un endroit comme celui-ci, les emporte irrémédiablement. Fixés sur le roc, assez haut pour n'avoir rien à redouter de l'eau, se trouvent des essaims d'abeilles, bien connus des nomades qui viennent faire là leur provision de miel.

Souvent nous apercevons, là où les versants de la vallée sont suffisamment escarpés, les nids de ces grands vautours d'un blanc sale qui tournoient sans cesse au-dessus de Tadjourah et comme on en voit également sur toutes les agglomérations dont ils assurent le nettoyage.

On a vu de quelle façon très dispersée vivaient généralement les indigènes dans les diverses régions visitées jusqu'à présent. Il semble en être un peu autrement dans certaines vallées du Goudah, notamment dans celle d'Aiboli où, de temps à autre, nous passons devant de véritables petits villages, temporaires il est vrai, dont toutes les tentes sont très groupées. Il n'est pas rare de voir près de chacune de ces agglomérations une petite mosquée de pierre, toujours très sommaire, à côté de laquelle les nomades viennent s'installer à nouveau, quand le cycle de leurs déplacements les ramène dans la région. Tels sont

les villages d'Ardo, de Bankoualeh et d'Hambouka, prudemment établis sur une légère éminence, en général une ancienne terrasse de cailloutis, afin de n'être pas emportés par une crue subite de l'oued. Nous remarquons à diverses reprises, en visitant ces villages, des petites filles, âgées de deux ou trois ans tout au plus, dont les cuisses sont solidement attachées par des bandages. Elles viennent d'être excisées et infibulées, suivant la coutume du pays et restent ainsi bandées durant une dizaine de jours, jusqu'à ce que la cicatrisation soit achevée¹.

Il est surprenant de voir combien la mendicité est répandue dans ce pays, autant chez les Issa que chez les Danakil, qui sont par ailleurs des populations très fières et farouches. Dans les rues de Djibouti, on peut difficilement faire un pas sans être importuné par des enfants, plus ou moins abandonnés, qui mendient. En remontant la vallée d'Aiboli, nous pouvons être certains, dès que nous nous arrêtons devant un village, autour d'une source ou le soir pour camper, d'être aussitôt environnés d'indigènes, des hommes ou des femmes indifféremment, venant réclamer quelque chose. Les uns veulent du café, du tabac, du savon, les autres, des jeunes filles ordinairement si craintives et des femmes de tout âge, nous demandent des colliers et des bracelets, car toutes ont un goût immodéré pour la parure. Il est d'ailleurs bien rare que l'on obtienne d'eux le moindre mot de remerciement en échange du cadeau qu'on leur fait. Ils considèrent, plusieurs ne se sont du reste pas caché de me le dire, comme la chose la plus naturelle du monde qu'un Blanc, qui dans leur esprit est toujours un personnage très riche, leur fasse des présents.

A partir d'Adeyla, mais surtout en amont de Satabou, apparaissent des bouquets de palmiers superbes, peut-être une espèce géante d'hyphènes, car leurs grandes

1. Cette coutume, très ancienne, est d'ailleurs en usage aussi bien chez les Somalis et les Issa que chez les Danakil, chez qui toutes les femmes sont « cousues ». En fait, ce terme dont se servent habituellement les Européens est inexact, l'infibulation ne se fait pas avec du fil et une aiguille mais s'obtient par cicatrisation.

feuilles en éventail rappellent assez celles du doum habituel. Ces palmiers, élancés et hauts d'une vingtaine de mètres, recherchent le fond de la vallée et quelques ravins adjacents suffisamment humides, en particulier le voisinage des sources. Je n'en ai encore jamais vu de semblables et un peu après avoir dépassé le petit village de Bankoualeh, où ces élégants palmiers sont très nombreux, je n'en rencontrerai plus un seul. A Bankoualeh, plusieurs sources, que survolent de grandes libellules bleues, donnent naissance à un joli ruisseau qui serpente pendant plus d'un kilomètre dans le lit de l'oued où il finit par s'infiltrer et disparaître parmi les galets. Ce n'est pas souvent qu'on entend en Somalie le bruit sympathique de l'eau courante. Jusqu'à présent, je ne me rappelle avoir vu des ruisseaux couler d'une façon permanente et toujours sur un faible espace, qu'à Dikkil, dans la vallée de l'oued Kouri et dans les montagnes d'Ouéah.

A Bankoualeh, nous campons à l'ombre d'un grand figuier qui nous protège du soleil mieux que n'importe quelle tente. Ce village est à près de 600 mètres et le fond de l'air, pendant toute la journée, devient déjà nettement meilleur. Les sources des alentours n'ont pas un très gros débit mais sont, comme beaucoup de celles du Goudah, limpides et douces. Malheureusement les sangsues y pullulent et il faut être prudent lorsqu'on s'y désaltère. Les chameaux, après avoir bu, en ont de véritables grappes suspendues aux lèvres, aux gencives et aux naseaux. Là, ce n'est rien, mais les chameliers ont plus de mal à détacher les sangsues qui se sont fixées dans leur gorge risquant de les étouffer.

La montée reprend ensuite, toujours aussi régulière et pas fatigante du tout, de plus en plus pittoresque, car comme toujours la végétation, à laquelle le paysage doit son cachet très particulier, s'enrichit à mesure que l'altitude augmente. Une quantité de plantes nouvelles, qui n'existaient même pas dans les Mabla, se montrent maintenant sur les versants rocailleux de la vallée et aussi dans le lit desséché de l'oued et dont la seule présence indique bien qu'aucune crue ne s'est produite depuis longtemps, depuis de nombreux mois disent les nomades. De grands



PALMIERS GÉANTS (probablement une sorte d'Hyphène)
à Bankoualeh (alt. 600 m.) dans la vallée d'Aiboli (Goudah).



LA VALLÉE D'ASSAHARA

dans le massif rhyolitique de Dadara, immédiatement au nord de Tadjourah. Dans le fond de la vallée, un groupe de grands jujubiers.



LE BARA-ABAREH (alt. 1.700 m.).

éperon oriental de la crête du Goudah, formée par une succession de coulées basaltiques parfaitement horizontales.

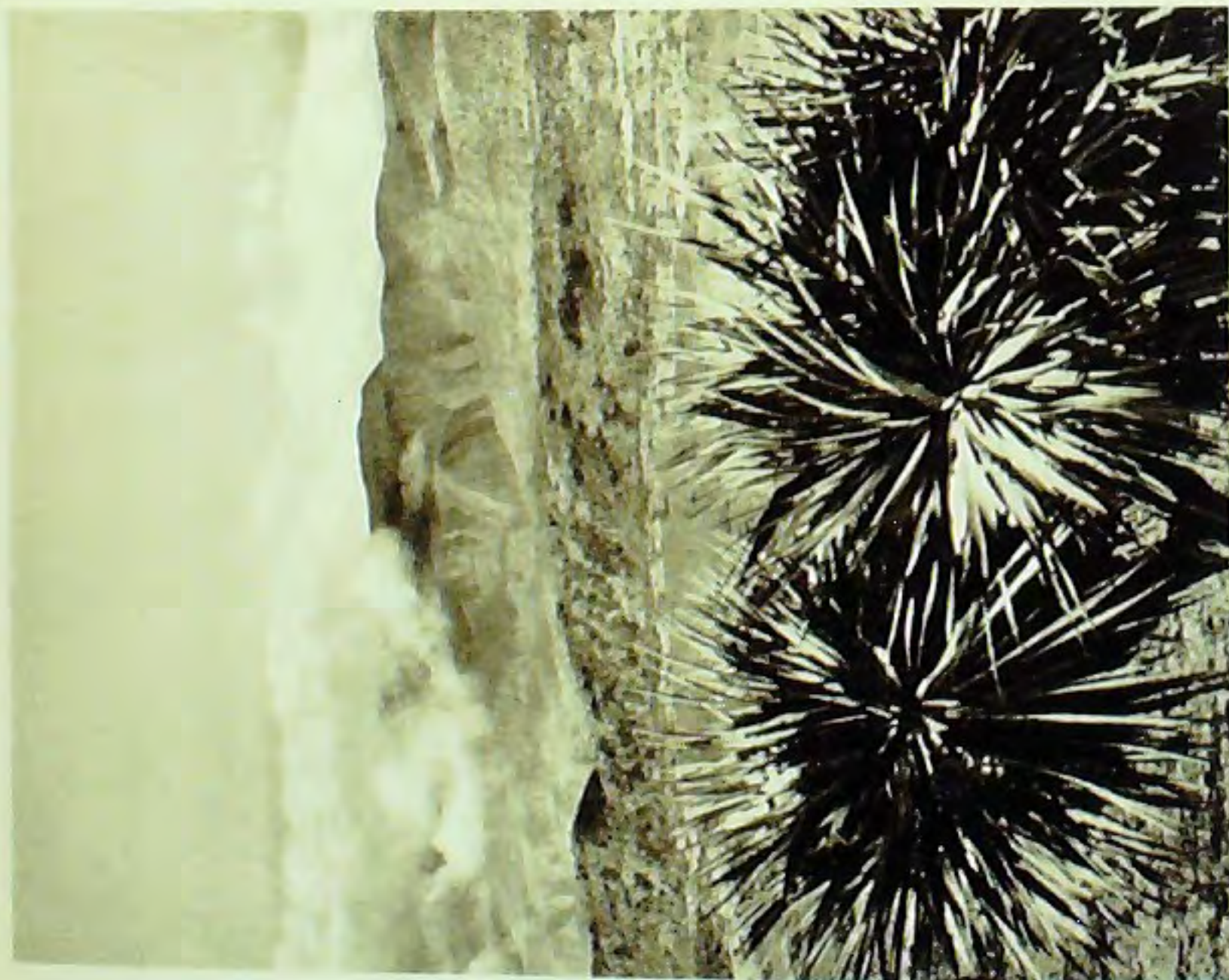
A gauche, une euphorbe candélabre.



JEUNE FILLE DANKALIE A GUERELLI DANS LE SONGHO-GOUDAH.



AU BORD DU LAC ASSAL,
le point le plus bas de la Côte des Somalis, situé à 160 mètres
au-dessous du niveau de la mer et M^{me} E. Aubert de La Rüe
sur la nappe de sel qui l'entoure.



AU SOMMET DE LEIGERA-ALEÏTA (alt. 1.750 m.),
le point culminant du Goudah et de toute la Somalie française.
Au loin, la mer de nuages sur le Ghoubet-el-Kharab.

figuiers, aux racines tentaculaires, s'agrippent aux rochers, dans les anfractuosités desquels nous voyons se cacher des écureuils et divers autres petits rongeurs ainsi que des genettes. Perdrix, pigeons et tourterelles sont innombrables. Des bandes de singes nous saluent de leurs cris. Les plus communs sont les cynocéphales mais il y a aussi passablement de guenons à collier blanc qui, dans toute la colonie, paraissent seulement se trouver dans ces montagnes.

La plus grande partie du massif du Goudah est formée par d'énormes empilements de coulées de basalte, si nettes, qu'avec un peu de patience on parviendrait aisément à les dénombrer toutes. Les différents sommets de ce massif sont peu découpés et ont une allure tabulaire. Quant aux versants des montagnes, ils présentent, pour la plupart, une curieuse disposition en marches d'escalier, avec leurs gradins légèrement en retrait les uns par rapport aux autres, ce qui du reste ne les empêche pas d'être très escarpés dans l'ensemble.

Si boisées que soient les pentes entre lesquelles s'insinue la vallée, ce n'est néanmoins pas encore réellement la forêt car les arbres sont trop espacés. Celle-ci, du moins dans la partie du Goudah par où nous montons, n'apparaît que bien plus haut, vers 1.400 mètres. L'ombre ne fait néanmoins jamais défaut aux haltes, surtout sous les magnifiques figuiers qui atteignent des dimensions de plus en plus considérables.

A partir du village d'Hambouka, à 900 mètres, dont les habitants insistent, mais sans succès, pour que nous y passions la nuit, dans l'espoir de bénéficier ainsi de quelques cadeaux, la pente de la vallée d'Aiboli se relève. La seule partie vraiment raide du trajet, avec certains passages assez difficiles pour les chameaux, est entre le puits d'Hémaleh, à 1.280 mètres, où des chèvres attendent par centaines leur tour de boire une eau croupie pleine de grenouilles, et Daï à près de 1.500 mètres.

Après les plaines arides et sablonneuses que je viens de parcourir récemment du côté d'Obock, la région de Daï, avec ses prairies, ses fleurs, sa forêt de conifères qui embaume la résine et son air frais, offre un singulier con-

traste. J'ai pourtant deux reproches à faire à cet endroit : le manque de vue et la rareté de l'eau. On a coutume, en en parlant, de dire le « Plateau de Daï », car vue d'en bas, de Tadjourah notamment, la région a l'air d'être parfaitement tabulaire alors qu'il s'agit plutôt d'une cuvette pouvant avoir trois ou quatre kilomètres dans sa plus grande dimension et limitée au sud par une crête allongée ayant l'apparence d'une véritable muraille. C'est cette dernière, d'où l'on domine Daï d'environ 300 mètres, qui est le véritable sommet du Goudah. Il n'est pas nécessaire évidemment, quand on est installé à l'intérieur de la cuvette, d'aller très loin pour contempler un beau panorama, celui du golfe avec la côte de Tadjourah et plus au nord celui des grands plateaux, hachés de coupures à pic, mais nous ne pouvons jouir de cette vue de l'emplacement du camp et c'est dommage. L'absence ou du moins l'extrême rareté de l'eau est plus gênante. Les sources, relativement nombreuses sur les flancs du Goudah, manquent à peu près totalement au voisinage du sommet. Les indigènes qui séjournent à Daï, avec des troupeaux fort nombreux, n'ont guère à leur disposition que le puits d'Ourano, à l'altitude de 1.400 mètres, sur le flanc nord du ravin d'Aïmo, puits profond de plusieurs mètres à côté duquel est placé un gros tronc d'arbre évidé servant d'auge pour faire boire le bétail.

Nous choisissons pour installer la tente, en perspective d'une halte de plusieurs jours sur ces hauteurs que je me propose d'étudier en détail, un endroit propice en forêt, non loin de la petite plaine herbeuse de Gaoura, car malgré la fraîcheur de l'air à cette altitude le soleil est très chaud vers le milieu du jour et il vaut mieux se mettre à l'ombre. Nous sommes ici à quarante-cinq minutes du puits d'Ourano, sur le sentier que les indigènes de Gameï, la principale agglomération temporaire de Daï, ont tracé pour s'y rendre. Notre arrivée ne manque pas d'exciter la curiosité de beaucoup d'entre eux et pendant tout notre séjour c'est un perpétuel défilé de visiteurs, plus rarement de visiteuses à l'exception des fillettes, âgées de cinq ou six ans tout au plus, qui gardent les troupeaux des alentours. J'ai fait savoir par mes chameliers à tous les indi-

gènes qui passent que je leur achèterai volontiers les divers objets qu'ils fabriquent et sculptent, en bois généralement et dont ils se servent dans la vie courante. Contrairement à mon attente, car jusqu'à présent, parmi les autres tribus, j'ai toujours eu beaucoup de mal à décider les indigènes à me vendre quoi que ce soit, on m'apporte une foule de choses intéressantes. Je peux réunir ici une belle collection de récipients en bois (Hantikoba) pour traire les chèvres et les chamelles, d'autres pour conserver le lait caillé, des appuis-tête (Fiddena) en forme de petit tabouret, des plateaux pour servir le café (Boni Hada), des cuillers (Naagouri), des épingles en bois servant à démêler les cheveux (Filena), de petits brûle-parfums en terre cuite (Harara), des pots en terre, ornés de coquillages et de perles de verre (Soubah Sirou) pour conserver le beurre de chèvre dont on s'enduit le corps et les cheveux contre la sécheresse de l'air et de petites boîtes en feuilles de palmiers (Dambili). Tous ces visiteurs, accroupis devant la tente, crachent à tout instant devant eux, c'est-à-dire à nos pieds, suivant l'habitude dankalie.

Tous les animaux domestiques de la Somalie sont représentés sur ces hauteurs où la forêt et les prairies environnantes sont pleines de chameaux, de bœufs, d'ânes, de chèvres et de moutons. Les prairies se ressentent de la sécheresse et sont presque rases. L'herbe est habituellement beaucoup plus belle et l'an dernier, à pareille époque, s'il faut en croire les indigènes, elle était si haute qu'on apercevait à peine leurs chèvres.

La forêt, aux tons vert olive, qui s'étend sur plusieurs kilomètres, n'a pas un caractère plus tropical que celle des Mabla, mais elle en diffère sensiblement d'aspect car les essences qui la constituent ne sont pas tout à fait les mêmes dans l'ensemble. La forêt de Daï se compose surtout de genévriers (Gaïdarto) au tronc tortueux et écaillé, pouvant atteindre un mètre de diamètre. Des touffes d'*usnea*, lichens jaunes et chevelus, longs parfois de quarante centimètres, pendent aux branches des genévriers et de la plupart des autres arbres, surtout là où la forêt est un peu clairsemée, et leur donnent, à tous, une silhouette étrange. Après les conifères, ce sont les buis qui dominent,

dont on coupe le bois très dur afin de le vendre à Tadjourah, où il en descend des caravanes entières, pour la construction des cases. Je vois également de beaux figuiers et divers arbres, qui semblent nettement localisés sur ces hauteurs. Cette forêt, où l'on rencontre bien de temps à autre quelques jolies fougères et des troncs d'arbre, un peu moussus, ne donne cependant pas du tout l'impression d'humidité. Le sous-bois, encombré d'arbres morts, déracinés ou cassés par les coups de vent, est assez touffu par endroits, avec diverses espèces d'arbrisseaux et des plantes buissonneuses, mais apparaît relativement clair ailleurs, sans doute à cause des troupeaux qui le piétinent sans cesse. Pourtant, le bétail a épargné quelques jolis parterres de fleurs aux couleurs vives, où le jaune domine, et parmi lesquelles je rencontre assez souvent des myosotis.

Cette forêt est le refuge de tout un monde d'insectes. Les abeilles, attirées par les fleurs, sont nombreuses et les mouches, harcelantes, deviennent une véritable plaie pendant les heures chaudes. Des araignées tendent leurs toiles entre les arbres, guettées par des lézards et des geckos cachés sous les lamelles d'écorce. Les grillons font un vacarme d'enfer, dépassé seulement par le cri des corbeaux qui sont légion et nous réveillent chaque matin au petit jour. Sur le sol, il n'est pas rare de rencontrer des chemins de grosses fourmis noires, armées de solides mandibules. Le soir, quand la lampe à pétrole est allumée, c'est un véritable crépitement de gros coléoptères qui viennent s'abattre contre les parois de la tente. Dans les bois morts et sous les pierres se cachent de petits scorpions jaunes ou noirs qui nous laissent parfaitement tranquilles la plupart du temps. Jamais en Somalie je n'ai vu autant de termitières qu'à Daï, mais ces grands monticules de terre beige sont souvent démolis par les chameaux qui aiment à se rouler dans la poussière obtenue en les écrasant.

Il n'est pas douteux qu'à une époque, sans doute pas très éloignée, la forêt de Daï était beaucoup plus étendue qu'elle ne l'est actuellement et l'impression que l'on a, en s'y promenant, est qu'elle est vouée à disparaître dans un avenir prochain, à moins que l'on ne prenne des mesures urgentes pour la sauvegarder. Je crains malheureusement

qu'il soit difficile de le faire. La première de ces mesures de protection serait, en effet, d'en interdire l'accès aux indigènes et à leurs troupeaux qui piétinent continuellement le sous-bois, empêchant ainsi beaucoup de jeunes arbres de se développer et de remplacer les plus vieux parmi lesquels les orages font de sérieux ravages. Le plus grave danger qui menace pourtant cette forêt, ce sont les incendies. A voir le nombre des troncs à demi consumés, les uns encore debout, les autres gisant sur le sol, on se rend compte des dégâts que peuvent faire les feux de brousse, allumés accidentellement ou volontairement par les indigènes, peut-être aussi parfois par la foudre, dans une forêt aussi sèche que celle-ci, où les résineux occupent la plus grande place. L'okal de Gameï m'assure qu'aucun feu ne s'est produit depuis deux générations au moins, mais j'ai peine à le croire en voyant encore tant d'arbres calcinés. Ce seraient des hommes de sa tribu, me dit-il, qui auraient allumé le dernier feu de brousse jadis, pour détruire un léopard qui décimait leurs troupeaux. L'intention du gouvernement, de créer prochainement à Daï une station d'estivage pour les Européens de Djibouti risque, si elle se réalise, de hâter la disparition de la forêt du Goudah. Non seulement on coupera des quantités d'arbres, pour en faire des constructions, mais les fumeurs imprudents ne manqueront pas de mettre le feu aux autres¹. Jusqu'à ces dernières années ceux des Européens de Djibouti qui le pouvaient allaient chercher en été un peu de fraîcheur du côté de Harrar, en Ethiopie, mais la chose ne leur est pratiquement plus possible depuis l'occupation italienne et l'on a songé à Daï. Indépendamment de la menace qu'une station d'altitude serait pour cette forêt, unique en Somalie française, on ne paraît pas s'être préoccupé de savoir si l'eau y existait en quantité suffisante pour alimenter un petit centre européen, sans porter préjudice aux nomades et à leurs troupeaux qui ne disposent guère que d'un seul puits, celui d'Ourano. On peut évidemment envisager la

1. Je suis heureux d'apprendre que le Gouverneur Deschamps vient tout récemment d'ériger en Parc National le sommet du Goudah. On ne saurait trop le féliciter de cette initiative pour conserver la pittoresque forêt de Daï.

construction de citernes pour recueillir les pluies, mais étant donné leur régime si capricieux, il faut prévoir de longues périodes de sécheresse. Celle qui sévit actuellement date d'environ un an déjà. En admettant, malgré tout, la création d'une station d'altitude, il faudra songer à établir, entre Djibouti et Tadjourah, un service moins primitif que celui assuré actuellement par les boutres et construire une route de montagne qui remontera toute la vallée d'Aiboli.

Le climat de Daï est sans aucun doute le plus agréable de la colonie. A cette altitude de 1.500 mètres, on domine le plus souvent les nuages qui se tiennent ordinairement à mi-côte, sur les pentes du Goudah, du côté du golfe. Il leur arrive naturellement de s'élever et d'envelopper tout le sommet, mais c'est en général pour une assez courte durée. La condensation qui se produit, lorsqu'il y a du brouillard, est parfois considérable. Tout est trempé, comme après une averse et cette humidité bienfaisante permet aux plantes et aux arbres de subsister en l'absence de pluies trop espacées. Habituellement les nuits sont superbes et la brume n'apparaît qu'au lever du jour, quand les nuages s'élèvent le long de la montagne, mais elle se dissipe vers 8 ou 9 heures du matin, au moment où se lève le vent d'est.

D'après les nomades, il ne tombe guère, en temps normal, qu'une pluie sérieuse tous les trois ou quatre mois, généralement accompagnée par un violent orage. Ces pluies proviendraient de l'ouest, c'est-à-dire d'Abysinie, tandis que celles arrosant les pentes orientales du massif sont amenées par les vents d'est.

Il ne semble pas qu'il gèle jamais sur les parties les plus élevées du Goudah, mais pendant les mois les plus frais, de décembre à mars, la température doit descendre certaines nuits à quelques degrés à peine au-dessus de zéro. Nous voici déjà au milieu de mars et la température à Daï s'abaisse encore parfois la nuit à 9°. Le plus souvent, le thermomètre se tient entre 10° et 15° et oscille, durant le jour, entre 20° et 24°. Il fait donc en moyenne une quinzaine de degrés de moins ici qu'à Tadjourah.

Sauf quand survient la brume, l'air est d'une sécheresse considérable à Daï. Le vent, dont nous avons eu tellement à nous plaindre dans les plaines, sur certains plateaux et dans les vallées où il fait rage, est beaucoup moins violent ici. Les nuits sont d'un calme absolu et la brise d'est, qui souffle le jour, est très modérée.

La crête du Goudah, légèrement infléchie vers l'est, domine au sud la cuvette de Daï. Elle a près de six kilomètres de long et présente un aspect assez différent d'une extrémité à l'autre. Il suffit, depuis notre campement, d'une heure de marche pour atteindre sans difficulté le sommet occidental, l'Eigera-Aleïta, le plus élevé, où mon altimètre indique 1.750 mètres. C'est une étroite plateforme rocailleuse avec de rares arbustes rabougris, au feuillage argenté, et quelques dragonniers qui manquaient totalement à Daï, ces arbres si décoratifs recherchant de préférence les sols pierreux. Nous sommes ici au point culminant de la Somalie française. On peut embrasser du regard la plus grande partie de la colonie, à l'exception toutefois de l'est, caché par l'arête terminale du Goudah, mais que nous pourrons contempler tout à loisir quand nous serons à l'autre bout de la crête, très escarpée, mais pourtant sillonnée de sentiers de chèvres qui permettent de la suivre sans trop de mal. Des massifs montagneux, dont le plus proche et le plus impressionnant est celui du Garbi, qui paraît très dénudé malgré ses 1.500 mètres d'altitude, se succèdent jusqu'aux monts Dakka visibles à l'horizon. La mer de nuages, figée sur le Ghoubet-el-Kharab, cache entièrement cette grande baie intérieure, mais le lac Assal, que nous dominons de près de 2.000 mètres, nous apparaît dans toute sa splendeur avec sa large auréole de sel. Du côté du nord, au-delà d'immenses plateaux basaltiques, doucement inclinés dans cette direction et disséqués par tout un système de cassures, se dresse le sommet pointu du Moussa-Ali. A mi-distance entre lui et nous s'étend une longue tache beige, la plaine de Dora ou d'Alta, le plus vaste bassin fermé existant dans la partie septentrionale de la Somalie.

Après avoir atteint une première fois le Bara-Abareh, sommet le plus oriental du Goudah, haut de 1.715 mètres,

en suivant l'arête terminale à peu près rectiligne de la montagne, qui se montre de plus en plus boisée à mesure que l'on s'éloigne de l'Eigera-Aleïta, nous entreprenons son ascension directement depuis Daï. Cela représente deux heures de marche sans quitter un seul instant la forêt, qui s'élève ici jusqu'à la crête. Le parcours est très pittoresque, en passant par le ravin d'Aïmo, que l'on quitte juste en face du puits d'Ourano, pour s'engager dans celui de Guilalou, où la montée présente des passages assez délicats. Nous pouvons contempler là de magnifiques euphorbes candélabres, hautes d'une dizaine de mètres et qui recherchent, comme les dragonniers, les pentes rocailleuses. Au-dessus de 1.550 mètres, le nombre de ces grandes euphorbes devient considérable et nous ne les quittons plus jusqu'au sommet où elles sont associées à de beaux genévriers, au tronc souvent couvert de mousse.

Bien que le sentier montant de Daï au Bara-Abareh soit très escarpé, les chameaux, à l'instar des chèvres, n'hésitent pas à le prendre pour aller brouter au sommet de la montagne, où se tiennent habituellement quelques bergers dont les campements sont tous en contre-bas. Ils ont néanmoins construit, en un point de la crête appelé Kahal-Simen, un petit enclos de pierre, leur servant de mosquée. De là, à travers les arbres, il est possible d'apercevoir toute la côte issa, le Dollad, le Petit et le Grand Bara et les hauteurs d'Ali-Sabieh. Le Bara-Abareh, où la crête n'a guère plus d'une vingtaine de mètres de large, porte un marabout, décoré de petits drapeaux rouges. Nous pouvons admirer d'ici l'entrée du golfe de Tadjourah, les Mabla et les plateaux de Weïma, en un mot tout ce qui nous était caché de l'Eigera-Aleïta, l'autre sommet du Goudah.

Nous avions projeté, de Dikkil, d'aller au lac Assal mais on n'avait pas voulu alors, pour une raison de sécurité, nous laisser y partir sans une escorte importante que les circonstances ne permettaient pas de nous donner. A Daï, nous sommes seulement à 25 kilomètres d'Assal à vol d'oiseau, bien qu'il faille compter trois jours pour



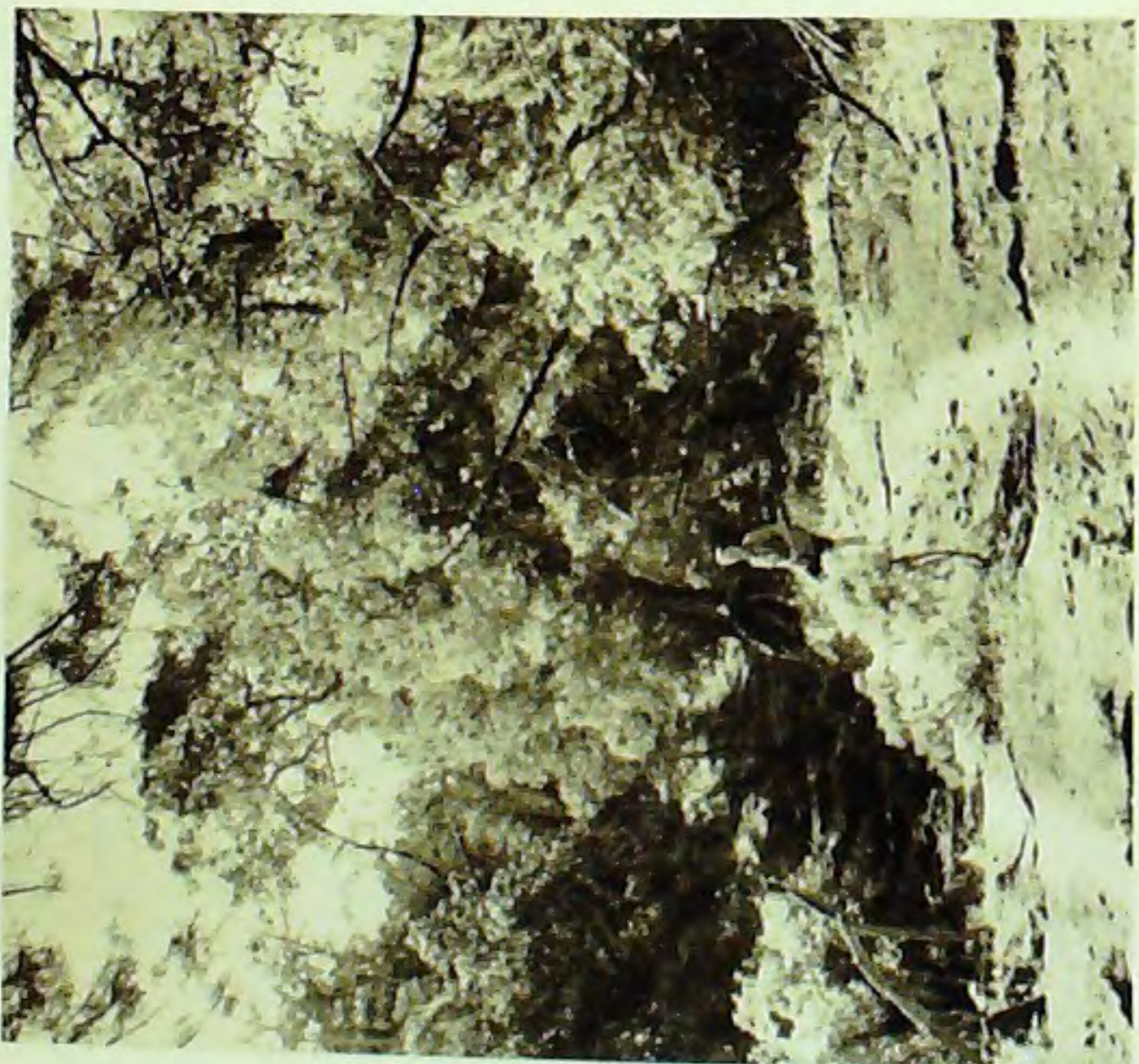
LE PLATEAU BOISÉ DE DAÏ (alt. 1.500 m.)
que limite à l'est une muraille abrupte. Vue prise de la crête du Goudah.



CHAMPS DE GALETS BASALTIQUES COUVRANT TOUTE L'EXTRÉMITÉ
OCCIDENTALE DU GRAND-BARA, DU COTÉ D'ECHAÏTI.
Ces galets ont été apportés par les crues des oueds qui aboutissent dans ce grand bassin fermé.



GRANDS GENEVRIERS DANS LA FORÊT DE DAÏ,
bordant le sentier qui mène au puits d'Ourano (alt. 1.500 m.).



UN PAYSAGE COMME ON EN VOIT PEU
EN SOMALIE FRANÇAISE :
La forêt de genévriers de Daï (Massif du Goudah).

CIRCUIT DANS LES MONTS GOUDAH 113

accomplir la descente à travers les contreforts si tourmentés du Goudah. Ce n'est pas grand'chose et tous les indigènes interrogés assurent que nous pouvons y aller sans risque à condition de trouver un bon guide, indispensable pour nous conduire à travers le dédale des ravins et des vallées qu'il faut traverser pour y parvenir.

Ayant trouvé assez facilement un berger dankali, connaissant bien l'itinéraire, et après avoir laissé une partie de nos bagages à la garde de l'okal de Gameï, afin d'être le moins chargés possible, nous nous mettons en route pour le lac Assal, l'endroit le plus torride de toute la Somalie. Dès le col de Gabla-Digueh, à 1.600 mètres, un peu en contre-bas et à l'ouest de l'Eigera-Aleïta, par lequel nous sortons de la cuvette de Daï, commence une rude descente. Nous entrons dans une zone terriblement bouleversée et chaotique, d'une extrême aridité et pour ainsi dire déserte après les campements de la vallée de Gaboul Foo. Cette partie du massif du Goudah, orientée vers l'ouest, reçoit une quantité d'humidité insignifiante et sous le rapport de la végétation aucune comparaison n'est possible, à altitude égale, entre ce versant et celui par où nous sommes montés à Daï. Nous sommes ici dans le Songho-Goudah, que les indigènes opposent au Bilali-Goudah, regardant vers l'est et beaucoup plus favorisé. Je vois simplement, de place en place, sur le sol rocailleux, des plantes grasses, d'ailleurs très curieuses, surtout certaines euphorbes aux formes peu communes. Les gros aloès à feuilles rougeâtres, dont la sève jaune, sentant l'iodoforme, est employée par tous les Danakil pour se soigner les yeux, sont très fréquents.

De ravins en ravins, nous nous trouvons le premier soir de cette descente au puits d'Edeyta où une caravane d'Assaïmara, venant d'Halol avec un chargement de feuilles de doum pour Tadjourah, s'est arrêtée pour la journée et nous cède la place, profitant d'un beau clair de lune pour continuer sa route de nuit.

Les chameliers, pour éviter d'abîmer leurs *samaras*, les ont suspendues à leur épaule et ont fait toute la descente en marchant pieds nus, sans se blesser cependant parmi

toute cette rocaille où nous avons pourtant à peu près percé nos semelles cloutées au cours de cette seule étape ! Quant aux malheureux chameaux, c'est un véritable prodige de les voir descendre ces pentes ébouleuses sans jamais buter.

Il a suffi que nous descendions d'un millier de mètres pour retrouver, à Edeyta, un vent déchaîné comme nous n'en avons jamais ressenti tous ces jours derniers en haut du Goudah.

La deuxième étape, d'Edeyta à Daffareh, pendant laquelle nous suivons la grande piste indigène de Tadjourah à Assal, sans d'ailleurs rencontrer la moindre caravane, les nomades ne circulant guère que pendant la nuit dans tout le district si brûlant d'Assal, est moins fatigante que la précédente. Un peu après le départ du puits, nous recoupons de nombreux oueds se dirigeant vers le Ghoubet-el-Kharab, caché par les montagnes, et finalement nous nous engageons dans la vallée d'Ororeï, sinistre et désolée, absolument déserte et très encaissée, dont nous suivons l'oued sablonneux qui, par moments, se faufile entre des gorges abruptes, jusqu'à la sortie des montagnes, à l'orée de la grande cuvette d'Assal, à l'autre extrémité de laquelle se dresse, très imposant, le massif du Garbi, qui paraît être un ancien appareil volcanique.

Tout le paysage baigne dans un léger voile de brume tellement l'évaporation est intense. Brutalement éclairé par le soleil, le lac, si bleu vu des montagnes, montre, contemplé d'ici, une surface argentée qui se confond presque avec sa bordure de sel, surtout très large à l'ouest où elle ne mesure pas moins de cinq kilomètres. Il fait 40° à l'ombre à Daffareh. On imagine ce que la chaleur peut être ici en juillet. L'ombre est du reste illusoire dans cette cuvette de lave, sur laquelle les anciens dépôts calcaires du lac, dont le niveau s'est abaissé de près de 300 mètres depuis qu'il existe, forment de larges plaques blanches.

Nous campons dans un petit abri en blocs de basalte, recouvert de touffes d'*haousdemmer*, assez nombreuses aux alentours et tellement sèches qu'elles s'enflamment comme si on les avait arrosées d'essence, en approchant une allumette. Tout près du campement s'ouvre le couloir encaissé

de l'oued Ororeï qui, dès lors, change de nom et devient l'oued Daffareh. D'ordinaire, on trouve un peu d'eau en creusant en cet endroit dans ses alluvions, mais depuis longtemps il n'y en a plus la moindre goutte. Nous nous en doutions et avons heureusement fait nos provisions à Edeyta.

La nuit nous apporte enfin un peu de fraîcheur, très relative du reste. Le ciel est zébré d'étoiles filantes et un clair de lune magnifique fait briller le lac Assal. C'est le moment que choisissent les caravanes pour se déplacer et nous en voyons passer deux ou trois qui se dirigent vers la rive orientale du lac, qu'elles suivront pour gagner la grande vallée de Doubieh qui s'ouvre à l'autre bout, au pied du Garbi, et conduit aux trois sebkras d'Halol, où les indigènes de la région de Tadjourah s'approvisionnent en feuilles de doum.

A Daffareh, nous sommes encore à dix kilomètres du lac Assal, qui pourtant semble très proche, et à 150 mètres d'altitude. Il faut donc encore descendre de 300 mètres pour l'atteindre puisqu'il est à 160 mètres au-dessous du niveau de la mer. Il fait encore nuit au moment de nous mettre en route, mais la lune est si lumineuse que nous n'avons pas trop de mal à marcher malgré la surface assez chaotique du sol. La pente de la cuvette est assez douce, mais nous devons escalader de temps à autre des falaises, parallèles entre elles, correspondant à un système de failles ayant affecté ces grandes étendues de lave. Des tombes jalonnent la piste. Ce sont, paraît-il, celles d'indigènes morts de soif. Si désolés que soient les alentours immédiats du lac Assal, j'aperçois cependant, maintenant que le jour est levé, quelques gazelles et çà et là des touffes de graminées.

Il est nécessaire, pour parvenir au bord même du lac, de descendre dans l'étroit couloir creusé dans le basalte par l'oued Daffareh. Un palmier doum, unique et très vert, pousse miraculeusement dans ce petit défilé fort escarpé, qui ne tarde pas à s'élargir et à déboucher devant une nappe de sel, pareille à un champ de neige, occupant le lit de l'oued en bordure du lac Assal, calme et uni comme un miroir et d'où émerge, non loin, un gros rocher curieusement revêtu d'un capuchon de sel.

Nous sommes sur la rive orientale du lac, dominée par une petite falaise gypseuse. La bordure de sel est relativement étroite et irrégulière de ce côté en comparaison de l'immense nappe immaculée qui s'étend sur la rive opposée. Ce sont des caravaniers assaïmara qui font le dur métier de venir s'approvisionner de sel à Assal, dont ils remplissent de longs étuis tressés en feuilles de doum, pour le transporter ensuite jusqu'en Abyssinie.

La lumière et surtout la réverbération sont telles que nous avons du mal, malgré l'heure matinale, à ouvrir les yeux, tandis que nous nous promenons sur la croûte salée, très solide, percée de quelques flaques d'eau dont le fond est tout tapissé de délicates aiguilles de gypse blond. Des cristaux de même nature sont en train de se former également sur des morceaux de bois entraînés par la dernière crue, déjà fort ancienne, de l'oued Daffareh.

De nombreuses petites sources thermales, tièdes (40°) et très salées, sans doute des infiltrations d'eau de mer venant à travers les fissures de la lave depuis le Ghoubet-el-Kharab, qui n'est guère à plus de dix kilomètres en ligne droite, apparaissent à l'embouchure de l'oued Daffareh et s'écoulent dans le lac. On peut voir nager dans ces sources une multitude de petits poissons.

L'appoint de ces sources et d'autres, également salées, existant tout le long de la rive sud du lac, et les crues accidentelles des nombreux oueds qui aboutissent dans ce bassin fermé ne suffisent pas à compenser l'évaporation intense dont le lac Assal est le siège, évaporation qui a pour résultat d'abaisser insensiblement son niveau et d'augmenter sa teneur en sel qui est déjà considérable. Elle atteint actuellement près de 300 grammes de sels divers par litre. Sur ce total, le chlorure de sodium figure pour 235 grammes. Le reste des substances en dissolution est représenté surtout par du chlorure de magnésium (45 grammes par litre). On peut se figurer, dans ces conditions, la saveur de cette eau qui offre une consistance presque sirupeuse. La température du lac est de 28°, inférieure d'un degré seulement à celle de l'atmosphère en ce moment. Sans l'humidité considérable de l'air, qui résulte d'une évaporation intense, cela n'aurait rien d'excessif, mais

on ruisselle à grosses gouttes, comme si nous étions dans un bain de vapeur. Il n'est encore que 8 heures du matin au moment où je me livre à ces différentes observations et à mesure que le soleil s'élève le thermomètre monte rapidement. La chaleur devient bientôt telle, qu'il faut songer à partir, car on a l'impression très nette que l'on va littéralement suffoquer.

Pendant ce temps, ceux des chameliers qui nous ont accompagnés jusqu'au lac, les autres gardant notre campement de Daffareh, détachent près du rivage de belles dalles de sel très pur qu'ils comptent ramener chez eux.

Des recherches nous retiennent la journée qui suit à Daffareh, où s'est brusquement levé un vent brûlant qui nous arrive du Ghoubet-el-Kharab et n'est pas long à faire moutonner la surface du lac. A la brume habituelle, produite par son évaporation, se mêle maintenant la poussière soulevée par ce vent furieux. Toute la cuvette d'Assal est emplie d'étranges nuées jaunâtres et l'atmosphère est plus pénible que jamais. Nous aurions bien voulu, avant de remonter au Goudah, qui nous semblera sans doute un véritable paradis après ces quelques jours dans la fournaise d'Assal, pousser jusqu'aux trois sebkras d'Halol où les indigènes nous signalent des sources chaudes, mais la provision d'eau qui s'épuise nous oblige d'y renoncer.

Loin de tomber, ce vent infernal redouble cette nuit et semble ne jamais devoir s'arrêter. Nous l'avons contre nous en remontant l'interminable vallée d'Ororeï pour retourner à Edeyta et par moments, dans les gorges, il nous immobilise presque.

Une fois nos tonnelets remplis au puits d'Edeyta, au lieu de remonter à Daï par le versant où nous sommes descendus, nous choisissons un chemin très différent, qui va nous permettre de faire cette fois l'ascension du Goudah par son flanc sud, lequel ne manque pas de cachet et est assez vert. Il faut, pour cela, partir de Sagallo, petite palmeraie au bord du golfe de Tadjourah, et prendre la grande vallée d'Assaleï, très habitée, avec de beaux arbres et des sources nombreuses.

Nous croisons à tout instant des troupeaux de bœufs,

très pacifiques malgré leurs immenses cornes menaçantes. Les Danakil ont l'habitude de construire ici de petites étables en pierre pour abriter leurs veaux durant la nuit.

Vers Isso, à mille mètres d'altitude, où coule une source très fraîche et délicieuse, pour une fois sans la moindre sangsue, la vallée devient très escarpée. Elle est encombrée de grands éboulements provoqués par des tremblements de terre. Les singes se tiennent par bandes entières dans ces gorges et, en se sauvant, font accidentellement rouler des pierres que nous pourrions parfaitement recevoir sur la tête.

A partir d'Isso commence une véritable ascension. La montée par la vallée d'Aiboli était une promenade à côté de l'escalade qu'il nous faut faire ici pour atteindre le haut du Goudah par ce versant. Certains passages sont si raides que c'est vraiment un miracle que les chameaux puissent y passer. Ils mettent du temps, il est vrai, et nous devons constamment nous arrêter pour les attendre. Leur nuque, car c'est par là qu'ils transpirent, ruisselle, leur chargement glisse et tombe ou s'écrase contre un rocher qu'ils frôlent au passage. Tout cela ne va pas sans un peu de casse et notre matériel de cuisine sera sans doute passablement bosselé après cette étape.

Enfin le plus dur est fait. Il ne reste plus à franchir que les trois cols de Morouï-Do, Dambireïta-Ledaba et Gabla-Digueh, entre 1.400 et 1.600 mètres, pour être de retour à Daï où nous avons bien droit, les bêtes surtout qui n'ont guère mangé en cours de route, à quelques jours de repos à l'ombre de la forêt avant de poursuivre notre randonnée.

Nous avons maintenant parcouru trois des versants du Goudah et il reste encore à voir les pentes septentrionales de ce grand massif. Contrairement aux autres faces, qui toutes sont très escarpées, celle-ci s'abaisse d'une manière insensible vers le nord et se confond avec les hauts plateaux qui s'étendent jusqu'au pied du Moussa-Ali et à la vallée de Weïma. C'est donc par ce versant nord que nous nous éloignons définitivement du Goudah.

Autour des quelques groupes de tentes où nous passons, on peut voir à côté des campements des nomades de petites étables permanentes, d'un type différent de celles entrevues dans la vallée d'Assaleï. Elles sont souterraines, creusées à même le sol, afin que les veaux et les cabris soient mieux garantis du froid pendant la nuit.

L'oued que nous suivons depuis le départ de Daï va se perdre dans la plaine d'Alta. Il change souvent de nom et ressemble en cela à tous ceux de la Somalie. C'est tout d'abord l'oued Mabdahou. Plus en aval on l'appelle Io, puis Lagaleni.

Nous ne tardons pas, une fois de plus, à nous retrouver au milieu d'un paysage terriblement désolé, où il faut lutter contre un vent incessant, qui finit par devenir une véritable obsession. Chaque soir, au moment de camper, après une longue marche parmi des plateaux d'une monotonie désespérante, entaillés par les lits parallèles de nombreux oueds, ce sont les mêmes recherches laborieuses pour trouver un acacia ou un jujubier capable de nous offrir un semblant d'abri contre la tourmente. Ici comme dans toutes les parties les plus désertiques de la Somalie, les nomades, avant de s'en aller à la recherche de nouveaux pâturages, ont mutilé les arbres très rares, espacés le long des oueds, pour donner les branches à brouter à leurs troupeaux.

Nous atteignons ainsi la plaine d'Asdora, encore à plus de 800 mètres d'altitude, mais où la température, très élevée, n'a pourtant rien de comparable à celle que nous avons à la même hauteur dans les vallées du Goudah. Des tombes danakil indiquent seules que ces vastes solitudes sont parfois fréquentées. La silhouette, déjà lointaine, du Goudah et celle beaucoup plus dentelée des Mabila nous cachent à présent le golfe de Tadjourah, tandis que devant nous, vers le nord, ce sont à perte de vue des plateaux calcinés et désertiques, jusqu'à la frontière de l'Erythrée, but de notre prochaine tournée.

En remontant l'oued Bolli, où séjournent quelques nomades, nous atteignons par un col situé à 1.000 mètres environ, le haut de la vallée de Magaleh, assez riante et

boisée, très habitée, qui marque, en fait, la limite orientale du massif du Goudah, auquel succèdent, à l'est, des reliefs rhyolitiques un peu moins élevés mais très découpés. La descente de cette vallée, douce et régulière, nous prend deux jours jusqu'à Tadjourah.

CHAPITRE X

EN SUIVANT L'OUED WEIMA

Je connais déjà la vallée inférieure de l'oued Weïma, le plus long des oueds de la Somalie française, pour l'avoir atteinte à Bissidrou, à une étape de la mer Rouge et c'est son cours supérieur qu'il m'intéresse maintenant de descendre pour rejoindre, encore une fois, mais par un chemin différent, la frontière de l'Erythrée. Pour gagner les grands plateaux où serpente l'oued Weïma, il faut franchir auparavant la barrière montagneuse, haute de 1.200 mètres, se dressant derrière Tadjourah, les monts Dadara, dont la physionomie rappelle, en un peu plus aride, celle des Mabla et qui appartiennent, en fait, à la même chaîne.

Comme toujours, lorsque nous changeons de chameliers, les préparatifs de départ sont longs et le soleil est déjà haut et brûlant quand nous quittons Tadjourah, tournant aussitôt le dos à la mer pour commencer à monter. La piste suit d'abord l'oued Œlali, très monotone, qui nous conduit dans la vallée, beaucoup plus importante, de Balaala, aboutissant au col d'Adhali Daba. L'oued Balaala, conformément à la règle du pays, change plusieurs fois de nom et devient plus en amont l'oued Assahara et l'oued Gafarou, sans que sa vallée, très encaissée et semblable à beaucoup d'autres, change notablement d'aspect. Le paysage est assez aride au début, mais de grands épineux, surtout des jujubiers, apparaissent peu à peu et deviennent relativement nombreux, tandis que les versants rocaillieux des montagnes se couvrent bientôt de dragonniers, d'aloès et de buissons dont beaucoup sont en fleurs.

Des puits, dangereusement placés sur la piste même

et protégés simplement par quelques branches de jujubiers, montrent que l'eau ne manque pas dans les graviers de l'oued. Ils sont surtout nombreux un peu avant d'atteindre les campements d'Haïssamaleh. La vallée que nous remontons devient si étroite, pendant un certain temps, vers Amboïssa, que les chameaux ne peuvent même plus cheminer dans le fond, un véritable couloir, très sombre, creusé dans le basalte, où nous nous fauflons, tandis que le reste de la caravane est obligé de faire un long détour.

La pente, assez douce jusque vers 900 mètres, se relève brusquement ensuite et devient très raide en approchant du col, à 1.140 mètres d'altitude où règne un délicieux courant d'air très frais. Le golfe de Tadjourah, invisible jusque-là, se montre enfin et les montagnes de la côte issa, vues d'ici, ne forment plus qu'un haut plateau que dépassent au loin les sommets dentelés d'Ali-Sabieh. La chaîne que nous venons d'escalader, très escarpée du côté sud, s'abaisse d'une façon insensible vers le nord et ne tarde pas à se confondre avec l'immense plateau de Weïma, qui se poursuit jusqu'à l'Erythrée. En quittant le col d'Adhali Daba nous tombons dans une large vallée, celle de l'oued Débénéh, où nomadisent actuellement quelques tribus adaël et aïrollasso. Elle est bordée de crêtes rouges et pelées, se détachant sur un ciel d'un bleu intense. La sécheresse de l'air est extrême et, fait assez rare, l'atmosphère d'une limpidité remarquable. Aux sommets rougeâtres qui nous environnent succèdent un peu plus loin des reliefs basaltiques, comme le djebel Sira, qui affectent, comme toujours, une forme tabulaire.

L'agréable brise qui se faisait sentir au col n'a pas duré et malgré l'altitude la chaleur est très forte et la marche pénible dans le lit sablonneux de l'oued. Celui-ci, après avoir décrit une vaste boucle, deviendra en aval l'oued Sadaï, aboutissant près d'Obock. Sauf de temps à autre un grand jujubier, la végétation, très semblable à celle du Songho-Goudah, se limite à des plantes grasses, pauvre nourriture pour les vaches squelettiques que nous croisons autour des campements tandis qu'un groupe d'enfants, apeurés en nous voyant, s'agrippent en hurlant à la foutah d'un vieillard décharné. A tout moment des

bandes de cynocéphales, occupés à sucer des feuilles de sensevière pour calmer leur soif, s'enfuient en aboyant.

Laissant au bout d'un certain temps l'oued Débénéh à droite, la piste s'engage dans une région très accidentée et fort pittoresque, bien qu'assez sévère. Ce ne sont bientôt que montées et descentes parmi des montagnes dénudées et bariolées où les tons rouges dominant. Nous escaladons des chaînons déserts, traversons beaucoup de petits oueds, sans rencontrer le moindre point d'eau ni aucun indigène.

Par les cols de Hōlhōlani, Kibou et Kibi-Daba, situés aux environs de 1.000 mètres nous atteignons enfin une large dépression, la cuvette de Darma, riche en vestiges galla (?) et au milieu de laquelle se dresse l'étrange piton basaltique de Diri. Çà et là s'étendent des limons salés, pétris de petits coquillages, indiquant que nous sommes sur l'emplacement d'un ancien lac, qui fut sans doute l'un des plus élevés de la colonie. Enfin c'est l'oued Weïma, semé de petits tamarix, qui traverse la plaine de Darma dans sa partie ouest, où sont les sources d'Era, nombreuses et limpides, environnées d'efflorescences salines, mais dont l'eau est néanmoins très buvable.

Ici débute l'interminable plateau de Weïma, désert de pierres brunes, s'étendant à perte de vue jusqu'au pied du Moussa-Ali et à travers lequel le grand oued s'est ouvert une vallée sinueuse, encaissée, profonde d'une centaine de mètres, d'une largeur souvent assez considérable et que nous allons maintenant suivre jusqu'à Dadato, petit poste italien sur la frontière d'Erythrée. Au milieu d'une telle désolation, l'oued Weïma, avec ses sources et ses puits fréquents, ses beaux acacias et ses immenses jujubiers, fait presque figure d'oasis. La vallée cependant est d'une désespérante monotonie, sans autre vue que celle de ses deux versants couverts de gros éboulis rocheux. Les ébats des cynocéphales qui se tiennent là en bandes nombreuses et la rencontre de quelques familles de nomades, des Assaïmate le plus souvent, autour des principaux groupes de puits, comme à Boudeni et Iaïgori, où certaines familles viennent de très loin pour abreuver leurs trou-

peaux, sont la seule distraction. Grands destructeurs d'arbres, par nécessité bien souvent, les Danakil ont pourtant respecté ici quelques-uns des plus gros jujubiers, aux dimensions vraiment prodigieuses, afin de profiter de leur bel ombrage et des petits fruits douceâtres dont ils sont couverts en avril et que les singes, qui en sont aussi très friands, leur disputent.

Ces jujubes sont, avec les noix de doum et de rares plantes aux feuilles comestibles, les seules ressources alimentaires offertes aux nomades par la flore du désert somali. Pour tromper leur faim, tout en marchant, je vois souvent mes chameliers croquer de petits morceaux d'argile desséchée.

Un peu après Iaïgori, l'oued Weïma devenant momentanément plus large et beaucoup moins encaissé, nous pouvons apercevoir enfin la silhouette bleuâtre du Moussa-Ali s'élevant au-dessus des sinistres champs de basalte. Nous nous rapprochons suffisamment de ce grand volcan pour en distinguer le cratère et tous les détails du versant très pelé qui nous fait face. Très loin, au sud, se profile à son tour la cime du Goudah qui, vue d'ici, offre un aspect inaccoutumé et paraît à peu près tabulaire. Le piton de Gourgouro et quelques autres buttes escarpées commencent à se montrer devant nous, annonçant la proximité de la frontière. Le vent d'est, qui a fait rage toute la nuit, n'a pas tardé à reprendre avec une violence accrue et nous apporte maintenant des bouffées d'air brûlant.

Une grande animation règne autour du puits de Sahélou. Deux hommes, essayant de l'approfondir, viennent d'être ensevelis par le sable qui s'est éboulé, accident assez fréquent mais qui n'aura pas, cette fois, de suite fâcheuse, car on parvient à les dégager à temps.

Les journées se succèdent de plus en plus chaudes et le thermomètre indique près de 40°. Nous avons beaucoup descendu, mais sommes encore à plus de 500 mètres d'altitude et l'on aurait pu s'attendre à une température plus raisonnable à cette altitude, surtout en avril.

Nous avons du moins la satisfaction de rencontrer souvent de l'eau et de la boire assez fraîche, en ayant soin d'envelopper les bidons de linges mouillés. L'air est si

sec que l'évaporation produit rapidement un abaissement de température d'une quinzaine de degrés.

Quatre jours après avoir quitté Tadjourah, nous atteignons Dadato et campons dans l'oued Weïma, qu'aucune crue ne menace de remplir, le ciel demeurant immuablement beau. D'après les nombreux indigènes que nous rencontrons, aucune pluie sérieuse n'est tombée depuis plus d'un an. Des Assaïmara vivant sur les pentes du Moussa-Ali sont obligés de venir jusqu'ici faire leur provision d'eau. Ils repartent de Dadato avec des caravanes de chameaux chargés d'outres, mettant une douzaine d'heures pour regagner leurs tentes.

Du côté français, on chercherait en vain le moindre petit poste frontière entre Doumeïra et la région de Goum, fort loin d'ici et où les Italiens ont pris pied. Jusqu'à présent, aucune patrouille ne s'aventure jamais dans cette partie de la Somalie comprise entre la vallée de Weïma, les pentes méridionales du Moussa-Ali et Goum. Des avions militaires, venant de Djibouti, font seulement de temps à autre une ronde au-dessus de ce territoire. Une mission géodésique est cependant passée dans ces parages l'an dernier et je peux voir, sur certains pitons, les signaux de pierre qu'elle a établis.

Du côté italien, par contre, la frontière est fort bien gardée. Des postes permanents sont installés de distance en distance depuis la mer Rouge et des ascaris font continuellement des rondes de l'un à l'autre. Une route récente, praticable aux autos, venant d'Assab et allant dans la province du Aoussa, suit d'assez près la frontière en territoire italien.

Les points d'eau sont nombreux dans l'oued Weïma, du côté de Dadato, et mes chameliers m'ont désigné, comme étant le meilleur endroit pour camper, l'un d'eux se trouvant à deux kilomètres du poste italien. Ils ont catégoriquement refusé de s'en approcher davantage, craignant, m'assurent-ils, que les ascaris italiens, pour lesquels ils ne me paraissent avoir aucune sympathie, ne leur enlèvent leurs bêtes.

J'ai toutes les peines du monde à décider deux ou trois

de nos hommes, tous des Danakil de Tadjourah, donc sujets français, à nous accompagner sur le plateau voisin, de ce côté-ci de la frontière pourtant, tellement ils ont peur d'être faits prisonniers. Il faut faire une rude escalade pour y monter car le versant abrupt de la vallée de Weïma n'est ici qu'un véritable chaos de blocs basaltiques. Sur ce plateau, limité à l'est par les collines d'Hangueh, ce sont de toutes parts des ruines, plus importantes certainement que toutes celles que nous avons rencontrées jusqu'à présent en Somalie. Il y a là, notamment, des lignes de fortification très curieuses qui mériteraient à elles seules une longue étude. Ces vestiges semblent se poursuivre très loin vers le nord-ouest sur le plateau dominant la rive droite de l'oued Weïma.

Notre présence n'a pas tardé à être remarquée du petit fortin italien qui se trouve sur le versant opposé de la vallée, dont le fond marque la frontière, et des ascaris, dévalant du poste, en ajustant leurs uniformes tout en courant, nous interpellent sans la moindre amabilité bien que pas un seul instant nous n'ayons mis le pied en territoire italien. Tandis qu'ils gesticulent et hurlent en langue afar pour se faire comprendre de mes hommes, nous regagnons le camp comme la nuit tombe, en suivant l'oued, très sinueux, encombré par endroits d'une végétation assez touffue. Il y a là de nombreuses sources qui coulent sur quelques centaines de mètres et des trous d'eau relativement profonds que je trouve remplis de petits poissons et de sangsues qui, une fois de plus, ont ensanglanté le museau de nos chameaux.

La chaleur est si forte, dans cette vallée de Weïma, que nous sommes obligés de faire de nuit les étapes du retour. C'est d'ailleurs le moment de la pleine lune et les nuits sont d'une luminosité extraordinaire. Les longs arrêts pendant la journée sont loin d'être un repos car nous n'avons pas toujours la chance de trouver un de ces beaux jujubiers, comme il en existe en certains points de la vallée. Nous devons, plus souvent, nous contenter d'un petit acacia desséché, dont l'ombre se déplace sans cesse et ne suffit du reste pas à nous garantir de la réverbéra-

tion d'un soleil implacable. Il faut subir aussi les tourbillons de poussière, l'assaut des innombrables petites fourmis et des mouches. Il n'est guère possible de dormir dans ces conditions, surtout si nous nous arrêtons au voisinage d'un puits où nous sommes constamment dérangés par des chèvres affamées, qui espèrent trouver quelque chose à dévorer parmi nos affaires, à moins que nous ne soyons réveillés par des bergers désireux de bavarder et venant demander un peu de sucre ou de tabac. C'est donc presque avec soulagement que nous voyons approcher le soir et le moment de se remettre en route, sous un ciel littéralement zébré d'étoiles filantes certaines nuits. A cette heure les troupeaux sont silencieux et les singes, qui à chaque fin de journée manifestent bruyamment leur impatience, en attendant d'approcher à leur tour les puits enfin déserts, ont regagné leurs rochers.

C'est alors le moment où les chacals et les hyènes sortent de leurs tanières et nous en apercevons souvent qui rôdent autour des campements endormis. Mal reposés pendant la journée, nous finissons à la longue, au cours de ces étapes nocturnes, par somnoler en cheminant, jusqu'à ce qu'une pierre, malencontreusement placée sur le sentier, nous fasse buter. La caravane, groupée au départ, s'étire peu à peu en cours de route et, distançant les chameaux au pas si lent, nous nous trouvons plus d'une fois seuls en avant, attendant alors de temps à autre que les chameliers et leurs bêtes nous rattrapent. Une nuit pourtant nous attendons en vain. Nos appels restent sans réponse. Bêtement nous nous sommes égarés. Nous n'avons pourtant pas quitté le lit de l'oued Weïma dont je distingue toujours les hautes parois sombres. La vallée est particulièrement large en cet endroit et la piste s'est ramifiée. Impossible de retrouver le bon chemin parmi les fourrés d'épineux qui encombrent le lit de l'oued. Plutôt que de poursuivre notre marche et risquer de nous égarer tout à fait en nous engageant dans l'une des nombreuses vallées latérales, nous nous étendons sur le sable tiède et patientons jusqu'au jour. Tandis que nous étions arrêtés pour l'attendre, la caravane, nous suivant de près, passait à peu de distance,

sans bruit, dans le lit sablonneux de l'oued, et continuait sa route jusqu'au puits de Iaïgori où nous finissons par la rejoindre dans la matinée.

Malgré cette mésaventure, heureusement terminée, je conserverai toujours de ces marches nocturnes, parmi la région si bouleversée, qui s'étend des confins d'Érythrée au golfe de Tadjourah, le souvenir de gorges et de vallées sauvages, de sommets nus et déchiquetés auxquels la lune conférait un aspect vraiment fantastique.



BERGERS ISSA ET LEURS TROUPEAUX
AUTOUR DU PUIS DE LOUSAKARMOUNEH, AU PIED DES MONTS BOURA.



CHÈVRES BROUANT LES BRANCHES D'UN ACACIA
SUR LE PLATEAU D'OBOCK.



RÉCIF CORALLIEN FOSSILE
affleurant sur le plateau désertique d'Obock.



LES SOURCES D'AGUËNA
bordées de palmiers (Doum ou Hyphène thébaïque) et de grands roseaux.
Dans le fond, le massif de Yaguéri (alt. 1.000 m. environ).

CHAPITRE XI

LE HANLEH, TERRITOIRE CONTESTÉ

Après avoir parcouru durant trois mois le nord de la colonie, l'heure est venue de quitter Tadjourah. Nous n'avons évidemment pas tout vu et l'exploration détaillée de cette contrée exigerait encore un long délai, mais du moins avons-nous pu, sans perdre de temps, en connaître les parties essentielles. Le terme de notre séjour en Somalie approche et je tiens auparavant à visiter la plaine du Hanleh, si la chose est possible, et le district montagneux qui se dresse aux confins du Somaliland britannique et de l'Éthiopie.

Sauf en plein été, quand souffle le vent d'ouest, on met généralement beaucoup plus de temps pour aller en boutre de Tadjourah à Djibouti que pour faire le parcours inverse, car on a l'alizé contre soi. Les nacoudas, pour la plupart d'origine soudanaise, et les équipages danakil manœuvrant les voiliers qui font régulièrement le service entre Tadjourah et le chef-lieu profitent du moment où l'alizé est le moins violent pour entreprendre la traversée qui, dans ce sens, peut durer de dix à trente-six heures. Le départ a donc lieu le soir, par un ciel couvert et menaçant. Nous étions chargés à couler en venant, mais cette fois le boutre est à peu près vide et n'emène, à part nous, que quelques indigènes et deux ou trois *charmouttes*, charmantes Somalies chargées de distraire les tirailleurs cantonnés à Tadjourah. Ces demoiselles, qui fument cigarette sur cigarette et font leurs derniers adieux aux Sénégalais rassemblés sur la plage, ne tardent pas, sitôt le départ, à s'affaler dans le fond du boutre, en proie à un violent mal de mer.

Nous sommes fortement secoués, car le golfe est très agité par le vent d'est qui persiste depuis plusieurs jours, soulevant des lames courtes qui claquent contre la coque.

Le boutre, son unique voile toute déployée, file rapidement dans l'obscurité, se laissant déporter vers la côte issa, qu'il longe ensuite pendant toute la nuit, tirant bordée sur bordée pour se rapprocher de Djibouti où nous arrivons après une traversée de douze heures.

Laissant pour la fin la tournée que nous projetons dans les montagnes d'Ali-Sabieh, nous montons tout d'abord à Dikkil avec l'espoir de faire en premier lieu une tournée dans le Hanleh. Le peu de verdure qui égayait les flancs de l'Arta et la région d'Ouéah, quelques mois auparavant, a pour ainsi dire disparu mais les troupeaux sont toujours nombreux dans cette région, mieux partagée, je crois l'avoir dit, que le reste du pays issa sous le rapport de l'eau.

Nous apprenons à Dikkil qu'un convoi doit partir deux jours plus tard pour Aguéna, tout au fond du Hanleh où une piste a été récemment aménagée d'urgence afin de permettre aux camions de ravitailler ce petit poste, fondé il y a quelques semaines, depuis que les Italiens ont envahi cette plaine dont ils revendiquent la propriété. C'est une occasion inespérée d'y aller, les circonstances nous ayant empêché, à deux reprises déjà, d'entreprendre cette tournée et de dépasser Garbes, au seuil du Hanleh et à 45 kilomètres de Dikkil.

Une bonne piste, celle-ci datant déjà de deux ans, conduit à Garbes, passant par les sources d'Abaïto où, tout en gardant leurs chèvres, des fillettes tressent inlassablement des nattes destinées aux usages les plus divers. Ce sont ensuite des collines monotones et dénudées jusqu'à l'oued Galamo, les champs de basalte d'Haï et la vallée de l'oued Cheikhetti, allant se perdre dans le Hanleh et que nous traversons successivement à Gorabous et Alambolto, dans la plaine d'Asbareh, qui le précède et y conduit par une pente insensible.

D'énormes vautours bruns, au cou pelé, se promenant sur la route, ont du mal à s'envoler, effrayés par le bruit des

camions. Ceux-ci soulèvent à tout instant d'épais nuages blancs, en franchissant des amoncellements de tuf, pareils à de la craie très friable et tout pétris de coquilles, déposés jadis par l'ancien lac du Hanleh, qui débordait largement au sud de la cuvette qui porte aujourd'hui ce nom.

Peu avant Garbes, nous passons au milieu de champs de petites agates brunes et grises, roulées et polies, que beaucoup d'indigènes portent au bras, montées dans un bracelet de cuir ou en pendentifs.

Le poste de Garbes, juché sur une petite butte volcanique, domine toute la plaine. Il passe pour l'un des points les plus chauds de la colonie. A quelques kilomètres de là, au pied des monts Dokoïno, simple succession de plateaux basaltiques, séparant la plaine du Hanleh de celle de Gagadeh, des fumerolles s'échappent du sol sur un assez grand espace. Elles sont visibles le long d'escarpements rocheux, si décomposés parfois qu'on se trouve en présence d'une argile rouge, très chaude et molle, où l'on risque de se brûler dangereusement les pieds. Les Danakil appellent cet endroit la « Montagne qui fume ». Ces vapeurs atteignent la température de 100°. Les sources thermales, aujourd'hui tarries, furent être très nombreuses autour de Garbes, à en juger par les monticules de tuf et les rochers ruiniformes que l'on observe en divers endroits, semblables à ceux d'Asbahalto, mais en plus petit.

Le Hanleh est une vaste cuvette mesurant trente-cinq kilomètres de long et une vingtaine dans sa partie la plus large, dont le fond, recouvert par des dépôts lacustres, se trouve seulement à un peu plus de cent mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est le type par excellence des bassins fermés, qui sont si nombreux dans toute la Somalie française et se sont formés à la suite de fractures et d'effondrements. Une impressionnante falaise, parfaitement rectiligne, qui s'étend d'ailleurs sur une distance d'environ 75 kilomètres et que l'on peut suivre en direction du sud-est jusqu'aux environs de Dikkil, limite à l'ouest cette grande dépression du Hanleh. Cette falaise, qui atteint ici près de mille mètres de hauteur, n'est autre

que le rebord oriental des monts Gamareh, s'élevant à près de 1.200 mètres. A l'est, la plaine est bordée par le massif également tabulaire du Yagueri, lui aussi haut d'un millier de mètres et que prolonge au sud le Baba-Alou, plus découpé. Entre eux s'ouvre une assez large échancrure, la passe de Yoboki, qu'emprunte la « Piste du Sel », suivie par les caravanes venant d'Éthiopie et se dirigeant vers le lac Assal.

Le fond du Hanleh offre des aspects très divers. Les anciens dépôts lacustres sont souvent recouverts par un reg, formé de cailloutis, brillants à force d'être polis par les vents de sable, et par des étendues de dunes, surtout développées du côté de Tewao, dans le centre de la plaine, où voisinent actuellement un poste français et un poste italien. La végétation a le plus souvent un caractère de steppe, avec des touffes de graminées et de petits épineux assez rapprochés en certains endroits. Dans sa partie septentrionale, en approchant d'Aguéna, la plaine présente des surfaces absolument désertiques, montrant un sol argileux, tout craquelé, ou bien des limons salés, souvent assez humides et l'on peut même voir, du côté d'Ourgueni, le sel couvrir de grandes étendues qui paraissent givrées. Si tout le Hanleh était ainsi, on comprendrait peu l'insistance que mettent les Italiens à en revendiquer la possession. Mais cette grande cuvette possède aussi de nombreux points d'eau et une vaste palmeraie de doums, qui s'étend le long de sa partie ouest, au pied des Gamareh et que fréquentent un grand nombre d'Assaïmara.

La température est suffocante et le vent fait tournoyer dans la plaine de hautes colonnes de poussière. Laissant sur la gauche le puits de Tewao, près d'où flottent à peu de distance les drapeaux français et italien, les camions avancent péniblement. A tout instant ils s'ensablent et repartent non sans mal pour s'arrêter bientôt à nouveau ; les radiateurs fument, réclamant sans cesse de l'eau. Des groupes de gracieuses gazelles, au nombre de cinquante parfois, bondissant avec une agilité déconcertante, se dispersent à notre passage.

Des torrents temporaires ont profondément entamé les flancs abrupts des montagnes limitant la plaine où ils

vont se perdre après avoir fortement raviné sa périphérie. A l'issue de chacune des gorges ainsi formées s'étale un cône de déjection et leur présence oblige la piste à de fréquents détours. Passé Yoboqui, celle-ci se dirige vers le centre de la cuvette où le sol, ferme et uni, semblable à celui du Grand-Bara, permet enfin de rouler rapidement.

Juste avant d'arriver à Aguéna surgit une zone très sablonneuse. Le sable est gris cendré. Une végétation assez touffue apparaît également, formée surtout de plantes buissonneuses et halophiles avec de nombreux bouquets de doums. Le poste, achevé il y a quelques semaines, est sur la crête fort étroite d'une colline escarpée. Ce chaînon, une digitation des monts Ounda-Gamareh, qui ferment au nord-ouest le Hanleh, est un point d'observation fort bien situé. Nous y sommes très cordialement reçus par le lieutenant Menneboode avec qui nous avons eu le plaisir d'aller quelques mois plus tôt au lac Abbé.

Comme le poste est trop petit pour que nous puissions nous y installer, les tirailleurs placent notre tente tout à côté.

A nos pieds s'étend la palmeraie d'Aguéna. Beaucoup de doums sont morts, décapités par les indigènes qui, bien que musulmans, font une grande consommation de vin de palme ou *doma-han*, littéralement « lait de doum », boisson mousseuse et très sucrée fermentant rapidement et qui, en ces temps de sécheresse les privant du lait de leurs troupeaux, constitue pour beaucoup d'entre eux le plus clair de leur alimentation. Le *doma-han* s'obtient en coupant la tête du palmier et en recueillant la sève dans un récipient conique, le *gaza*, ingénieusement fait en enroulant une palme en forme de cornet, que l'on recouvre d'un couvercle à peu près semblable afin d'empêcher les pigeons d'en boire le contenu. Au début, la sève s'écoule lentement et il faut quarante-huit heures pour que le récipient soit plein, mais ensuite il se remplit en quelques heures et la récolte peut durer une dizaine de jours. Tous les palmiers ainsi traités ne meurent pas nécessairement et il arrive que certains reprennent au bout de quelque temps.

Plusieurs tribus danakil nomadisent dans le Hanleh, des Débénéh, qui sont des Adoïmara, des Oleito et des Dourba appartenant au groupe assaïmara. Toutes sont représentées autour d'Aguéna où de nombreux campements sont disséminés dans la plaine, au pied de l'imposante falaise des Gamareh.

Suivant l'usage danakil les hommes piquent dans leur chevelure une aiguille ou un peigne de bois, comportant seulement deux ou trois dents très longues. Ce peigne n'est en général pas un simple objet de parure, il indique que celui qui le porte s'est distingué en tuant un homme et en l'émasculant ensuite comme le veut la coutume du pays. Peu importe que la victime soit un enfant, même en très bas âge, ou un vieillard, il suffit qu'elle soit du sexe mâle. C'est la raison pour laquelle, dans les combats qu'ils se livrent parfois encore entre tribus hostiles, les guerriers épargnent à la rigueur les femmes, mais éventrent dans leurs bras les nouveau-nés qu'elles allaitent, si ce sont des garçons.

Beaucoup d'hommes se perforent également le lobe de l'oreille et y introduisent un disque de bois. Je me suis laissé dire que c'était aussi là un signe de bravoure, bravoure dans le sens où l'entendent les Danakil, qui attaquent généralement leurs ennemis par trahison. Mais je m'aperçois que des femmes et même des fillettes portent également un ornement du même genre à l'oreille ; il se pourrait donc bien qu'il ait en réalité une tout autre signification.

Là où il y a du sable, la marche dans la plaine est très pénible tellement il est chauffé par le soleil, et les indigènes, qui bien souvent vont nu-pieds, l'usage des *samaras* ne semblant pas très répandu parmi les tribus du Hanleh, sont obligés par moments de se tresser des sandales très sommaires en feuille de doum, légères et de peu de durée, mais leur évitant du moins de se brûler la plante des pieds.

Juste au nord de la palmeraie d'Aguéna, à moins de deux kilomètres du poste, un bel étang permanent marque la fin de la plaine. Environné d'immenses roseaux il est le refuge de tout un monde d'oiseaux. Quelques

petites sources thermales, dont la température ne dépasse pas 43°, légèrement saumâtres, mais cependant buvables à défaut de mieux, l'alimentent. Elles apparaissent au pied d'une sombre falaise de basalte, absolument chaotique. Chaque jour d'interminables files de chameaux et toutes les chèvres de la région viennent s'abreuver à cet étang dont les rives offrent, pendant quelques heures, une animation extraordinaire, mais elles deviennent absolument désertes quand approche le soir. Aucun campement n'est établi à proximité, tellement le lieu est infesté de moustiques, rares en général dans l'ensemble de la colonie sauf à proximité de certains points d'eau et à la suite des grosses pluies. Dès le coucher du soleil, de véritables nuages de moustiques montent à l'assaut du poste, pourtant relativement élevé au-dessus de la plaine, et viennent nous importuner pendant toute la nuit.

Nous ne nous lassons pas, de notre tente, d'admirer, matin et soir, cette grande plaine du Hanleh, enserrée entre ses hautes murailles rocheuses et qui prend alors des teintes si délicates, tandis qu'une lumière éblouissante y règne pendant le jour, à peine tamisée par le voile jaune des vents de sable. Parfois, le matin déjà, avant que l'alizé ne se lève, quand l'atmosphère est encore apparemment calme, mais déjà torride, des tourbillons de poussière s'élèvent du sol rapidement surchauffé.

Tour à tour nous visitons les points les plus remarquables du Hanleh, notamment Ourgueni et Daguïro, les gorges d'Orgoïta, ouvertes dans le flanc du Yaguïri près de Yoboki, celles d'Houmbila dans les Gamareh. Autour d'Ourgueni campent de nombreuses familles assaïmara dont nous trouvons les hommes près des sources, ici aussi tièdes et saumâtres, en train de laver à grande eau de petits chameaux venant de naître ; d'autres hommes sont occupés à récolter du vin de palme. Non loin, le sol limoneux, tout craquelé et boursoufflé, montre çà et là de longues traînées de sel. Il n'est pas douteux qu'au moment des pluies toute cette partie très basse du Hanleh ne soit temporairement inondée.

Parmi les profondes entailles que présente le versant

des Gamareh, les gorges d'Houmbra, à l'ouest d'Aguéna, sont les plus imposantes et donnent une bonne idée de la structure de cette très vaste montagne tabulaire, se continuant par les Dakka au sud et les monts Ounda-Gamareh ou Petits Gamareh au nord. Ce massif, pas plus que le Dollad, le Goudah et bien d'autres, offrant une forme assez semblable et se dressant au milieu de la Somalie, n'est un véritable volcan, bien qu'il soit formé par de multiples coulées de basalte superposées. Cette lave ne provient pas, en effet, d'un cratère, mais de multiples fissures et sa fluidité lui a permis de s'épancher fort loin, en grandes nappes sensiblement horizontales, s'empilant les unes sur les autres à mesure que se poursuivaient les éruptions, qui jouèrent un rôle si considérable dans l'histoire géologique de cette partie du continent africain. Ces éruptions fissurales édifièrent à la longue un très vaste plateau, que des failles ont morcelé par la suite. Les parties effondrées correspondent à toutes les plaines étroites et allongées que nous connaissons et dont le Hanleh, je l'ai dit, est l'un des meilleurs exemples. Quant aux parties demeurées en place, ce sont aujourd'hui tous les grands massifs tabulaires, comme les Gamareh, qui contribuent à donner à la Somalie sa physionomie très particulière.

La cuvette du Hanleh, qui du côté d'Aguéna prend fin au pied du plateau d'Ounda-Gamareh, se poursuit, un peu plus à l'est, sur une certaine distance, grâce au couloir séparant pendant quelque temps ces reliefs, peu élevés, de ceux beaucoup plus importants du mont Yaguéri. C'est par cette trouée que l'on passe pour aller à Goum, à une vingtaine de kilomètres au nord, endroit donnant actuellement lieu à tant de discussions entre les autorités françaises et italiennes. A cette petite plaine, qui est une simple ramification du Hanleh, les indigènes ont donné le nom d'Ounda-Dobi, réservant celui de Dobi ou de Goum à la grande dépression, revendiquée par l'Italie comme l'est le Hanleh.

Les collines de Kahöna, au pied du Yaguéri, sur lesquelles je remarque quelques gravures rupestres figurant des chameaux, et à l'ouest le chaînon de Geboul-San marquent l'entrée de l'Ounda-Dobi. Un léger seuil, de

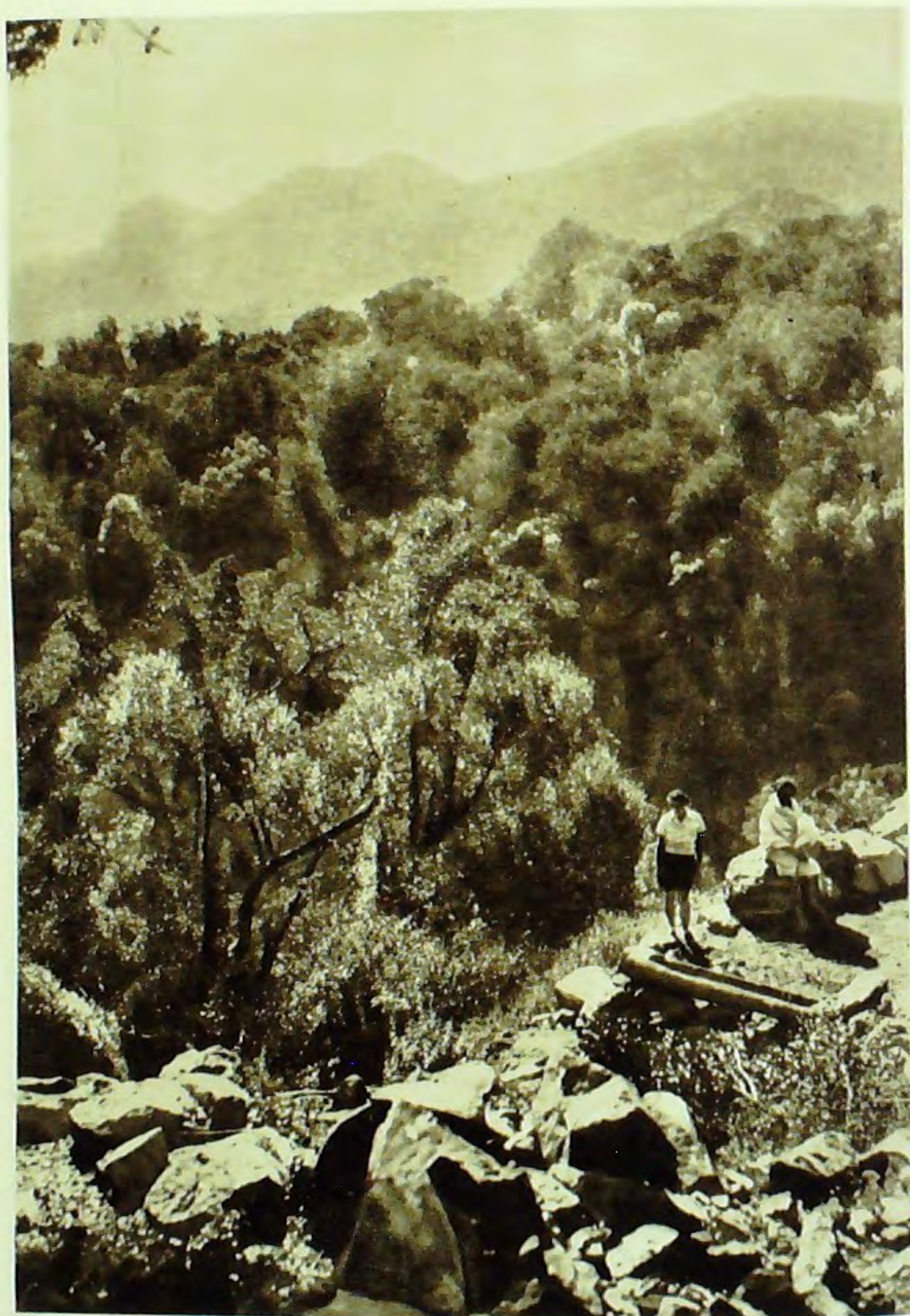


STEPPE A GRAMINÉES

le long de la bordure méridionale du Grand Bara que dominent des plateaux basaltiques.



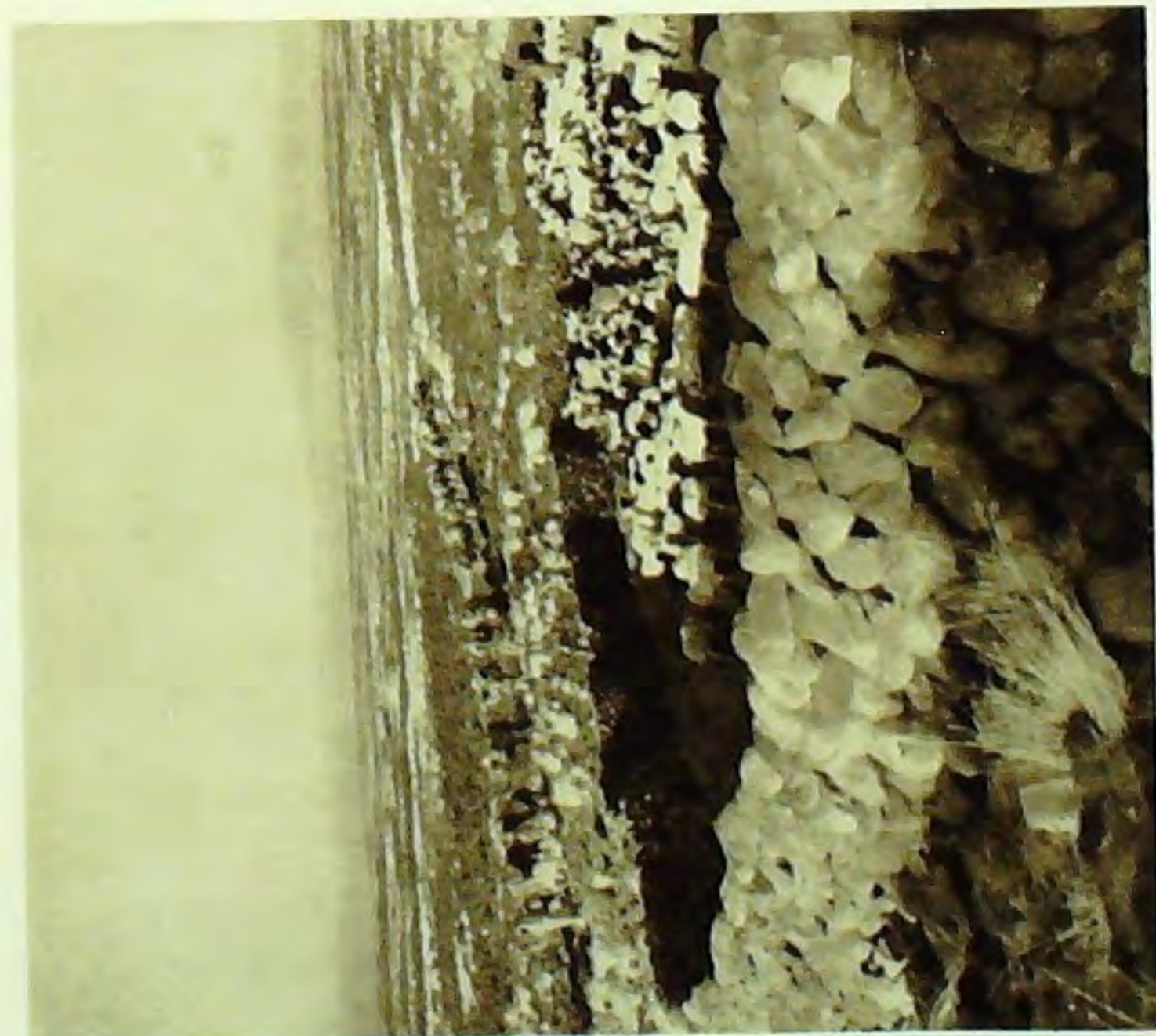
LE LAC ASSAL ET L'EMBOUCHURE DE L'OUED DAFFAREH
occupée par des dépôts de sel.



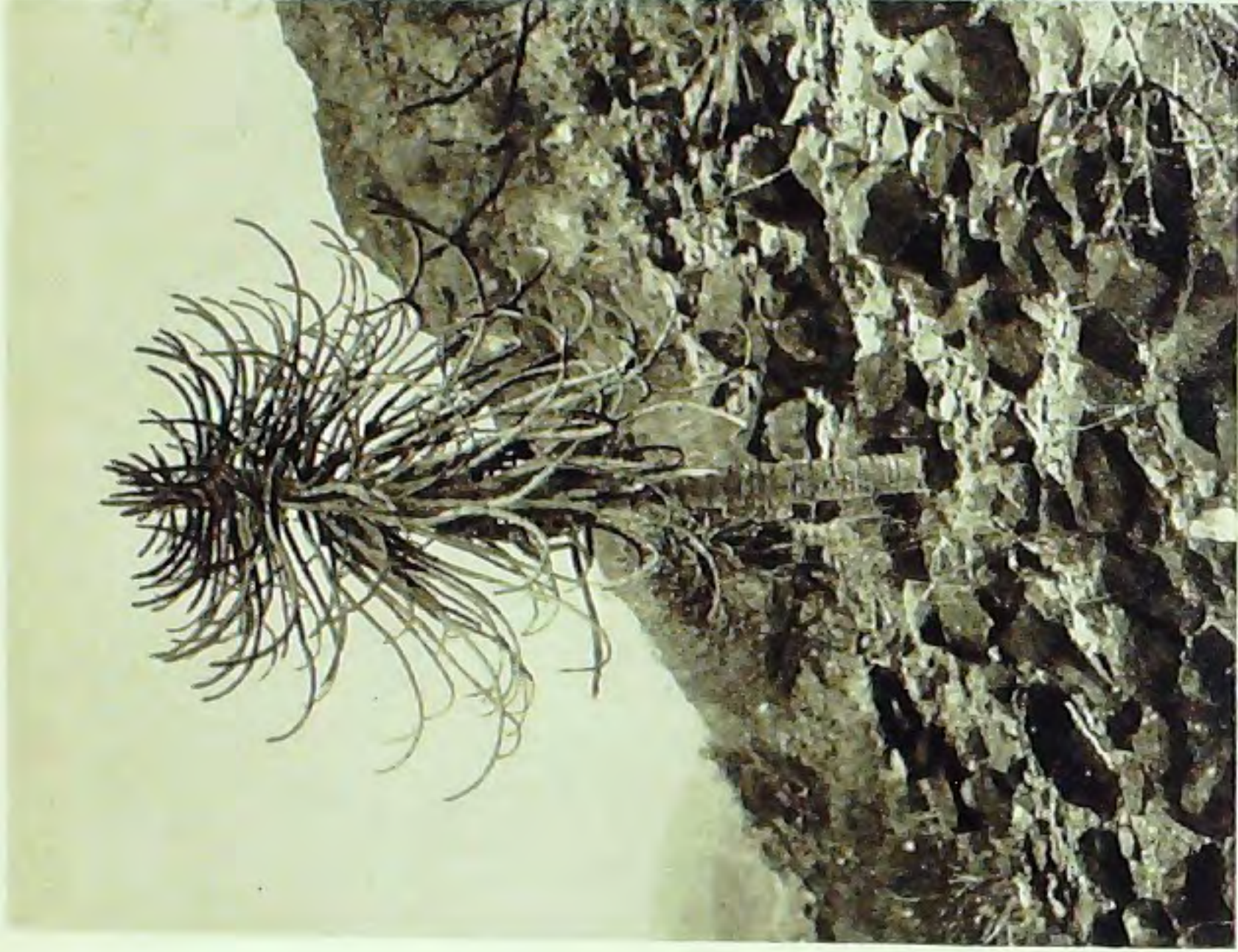
EN PLEINE FORÊT DU GOUDAH
à 1.400 m. d'altitude, le puits d'Ourano.
Un tronc d'arbre creuse sert d'abreuvoir pour le bétail.



UNE ÉTABLE EN PIERRE
à Oukouali (alt. 840 m.) dans la vallée d'Assaléi (Goudah).



SUR LES MONTS DAKKA
Une murette circulaire en blocs de basalte permet aux bergers danakil
d'abriter leurs troupeaux du vent pendant la nuit. Au loin, le lac Abbé.



UNE EUPHORBE ARBORESCENTE,
D'UNE ESPÈCE PEU COMMUNE,
sur les pentes rocailleuses de la vallée de l'oued Gaga (alt. 900 m.)
dans le Songho-Goudah.



LE MASSIF CALCAIRE ET GRÉSEUX DE DAREIN
(alt. 1.050 m.) dans la région d'Ali-Sabieh.
Au premier plan, un dragonnier et à gauche la vallée de Guinnech,
tributaire de l'oued Daelech.

LE HANLEH, TERRITOIRE CONTESTÉ 137

formation récente, correspondant à un vaste cône de déjection, dû aux apports d'un oued descendu du Yagueri, le sépare seul du Hanleh. La marche est facile sur les graviers et les limons, souvent salés, qui occupent le fond de ce couloir. Je ramasse en grand nombre à leur surface des fragments d'obsidienne taillée, reste d'une industrie lithique. La végétation est très pauvre, sauf le long de l'oued drainant la plaine et qui va se perdre dans la partie nord-ouest du Petit-Dobi, la plus basse et qui est privée d'écoulement.

Notre arrivée aux sources de Daguïro n'est pas sans causer quelque étonnement aux bergers débénéh de la région. A voir toutes leurs armes, on les prendrait pour des guerriers partant au combat plus que pour de paisibles gardiens de chèvres, mais dans ces contrées peu sûres, les hommes ne quittent pas leur large poignard, leur ceinture garnie de cartouches, leur fusil ou à défaut leur javelot. Les sources de Daguïro forment plusieurs petites vasques, entourées de limons et légèrement surélevées par rapport au niveau de la plaine. Un gazon très vert, mais coriace, les entoure. Elles sont également thermales mais guère plus chaudes que celles d'Aguéna et Ourgueni et offrent cette particularité d'être remplies de petits poissons, les mêmes sans doute qu'au lac Assal.

Nous poussons notre reconnaissance jusque vers Galafi, au nord-ouest de Daguïro, mais ne disposons malheureusement pas du temps nécessaire pour aller jusqu'à Goum, dont nous sépare encore au moins une très longue étape.

Quand, il y a une quarantaine d'années, le traité franco-abyssin du 20 mars 1897 fixa la frontière entre la Côte des Somalis et l'Ethiopie, il ne semble pas que l'on se soit beaucoup préoccupé d'en étudier préalablement le tracé sur le terrain. On tira simplement sur la carte un trait partant du lac Abbé et aboutissant au pied du Moussa-Ali en passant par le lac Haly. Personne ne se soucia de savoir si ce lac, indiqué sur les cartes assez fantaisistes que l'on possédait alors de cette contrée, existait réellement. La chose, à l'époque, n'avait guère d'importance, car le Négus, ni le gouvernement de Djibouti n'exer-

çaient une autorité quelconque sur ces confins mal connus. Tout alla bien jusqu'à ces temps derniers, mais les complications surgirent le jour où l'Italie s'empara de l'Éthiopie. La France eut le grand tort, pendant qu'Italiens et Éthiopiens se battaient, de se désintéresser de la plus grande partie de l'hinterland de Djibouti et de ne pas occuper effectivement sa frontière en créant çà et là quelques petits postes. L'Italie, aussitôt la conquête de l'Éthiopie achevée, n'a pas tardé à empiéter en plus d'un point sur le territoire de la Côte Française des Somalis, tel qu'il avait été délimité en 1897, et son pavillon flotte actuellement à Daouenleh, station du chemin de fer franco-éthiopien, proche d'Ali-Sabieh, où la France avait admis que le gouvernement éthiopien installe un poste de douane, à Adola, près du lac Abbé, à Gambouta près de Goum, à Tewao qui est à près de 40 kilomètres en deçà de la frontière¹.

Pour en revenir à la question du fameux lac Haly, que l'on ne paraît pas avoir réussi à retrouver, la France soutient qu'il n'est autre que le lac Goum, le Dobi des Danakil, qui se trouve bien sur la frontière tracée en 1897. Le lac Goum, plutôt qu'un véritable lac est une grande sebkra, inondée pendant plusieurs mois de l'année. Pour les Italiens, le lac Haly, ce serait le Hanleh qui est encore bien moins un lac, actuellement tout au moins. Le véritable motif pour lequel les Italiens tiennent tant à la possession du Hanleh, du moins à celle de toute la partie septentrionale de cette grande plaine et de quelques régions adjacentes, comme les monts Gamareh et Ounda-Gamareh, ainsi que la cuvette de Goum, est vraisemblable-

1. Depuis janvier 1938, époque à laquelle ils occupèrent le Hanleh, les Italiens ont créé de nombreux postes en territoire français, dans la zone qu'ils revendiquent. Ce sont notamment ceux d'Abba et d'Adeyla dans le Hanleh, de Daguïro et de Galafi dans le Petit-Dobi, etc... De son côté la France a multiplié les siens et en a installé de nouveaux à Mourhato, Gambouli et Aleïlou au bord du lac Abbé, à Asmaïlo (Petit-Dobi) et Anfareh-Eyla près de la cuvette de Goum. D'autre part, pour assurer désormais la surveillance de la frontière entre Goum et Dadato, des petits postes ont été créés près de Birt-Eyla, dans la plaine d'Alta, et à Madghoul au pied du Moussa-Ali.

ment qu'elle leur permettrait d'y faire passer une voie ferrée destinée à relier celle de l'actuel chemin de fer franco-éthiopien à la ligne qu'ils sont en train de construire d'Assab à Dessié. Ce tronçon, passant à l'est de Goum et qui sans doute aboutirait un peu au sud-ouest d'Aïcha, leur permettrait de drainer vers Assab le trafic qui continuerait sans cela à se faire par Djibouti¹.

Il faudra bien qu'un jour ce litige de frontière se règle et si la thèse de l'Italie venait à être acceptée, ce serait une large tranche de la Somalie française qui passerait sous sa souveraineté.

1. Il y a certainement aussi une question de prestige qui incite l'Italie à revendiquer cette zone du Hanleh. En l'obtenant, elle étendrait sa souveraineté à un territoire où nomadisent, on l'a vu, plusieurs tribus assaïmara qui dépendent du sultan du Aoussa, province qui appartient maintenant à l'Italie.

CHAPITRE XII

VERS DJALELLO

Venant de Dikkil, nous roulons à la tombée du jour dans le Grand-Bara, nous dirigeant vers Ali-Sabieh en suivant la bordure méridionale de la grande plaine avant de nous engager dans les montagnes pour remonter la pittoresque vallée d'Amboukto, où nous rejoignons la route d'Ethiopie. Un défilé étroit et sinueux fait communiquer cette vallée avec celle, très large, de l'oued Aramedaouleh où se trouve Ali-Sabieh, environné de mamelons pelés. Le col est gardé par un détachement de Sénégalais, chargé de diriger tous les camions venant de Djibouti ou de Diré-Daoua vers le poste frontière français voisin. Les officiers qui le commandent nous ont très aimablement invités à partager leur logement, petit fortin juché sur un piton d'où l'on domine toute la vallée. Une hyène apprivoisée en garde la porte d'entrée. Malheureusement c'est une femelle et sa présence nous vaut la nuit un beau concert de hurlements, quand les mâles, errant aux alentours, viennent lui rendre visite.

Ali-Sabieh, à 750 mètres d'altitude, est non seulement un poste militaire mais aussi la dernière station française du chemin de fer montant à Addis-Abéba et franchissant la frontière provisoire un peu plus haut dans la vallée, à Guélileh, exactement à 98 kilomètres de Djibouti où les lettres A. O. I., dont les dimensions n'ont rien de modeste, dessinées sur le remblai du chemin de fer, indiquent que l'on pénètre en territoire italien ¹.

1. La frontière, telle qu'elle a été délimitée en 1897, passe en réalité sensiblement plus au sud, au delà de Daouenleh,

Ali-Sabieh, en pays issa, n'est pas une agglomération indigène, mais près de la gare, comme autour des haltes de Chébéleh et d'Hol-Hol, sont groupées quelques cases misérables, dont les habitants ont pour principale occupation de mendier au passage des trains.

Ali-Sabieh est situé dans un très beau décor de montagnes, extrêmement dénudées, mais qui offrent une surprenante diversité de teintes où les tons rouges dominant. Ces reliefs, découpés et relativement élevés, surtout au sud, atteignent souvent 1.000 mètres et le mont Areh, le point culminant du massif, dont la silhouette imposante domine la vallée, dépasse même quelque peu 1.200 m. Pourtant, les crêtes environnantes sont loin de posséder la belle végétation de certains sommets des Mabla et du Goudah. Tout au plus aperçoit-on, çà et là, d'élégants dragonniers, des mimosas chétifs et quelques plantes buissonneuses. Quand on pénètre au cœur de la chaîne, la végétation devient, il est vrai, un peu plus abondante par endroits, sans parvenir cependant à donner jamais à ces montagnes un air un peu verdoyant.

Il nous reste quinze jours pour parcourir ce district montagneux. C'est peu et nous ne pouvons songer à en escalader tous les sommets. Le mieux est donc d'entreprendre un grand circuit à travers la région, en passant par la borne-frontière de Djalello, et de faire l'ascension des pics les plus intéressants.

Notre caravane est modeste cette fois, car je n'ai pu réunir plus de cinq chameaux et trois hommes pour les conduire, tous des Issa. Nous avons naturellement notre cuisinier somali, que cinq mois de désert et 1.500 kilomètres de marche n'ont nullement fatigué, toujours entraîné et serviable, mais prompt à faire main basse sur nos réserves de sucre, de thé, d'huile et de café, provisions qui lui servent, à notre insu pense-t-il, de monnaie d'échange auprès des nomades pour se procurer le lait caillé

station du chemin de fer que les Italiens ont pourtant occupée il y a deux ans et dont ils ont fait un poste important. En attendant qu'un règlement définitif intervienne, la frontière de Guélileh ne peut être considérée que comme provisoire.

dont il raffole. Pour nous conduire, j'ai pu dénicher un vieil Issa, Arah Kaïreh, qui connaît à fond le pays et se montre le guide le plus complaisant, preuve que l'on peut rencontrer des Issa sympathiques, contrairement à l'opinion généralement admise.

La rosée, très abondante, comme j'en ai rarement observé encore en Somalie, dégouline ce matin des tôles couvrant le poste, tandis que les hommes s'occupent à charger les chameaux baraqués devant la porte. Si le temps, superbe, calme et presque doux, reste ce qu'il est, nous serons favorisés. Dès le départ, nous prenons la direction du sud, traversant la large vallée de l'oued Arameda-ouleh et côtoyant la base du mont Areh, en vue d'atteindre le col de Ouamani, haut d'environ 900 mètres, entre les monts Dareïn et Ourabaleh, et ensuite la très importante vallée de l'oued Dagoueïn. Trois jours durant, nous allons cheminer dans cet oued qui descend insensiblement et prend, à chaque étape, un nom différent. D'amont en aval, les Issa me le désignent successivement comme étant l'oued Dagoueïn, Rahaleh, Hararou et Guesdir. Il est probable qu'il en a bien d'autres encore plus loin, en territoire britannique où il pénètre peu après Djalello.

Contrairement aux autres régions de la Somalie française, d'origine essentiellement volcanique, le district montagneux compris entre Ali-Sabieh, l'Éthiopie et le Somaliland britannique, qui correspond donc à l'angle sud-est de la colonie, est en partie formé de roches sédimentaires plus anciennes, des calcaires et surtout des grès¹, ce qui explique sa physionomie un peu différente. La destruction, par les agents atmosphériques, de ces massifs gréseux, au profil découpé, donne naissance à de grandes quantités de sable qui encombrant le lit de tous les oueds que nous sommes obligés de suivre.

La végétation, tout en demeurant clairsemée, devient un peu plus riche dans la vallée de l'oued Dagoueïn. C'est la flore typique des montagnes avec ses beaux dragonniers, ses mimosas au feuillage presque gris, ses plantes

1. Ces terrains datent du Jurassique supérieur et du Crétacé inférieur. Leur âge a été établi par M. Dreyfuss qui a exploré ces montagnes en 1929.

grasses, en particulier de beaux aloès et diverses euphorbes, beaucoup de sensevières dont les longues fibres sont utilisées par les Issa pour faire les cordes servant à attacher les charges des chameaux.

Nous n'avons cette fois guère plus de cent litres d'eau avec nous, juste ce qu'il faut avant de rencontrer le premier puits, mais je ne tarde pas à m'apercevoir que cette précieuse réserve diminue anormalement. Ce sont deux des chameliers, des marabouts, constamment occupés à réciter leurs prières qui, profitant de notre absence, quand nous nous écartons du camp, puisent un peu trop abondamment dans nos bidons en vue de leurs ablutions. Je m'en aperçois heureusement à temps pour les empêcher de les vider complètement, ce qui nous aurait mis ainsi dans la nécessité de gagner d'urgence le puits le plus proche, alors que je désire m'attarder quelque peu dans la haute vallée de l'oued Dagoueïn.

A un moment donné, un peu avant le puits d'Assamo, à sec et ensablé, l'oued, très droit jusque-là, fait un brusque coude et se dirige à l'est. La nature du terrain change. Les montagnes gréseuses, aux teintes beiges, font place à des plateaux de basalte, à la base desquels apparaissent des rhyolites très rouges. La vallée, dès lors, devient étroite, encaissée et très sinueuse. Avant ce coude, une belle échappée vers le sud nous montre au loin la crête dentelée des monts Godireh, déjà en Éthiopie.

Des moutons sans laine et à poil ras, comme le sont tous ceux de ce pays, ayant tous uniformément la tête noire et le corps blanc ainsi qu'une énorme masse de graisse flasque en guise de queue, et des chèvres nombreuses annoncent la proximité du puits de Rahaleh, très fréquenté et dominé par des escarpements sauvages. L'eau, qu'il faut puiser à trois mètres de profondeur dans les graviers de l'oued, est trouble mais non saumâtre. Depuis la source d'Isso, dans le Goudah, je ne me rappelle pas en avoir bu d'aussi bonne.

Le ciel, chargé de lourds nuages noirs, a pris un aspect menaçant et il est prudent de trouver un abri hors de l'oued, en cas de pluie. Enlevant quelques branches dans un fourré d'*adega*, arbrisseau dont les rameaux servent

de brosse à dents aux indigènes, les chameliers ont vite fait de nous ménager un abri. Le camp n'est pas installé depuis une heure qu'il est déjà rempli de petites fourmis noires. Toutes les mouches de la région s'y sont donné rendez-vous et, ce qui est plus désagréable encore, une multitude d'abeilles. Certains jours vraiment, le camping manque totalement de charme, surtout quand on le pratique par nécessité, des mois durant et dans de telles conditions. J'ai peine vraiment à concevoir qu'il soit une distraction si goûtée de tant de citadins, heureux d'aller dormir inconfortablement sous une tente et de se régaler de conserves, alors qu'il existe souvent tout à côté des auberges et des hôtels engageants. Mais je pense que si tous les amateurs de camping voyaient nos affaires traînant dans le sable, des tiques et des scorpions se promenant sur le sol, toutes sortes de bestioles flottant sur la soupe, les chameliers égorgeant une chèvre à deux pas de nous, les indigènes venant nous voir et qui ne peuvent s'abstenir de cracher toutes les dix secondes à nos pieds, les chameaux enfin, qui choisissent toujours l'arbre sous lequel nous nous abritons pour en brouter les feuilles, piétinant les bagages ou s'agenouillant pour gratter leurs naseaux au coin d'une cantine dans l'espoir de détacher une grosse tique qui les taquine, ne tarderaient pas à changer d'avis sur les agréments de ce sport.

La pluie, que je ne me rappelle pas avoir vu tomber depuis près de trois mois, si impatientement attendue de tous les nomades, inquiets pour leurs troupeaux qui n'ont plus rien à manger, ne tombe pas encore cette fois, sauf de rares gouttes, aussitôt évaporées.

En avançant vers Galdag-Asseh, la flore change peu à peu de caractère et nous indique que nous avons déjà beaucoup descendu sans trop nous en rendre compte. Plus de dragonniers, mais de petits épineux très secs, formant autant de taches grises que l'on distingue à peine des rochers sur les pentes ébouleuses de la vallée. La température, de plus en plus chaude, nous montre bien d'ailleurs que l'altitude diminue. Nous sommes en effet maintenant à moins de 500 mètres et la chaleur est à peu près aussi forte que dans le Hanlech où nous avons couram-

ment 40° à l'ombre pendant la journée, indication qui, en fait, ne signifie pas grand'chose dans un pays à peu près totalement privé d'ombre et où mes recherches nous obligent à cheminer de jour, sous un soleil de plus en plus ardent.

Dans la section de la vallée où l'oued prend le nom d'Hararou, le sol montre souvent de larges taches d'humidité, dues au sel qui l'imprègne, phénomène commun dans toute la colonie, même loin de la mer et des lacs salés et que l'on observe parfois en pleine montagne, ce qui explique la saveur saumâtre de tant de sources. Des tamarix, hauts de cinq à huit mètres, aimant ces terrains salés, forment dans le lit de l'oued de véritables taillis très touffus. Leurs feuilles en aiguilles sont souvent couvertes de sel.

De nombreuses familles issa campent autour des puits de Galdag-Asseh. Leurs tentes diffèrent sensiblement de celles des Danakil et sont mieux construites, plus spacieuses et confortables en général. Les nattes dont elles sont faites, au lieu d'être en feuilles de doum, sont fabriquées avec certaines graminées ou avec des fibres tirées de l'écorce d'acacia et décorées de petits bouts de laine ou de cuir. La tente issa est circulaire ; le haut est souvent presque plat et les côtés verticaux, ce qui la distingue à première vue de la tente dankalie qui est hémisphérique. Devant l'entrée sont disposées, en demi-cercle, de larges pierres plates. Des enclos, faits de branches d'épineux, environnent le campement et servent à parquer les chèvres pendant la nuit. Les Issa se servent aussi dans ce but de murettes en pierre, qu'ils appellent *ligo*, mais dans l'ensemble, on en voit beaucoup moins chez eux qu'en pays dankali.

On ne peut manquer, quand on voyage en pays issa, d'être frappé du nombre de tombes que l'on rencontre et surtout des soins accordés à leur entretien. Les cimetières danakil, au contraire, attirent peu l'attention et sont en général très négligés. J'ai vu de très belles tombes le long du chemin, depuis Ali-Sabieh, mais celles de Galdag-Asseh sont particulièrement remarquables par leurs dimensions.

Ce sont des tertres de pierres de couleurs vives, rouges en général, dont les interstices sont décorés de petits fragments de quartz blanc. Les plus imposantes sont naturellement celles des cheikhs, devant lesquelles mes chameliers ne manquent pas de s'arrêter pour murmurer une prière. Chaque tombe est entourée d'un mur de pierre, interrompu sur l'un de ses côtés. Devant cette ouverture, parfaitement alignées, sont dressées un certain nombre de pierres qui chacune indique, paraît-il, un ennemi tué par celui qui est enterré là. Leur nombre est parfois respectable. Les restes d'anciennes civilisations, représentées par des pierres taillées de l'époque paléolithique et des monuments de basalte, ne manquent pas non plus dans toute cette région.

La vallée que nous suivions depuis plusieurs jours devient beaucoup moins encaissée à partir de Galdag-Asseh et s'élargit brusquement. Définitivement sortis des montagnes, nous sommes maintenant en bordure d'un très grand plateau, doucement incliné vers l'est. C'est le Somaliland britannique qui débute tout près d'ici. Une fois déjà nous avons pénétré sur le territoire de la colonie anglaise voisine. C'était à Loyada, sur la piste de Djibouti à Zeïla où, près du rivage, au milieu d'un bouquet de dattiers, se dresse le poste frontière le plus coquet et le mieux tenu de la Somalie. Il est gardé par un brave milicien indigène qui tour à tour s'est battu pour l'Angleterre et la France qu'il sert toujours maintenant.

Pour atteindre la frontière, nous devons encore descendre quelque temps l'oued, jusqu'aux deux mosquées de Cheikh Guesdir, cubes de pierres qu'ombragent de beaux épineux en fleurs, dont il prend désormais le nom. Une courte montée pour sortir du lit de l'oued et nous voici sur le plateau qui s'étend à perte de vue, surface rocailleuse, semblable à tant d'autres déjà traversées. La première impression est celle d'une désolation complète. Pourtant, entre les blocs de basalte, sur le sol argileux, on devine un peu partout des traces d'herbes desséchées, broutées jusqu'à la racine. Nul doute qu'au moment des pluies, ces étendues stériles ne se recouvrent, pendant quelques semaines, de beaux pâturages, comme dans les Dakka, et

soient alors très fréquentées. Des vestiges de campements et de nombreux sentiers, étroits rubans sinueux et poussiéreux qui sillonnent en tous sens le plateau, le prouvent. De loin en loin, pareils à des verrues, quelques petits cônes rougeâtres se dressent au milieu de ces immenses étendues de lave. Ce sont des volcans éteints, bien caractéristiques, comme on en voit peu en Somalie sauf sur les hauteurs qui s'étendent au sud de Djibouti. Le plus proche de ces cônes volcaniques est le piton de Djalello (420 m), offrant cette particularité d'être le point de rencontre de trois frontières. C'est ici, en effet que se rejoignent la Côte Française des Somalis, l'Éthiopie et la Somalie anglaise.

La région est complètement déserte et l'on chercherait en vain, d'un côté ou de l'autre, le moindre poste frontière. Seule une borne, au sommet de la butte de Djalello, indique l'existence de ce point de trijonction, portant les noms des trois pays limitrophes, les Italiens n'ayant pas encore effacé l'inscription éthiopienne, chose assez surprenante. Les bergers issa l'ont plus ou moins malmenée, sans doute pour passer le temps, car des frontières politiques, surtout quand elles sont aussi artificielles que celles-ci, importent peu à ces nomades qui sont à la fois partout et nulle part chez eux.

Nous nous attardons pour contempler le panorama et du doigt le vieux guide Arrah Kaïreh nous désigne les buttes de Yarier, Guesdir, Laba-Karbileh, Mendeh et d'Hassangad, les plus caractéristiques du plateau, que bornent au sud des chaînes de montagnes beaucoup plus élevées mais très lointaines. À l'ouest enfin, c'est le massif très déchiqueté que nous venons de traverser les jours précédents et les sommets pointus des monts Boura, vers lesquels nous allons nous diriger pour regagner Ali-Sabieh.

De Galdag-Asseh, les vallées de Gadaouli et d'Indayerdreh nous amènent dans celle de Lousakarmouneh, noms quelque peu barbares, que je m'efforce de transcrire aussi fidèlement que les prononce mon guide. Le décor est à peu de chose près le même qu'un peu plus à l'ouest là où nous sommes passés en venant. Des montagnes

arides et escarpées, des vallées encaissées dont les versants sont par endroits criblés de petites grottes inaccessibles, beaucoup de troupeaux et quelques campements.

L'ascension du point culminant des monts Boura, qui a juste mille mètres et domine presque à pic la vallée de Lousakarmouneh, où je distingue la fumée de notre camp, est délicate, car certains passages sont très abrupts et le roc ébouleux. Mais quelle satisfaction, une fois en haut, de respirer à pleins poumons de l'air frais, tandis que la nuit prochaine, comme les précédentes, il faudra s'envelopper la tête de serviettes mouillées pour réussir à s'endormir malgré la chaleur. Le coup d'œil est très beau et la contrée si tourmentée que nous dominons, avec ses pitons et ses tables de basalte étrangement disséquées, me rappelle beaucoup les monts Ado-Aleh près de Doumeïra. Ainsi vu d'en haut, le pays paraît d'une aridité désolante et semble dépourvu de toute espèce de végétation, bien qu'en réalité il ne soit pas plus mal partagé que les régions avoisinantes. Celles-ci, vues à distance, produiraient exactement la même impression. La visibilité n'est pas fameuse aujourd'hui et les lointains sont assez brumeux, mais pourtant on aperçoit, au delà du golfe de Tadjourah, les sommets du Garbi et du Goudah.

La rosée, cette nuit encore, a été très forte et tous nos effets sont trempés au petit jour quand nous nous remettons en route. Un peu au nord des monts Boura, la vallée se ramifie et la piste bifurque. A l'est, un embranchement conduit aux puits de Mitgan et de Beyadeh, par où l'on peut rejoindre Djibouti, et l'autre, à l'ouest, se dirige vers le col d'Abessaleh et la vallée de Daesleh où les Issa nomadisent en grand nombre actuellement. C'est de ce côté que nous nous dirigeons. L'oued qui passe à Daesleh est le même qu'à Ali-Sabieh, plus en amont.

Daesleh est un endroit propice pour rayonner et atteindre le mont Dareïn, le plus élevé des sommets environnants (1.050 m.). Une fois de plus, le grand problème est de trouver un arbre donnant un peu d'ombrage pour s'installer, sans s'écarter cependant trop des puits. J'en repère bien un, très vert, dont les feuilles rondes et coriaces ont échappé jusqu'à présent à la dent des chameaux.

Accroupis à l'ombre, quelques hommes discutent pendant que leurs femmes abreuvent les troupeaux. Nous pourrions évidemment leur demander de nous céder la place, mais mon cuisinier, très diplomate et craignant des complications, me conseille d'aller ailleurs. Souvent, en effet, un arbre isolé se dresse ainsi à proximité des puits, sacré en quelque sorte, servant de lieu de rassemblement aux hommes. Dans l'oued, les tamarix sont trop petits pour nous procurer l'abri désiré, mais, chacun cherchant de son côté, nous trouvons finalement un arbrisseau susceptible de faire l'affaire.

Depuis longtemps déjà je désire photographier quelques femmes issa, afin d'avoir une série complète de tous les types d'indigènes vivant en Somalie. Toutes, jusqu'à présent, s'y sont obstinément refusées, se cachant le visage, tournant le dos ou se sauvant dès que je fais mine d'approcher avec mon appareil, dont la plupart doivent pourtant ignorer complètement l'usage. Ma femme, elle-même, n'a pas plus de succès auprès d'elles et s'est fait un jour vertement rabrouer par une Issa pour avoir osé jouer avec le bébé qu'elle portait attaché sur ses reins. Je tiens cependant à ma photo et décide de ruser pour l'avoir. Dans ce but, je me poste un matin de bonne heure tout à côté de l'un des puits de Daesleh, décidé à patienter le temps qu'il faudra. Obligatoirement les femmes des campements environnants viendront y puiser de l'eau. A mon grand étonnement, ce ne sont pas elles que je vois surgir après une longue attente, mais des cynocéphales, approchant tranquillement. Ils sont une centaine au moins, qui profitent de l'heure matinale et de ce que les abords du puits sont encore déserts pour venir boire. Trente mètres les séparent seulement de moi quand le gros mâle conduisant le troupeau m'aperçoit et donne l'alarme en aboyant. Je m'attendais à une débandade générale, mais tous ces singes, les petits à califourchon sur le dos de leur mère, font demi-tour et vont s'asseoir non loin de là, sur des rochers, attendant que je leur cède la place. Sur ces entrefaites les femmes arrivent mais, voyant que je les guette, s'arrêtent, discutent et décident, elles aussi, d'attendre que je m'en aille. Ma situation est

assez cocasse, environné d'un côté par des singes assoiffés et de l'autre par des femmes issa parfaitement hostiles. Ce sont elles qui se lassent les premières d'attendre, les plus hardies finissant par approcher en maugréant et en prononçant des paroles dont je ne saisis pas le sens mais qui certainement sont loin d'être aimables. Comme elles doivent avoir les mains libres pour puiser l'eau et remplir leurs outres, elles ne peuvent cacher leur visage aux traits fins, mais que l'on voit bien rarement sourire. Grandes et minces, certaines sont jolies et toutes très distinguées d'allure, drapées dans leur pagne. Je peux enfin les photographier tout à loisir, tandis que non loin de là les cynocéphales font mille espiègeries sur leurs rochers.

Une haute table basaltique, d'une surprenante régularité, le Lougad-Ali, nous barre l'horizon à l'est. Il faut, pour y aller, traverser la plaine d'Inka-Eyla, si curieuse avec toutes ses petites buttes allongées se recoupant à angle droit. Le sol, très raviné, est jonché de pierres taillées.

Une dernière ascension reste à faire avant d'achever ce périple au piton de Djalello, celle du mont Dareïn (1.050 m.), l'un des plus intéressants de la région au point de vue géologique, car on y retrouve, à peu de chose près, tous les types de roches du pays. Des calcaires et des grès forment son sommet très escarpé. Le meilleur itinéraire, pour y arriver, est de remonter, depuis Daesleh, la vallée très sauvage de Guenneh, où se cachent quelques tentes. Les familles qui les habitent ont pour la plupart des chiens, comme d'ailleurs beaucoup d'Issa, à l'encontre des Danakil qui n'en possèdent pour ainsi dire jamais.

Encore une courte étape et voici Ali-Sabieh. Le ciel, pendant cette dernière marche, a un aspect sinistre, tout à fait inaccoutumé. Très noir, avec des reflets cuivrés, il n'annonce rien de bon. L'atmosphère est lourde. Une tempête de sable, phénomène bien différent des tourbillons si souvent observés dans les plaines surchauffées, se prépare, la première de l'année. Soudain, arrivant du sud et débouchant par toutes les vallées adjacentes, un véritable mur de sable, jaunâtre, s'avance vers nous, précédé d'un vent furieux qui fait littéralement fumer la

surface du sol. L'ouragan est violent mais dure peu, un quart d'heure tout au plus, pendant lequel les grains de sable nous criblent de piqûres. Le calme renaît tandis que la tourmente s'écarte, laissant après son passage, fait curieux, une agréable sensation de fraîcheur, car elle a eu pour résultat de faire brusquement tomber la température de près de dix degrés. Un peu plus tard, de juin à septembre, ces tempêtes de sable, brûlantes alors, amenées par des vents d'ouest, deviendront un phénomène fréquent, qui contribue à rendre si pénibles les mois d'été.

De retour à Ali-Sabieh depuis quelques jours, nous achevons d'emballer toutes les collections scientifiques réunies au cours de notre voyage à travers la Côte Française des Somalis. Objets issa et danakil, qui chacun évoquent en nous le souvenir de longues discussions et d'interminables marchandages, autour d'un puits, devant une tente, en cours de route, quand nous croisions une caravane, les nomades faisant le plus souvent bien des difficultés avant de s'en dessaisir ou en demandant des prix effarants. Objets galla provenant de fouilles et outils préhistoriques, si nombreux parfois qu'il suffit de se baisser pour les ramasser. Des centaines de spécimens de la flore si curieuse de ce pays, assez différente de celle que l'on trouve en Ethiopie. Des bocaux d'alcool pleins de serpents et de lézards. Toute la riche faune des insectes souvent merveilleux du désert. Récolter ceux-ci, aujourd'hui soigneusement couchés sur des feuilles de coton, n'était rien à côté du mal que nous avons maintenant à les préserver des fourmis minuscules qui s'insinuent dans les boîtes les mieux closes pour les dévorer. Enfin, les fossiles, les minéraux et les roches, en particulier une diversité infinie de laves, depuis de banales scories noirâtres jusqu'à des obsidiennes translucides et tranchantes comme du verre, occupent à eux seuls des caisses entières.

Mai est un mois de transition, entre la saison dite fraîche et le moment des grosses chaleurs où l'alizé cesse de se faire sentir avec autant de force et de régularité, remplacé le plus souvent par des vents d'ouest brûlants

LA SOMALIE FRANÇAISE

et secs. Chaque nuit, depuis un certain temps, le ciel est sillonné d'éclairs lointains et prend un aspect menaçant. La pluie, tant attendue des nomades, va-t-elle enfin tomber ? En Somalie, en effet, la pluie est souvent accompagnée d'orage. Elle présente d'autre part toujours un caractère très local. Il peut pleuvoir abondamment sur une zone de peu d'étendue sans que les régions voisines reçoivent aucune goutte d'eau. J'ai déjà remarqué cela à trois ou quatre reprises, les seules fois où j'ai vu pleuvoir ces six derniers mois. Il en est de même cet après-midi, alors que nous nous préparons à quitter demain Ali-Sabieh pour regagner Djibouti et quitter la Côte Française des Somalis. Ici, pas la moindre pluie, mais il tombe des cataractes du côté d'Hol-Hol et de Dasbiou. Du poste, je vois au loin de lourdes nuées d'un bleu presque noir crever sur les montagnes. Cela dure peu, quelques heures tout au plus, mais suffisamment, j'en ai l'impression, pour que là-bas, les oueds, emplis d'une eau boueuse et jaunâtre, coulent à plein bord.



LA HAUTE VALLÉE DE L'OUED ADOLEÏ
près du col de Garbanaba dans les monts Mabla (alt. 650 m.).



LA PISTE DANKALIE D'OBOCK A DOUMEIRA
traversant la grande plaine de limon salé de Dobia.



LA SURFACE MIROITANTE DU GRAND BARA
formée par de l'argile sèche et craquelée.



LA PISTE D'OBOCK A LAASSA.
A gauche, le chaînon rhyolitique d'Hamdatta et à droite, au loin,
le massif basaltique tabulaire de Goho, au pied desquels vient finir la grande plaine côtière
qui borde le golfe d'Aden.



ASPECT DE LA VÉGÉTATION
dans la haute vallée d'Assaleï, près d'Isso (alt. 1.000 m.)
sur les pentes méridionales du Goudah.
Les grands aloès à feuilles rougeâtres sont particulièrement nombreux.



EUPHORBES ET DRAGONNIERS
SUR LES PENTES CHAOTIQUES DU DOLLAD.



CARAVANE CHARGÉE DE FEUILLES DE DOUM
provenant des palmeraies de l'oued Kouri.



BERGER DANKALI
EN TRAIN DE TRAIRE UNE CHAMELLE.

La ligne blanche des maisons de Djibouti, qu'on dirait posées sur l'eau, disparaît peu à peu, tandis que le *Cap Padaran* sort du golfe de Tadjourah, en route vers Suez et Marseille. Les montagnes escarpées et les côtes désolées défilant devant nous durant quelques heures et que nous avons mis tant de semaines à parcourir à pied, me rappellent toutes les longues étapes à travers la brousse somalie que nous venons de quitter. Sans doute, je pense aux marches pénibles, au milieu de solitudes d'une monotonie parfois désespérante, sous un soleil implacable, aux haltes souvent plus fatigantes encore, quand le vent du désert, déchaîné, nous interdisait tout repos, au supplice des mouches, si harcelantes, à l'eau saumâtre et magnésienne de bien des puits. Mais je songe surtout à ce que cette contrée, pourtant si déshéritée, a de prenant, à sa physiologie tourmentée, à ses paysages impressionnants, si sévères parfois qu'ils en sont presque horribles, mais non sans beauté. Je revois par la pensée ses sinistres champs de pierres, ses plaines suffocantes et remplies de mirages, ses plateaux arides et ses profondes vallées où hurle le vent, ses steppes sablonneuses, peuplées de gazelles, ses grands lacs salés, ses pittoresques campements de nomades, ses oasis riantes et animées et les sites verdoyants et boisés, véritablement enchanteurs, des monts Goudah et Mabla.

C'est à tous ces aspects et à ces étonnants contrastes, difficiles à soupçonner quand on ne fait que contempler du large sa façade hostile et sévère, que je songe en voyant s'effacer progressivement les rivages de la Somalie Française.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE
DE LA CÔTE FRANÇAISE DES SOMALIS

1. ANONYME. — La Côte Française des Somalis. (Brochure illustrée éditée à l'occasion de l'Exposition Coloniale de Paris, 1931). Presse Coloniale, Paris, 1931.
2. ARSANDAUX (H.). — Contribution à l'étude des roches alcalines de l'Est-Africain. (Extrait des comptes rendus scientifiques de la Mission Duchesne-Fournet). 96 p., 10 pl. Masson, 1906.
3. AUBERT DE LA RÛE (E.). — Quelques aspects insoupçonnés de la Côte Française des Somalis. *Le Monde Colonial Illustré*, n° 184, p. 186-190. Octobre 1938.
4. — En Somalie française. *L'Illustration*, 24 décembre 1938, p. 550-554.
5. — Quelques aspects physiques de la Côte Française des Somalis. *Bull. Assoc. Géographes Français*, n° 118, p. 2-5. Janvier 1939.
6. — Contribution à l'étude minéralogique de la Côte Française des Somalis. *C. R. Acad. Sciences*, p. 291-293, t. 208, 23 janvier 1939.
7. AUBRY. — Observations géologiques sur les pays Dankalis, Somalis, le royaume de Choa et les pays Gallas. *Bull. Soc. Franç. Géologie*, 1886, 3^e série, t. XIV, p. 201-222.
8. DÉGOUTIN. — Description d'un gisement de sel actuellement en formation. *Annales des Mines*, 12^e série (Mémoires), t. II, p. 5-54, 1922.
9. DREYFUSS (M.). — Etudes de Géologie et de Géographie Physique sur la Côte Française des Somalis. *Rev. de Géogr. Phys. et de Géol. Dynamique*, vol. IV, fasc. 4, 1931, p. 287-385, 8 pl., 1 carte.

10. FISCHER (H.). — Collection de coquillages recueillis à Djibouti par M. de Gennes. *Journal de Conchyologie*, vol. XLIX, n° 2, 1901.
11. GANDILLON (P.). — La « Houille d'or ». Aménagement et mise en valeur de la Côte Française des Somalis (Brochure de 12 pages et 1 carte), Exposition Coloniale Internationale de Paris, 1931.
12. GOUGENHEIM (A.). — Mission hydrographique de Djibouti (5 déc. 1927-3 avril 1928). *Ann. Hydrograph.*, n° 1904, 1929, (notice de 16 pages avec plans).
13. GUYOT-LIBARELLI (A.) et SALMON (C.). — Reconnaissance hydrographique de la Côte Française des Somalis, au nord d'Obock (7 déc. 1934-20 janvier 1935). *Ann. Hydrograph.*, 1935-1936, n° 1323 (notice de 17 pages avec plan).
14. GRAVIER (Ch.). — Compte rendu d'une mission scientifique à la Côte Française des Somalis. *Bull. Muséum Hist. Nat.*, t. X, 1904, p. 263-269.
15. HUCHON (Méd. Capit.). — Mission dans les Monts Goudah (juillet 1934). *Rev. des Troupes Coloniales*, juillet-août 1935, n° 225, p. 350-379.
16. JOLEAUD (L.). — La genèse des gisements de potasse d'après les conditions géologiques du lac Assal. *Rev. Scientif.*, n° 9, 14 mai 1927, p. 274-275.
17. JOURDAIN (H.). — D'Obock à Djibouti. A. Corbier, édit., Paris, 1933.
18. KÆNIG (E.). — Vocabulaires somali et dankali (*in* Vocabulaires appartenant à diverses contrées ou tribus de l'Afrique recueillis dans la Nubie Supérieure). Paris, Delaporte, 1839.
19. LAPEYRE (L.). — Les vents de sable à la Côte Française des Somalis. *Ann. Phys. du Globe de la France d'outre-mer*, n° 11, oct. 1935, p. 158-159.
20. — La visibilité horizontale à la Côte des Somalis. *Ann. Phys. du Globe de la France d'outre-mer*, n° 11, oct. 1935, p. 155-156.
21. — Secousses sismiques à la Côte Française des Somalis. *Ann. Phys. du Globe de la France d'outre-mer*, n° 13, février 1936, p. 30-31.
22. LUCAS (M.). — Renseignements ethnographiques et linguistiques sur les Danakil de Tadjourah. *Journ. Soc. Africanistes*, t. V, fasc. 2, p. 181-202. Paris, 1935.

23. MAURETTE. — Nos connaissances sur le Nord-Est Africain. *Ann. de Géogr.*, 1905, p. 339-364 et 433-455.
24. MONFREID (H. de). — Les Secrets de la Mer Rouge. Grasset, Paris, 1935.
25. OEHLSCHAGER. — Vocabulaire Dankali. Imprimerie administrative, Melun, 1891.
26. PONCINS (E. de). — Voyage au Choa, explorations au Somal et chez les Danakil. *Bull. Soc. Géogr.*, VII^e série, t. XIX, 1898, p. 432-488.
27. ROCHET D'HERICOURT (C.). — Voyage sur la côte orientale de la Mer Rouge, dans le pays d'Adel et le royaume du Choa. 432 p., 12 pl., 1 carte. A. Bertrand, Paris, 1841.
28. SALMON (Ch.). — La Côte Française des Somalis. *Bull. Soc. Franç. Topographie*, n° 3, juillet-sept. 1935, p. 7-26.
29. THESIGER (W.). — The Awash River and the Aussa Sultanate. *The Geographical Journal*, vol. LXXXV, n° 1, January 1935, p. 1-23.
30. TEILHARD DE CHARDIN (P.), LAMARE (P.), DREYFUSS (M.), LACROIX (A.), BASSE (E.). — Etudes géologiques en Ethiopie, Somalie et Arabie Méridionale. *Mém. Soc. Géol. de France*. — N. S., t. VI. Mémoire n° 14, 1930, 155 p., 6 pl.
31. VILLENEUVE (A. de). — Etude sur une coutume somalie : Les femmes cousues. *Journ. Soc. des Africanistes*, t. VI, 1937, p. 15-32.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

<i>Planche I.</i> — A. UNE DES MOSQUÉES DE DJIBOUTI. — B. TYPE DE LA RÉGION D'ALI-SABIEH.....	16
<i>Planche II.</i> — A. EN PAYS ISSA. UN CONVOI DE CAMIONS ITALIENS SUR LA ROUTE DE DJIBOUTI A ALI-SABIEH, DANS LA VALLÉE D'ALI-OMAR. Dans le fond, le djebel Maraouine (alt. 800 m.). — B. LA TOUR DU POSTE DE DIKKIL. Au premier plan, une tente de nomade et quelques cases d'Issa sédentaires, construites en blocs de basalte et couvertes de branchages et de terre battue. Dans le fond, le sommet de l'Errou- tagani ou « Montagne de Dikkil » (alt. 700 m.).....	17
<i>Planche III.</i> — VUE D'ENSEMBLE DE L'AGGLOMÉRATION INDIGÈNE DE DIKKIL. Les maisons à terrasse, blan- chies à la chaux, sont celles des commerçants yémé- nites.	32
<i>Planche IV.</i> — A. UNE FAMILLE DANKALIE DE LA TRIBU DES DÉBENEH SUR LES MONTS DAKKA. — B. LES « MARMITES » DE GOHODO, gigantesques excavations naturelles au milieu des basaltes, où s'accumule l'eau des pluies. Les femmes et les troupeaux, au bord de l'une de ces « marmites », donnent une idée de ses dimensions	33
<i>Planche V.</i> — A. ROCHERS RUINIFORMES, en travertin cal- caire, édifiés par les sources thermales d'Asbahalto sur la rive orientale du lac Abbé. — B. VOL DE FLA- MANTS ROSES au bord du lac Abbé, près d'Asbahalto.	48
<i>Planche VI.</i> — A. TENTE ISSA AU PIED DU PITON DE DJALELLO. — B. TENTE DANKALIE DANS LA PLAINE DU GOBAD. — C. TENTE DANKALIE EN CONSTRUC- TION A GABLA-HAFA, dans la vallée de l'oued Mab- dahou (Songho-Goudha). Les arceaux de bois formant l'armature de la tente sont plantés dans le sol et leur base consolidée par un petit mur de pierres...	49
<i>Planche VII.</i> — A. BERGER ISSA, ARMÉ DE SA LANCE ET DE SON POIGNARD, DANS LES MONTAGNES D'ARTA. — B. FEMMES ISSA REMPLISSANT DES OUTRES AU PUIES DE DAESLEH.....	64

<i>Planche VIII.</i> — CHAMEAU DANKALI TRANSPORTANT LA TENTE PLIÉE D'UNE FAMILLE DE NOMADES.....	65
<i>Planche IX.</i> — A. LA PLACE DU MARCHÉ A DJIBOUTI. — B. MOSQUÉES ET CASES DANAKIL A TADJOURAH. Au premier plan un cimetière dankali où poussent des plantes grasses.....	72
<i>Planche X.</i> — A. BOUTRES AU MOUILLAGE DEVANT TADJOURAH. Au fond, le massif de Dadara qui relie les monts Mabila au Goudah. — B. UN ASPECT TOURMENTÉ DU DÉSERT DANKALI. Les monts Ado-Aleh près de la frontière de l'Érythrée.....	72
<i>Planche XI.</i> — A. LA TRAVERSÉE DE LA PLAINE SABLONNEUSE DE DOUMEIRA. — B. UN PAYSAGE TYPIQUE DE LA SOMALIE FRANÇAISE. Les plateaux basaltiques, hauts de 700 à 800 mètres, qui s'étendent à l'est du Ghoubet-el-Kharab. Vue prise de la crête du Dollad (1.000 m.), montrant un dragonnier au premier plan et la dépression du Petit-Bara.....	73
<i>Planche XII.</i> — A. FEMME DANKALIE DE LA RÉGION DE DOUMEIRA, probablement métissée de sang soudanais. — B. BERGÈRE DANKALIE A DOUMEIRA, portant dans le dos, appuyée sur une petite natte, l'outre qui contient sa provision d'eau.....	73
<i>Planche XIII.</i> — A. LA PLAINE DE HAA ET LES MONTS ADO-ALEH. — B. LA PLUS MÉRIDIIONALE DES QUATRE TABLES BASALTiques DE GUÉNI se dressant au milieu de la plaine côtière, près de Godoria. — C. UN ASPECT BIEN CARACTÉRISTIQUE DE LA STEPPE EN PAYS DANKALI. Vue prise du côté d'Abou-Youssouf, montrant le chaos des blocs de basalte avec des touffes d'une graminée très odorante, l' <i>haousdemmer</i> et, çà et là, des acacias ombelliformes.....	80
<i>Planche XIV.</i> — VIEUX DANKALI DANS LA VALLÉE DE MAGALEH (Goudah).....	81
<i>Planche XV.</i> — A. AU Puits DE MOULHELEH. Berger dankali puisant de l'eau dans un seau en cuir pour remplir le récipient, fait de feuilles de palmier tressées, où boivent les chameaux. — B. DANAKIL REMPLISSANT LEURS OUTRES AU Puits D'ALAT-EYLA DANS L'OUED SADAÏ.....	96
<i>Planche XVI.</i> — A. FEMMES DANAKIL AU Puits DE GUERELLI (alt. 1.100 m.) DANS LE SONGHO-GOUDAH. — B. FILLETTE DANKALIE DES ENVIRONS D'OBOCK. — C. FILLETTE DANKALIE DESCENDANT LA VALLÉE D'AIBOLI (BILALI-GOUDAH) et allant vendre à Tadjourah de longues gerbes de graminées utilisées pour couvrir les toitures des cases.....	97
<i>Planche XVII.</i> — PALMIERS GÉANTS (probablement une sorte d'Hyphène) à Bankoualeh (alt. 600 m.) dans la vallée d'Aiboli (Goudah).....	104
<i>Planche XVIII.</i> — LE BARA-ABAREH (alt. 1.700 m.) env.), éperon oriental de la crête du Goudah, formée	

par une succession de coulées basaltiques parfaitement horizontales. A gauche, une euphorbe candélabre. — B. LA VALLÉE D'ASSAHARA DANS LE MASSIF RHYOLITIQUE DE DADARA, immédiatement au nord de Tadjourah. Dans le fond de la vallée, un groupe de grands jujubiers.....	104
<i>Planche XIX.</i> — JEUNE FILLE DANKALIE A GUERELLI DANS LE SONGHO-GOUDAH.....	105
<i>Planche XX.</i> — A. AU SOMMET DE L'EIGERA-ALEÏTA (alt. 1.750 m.), le point culminant du Goudah et de toute la Somalie française. Au loin, la mer de nuages sur le Ghoubet-el-Kharab. — B. AU BORD DU LAC ASSAL, le point le plus bas de la Côte des Somalis, situé à 160 mètres au-dessous du niveau de la mer et M ^{me} E. AUBERT DE LA RUE SUR LA NAPPE DE SEL QUI L'ENTOURE.....	105
<i>Planche XXI.</i> — A. LE PLATEAU BOISÉ DE DAÏ (alt. 1.500 m.) que limite à l'est une muraille abrupte. Vue prise de la crête du Goudah. — B. CHAMP DE GALETS BASALTiques COUVRANT TOUTE L'EXTRÉMITÉ OCCIDENTALE DU GRAND-BARA, DU CÔTÉ D'ECHAÏTI. Ces galets ont été apportés par les crues des oueds qui aboutissent dans ce grand bassin fermé.....	112
<i>Planche XXII.</i> — A. UN PAYSAGE COMME ON EN VOIT PEU EN SOMALIE FRANÇAISE : la forêt de genévriers de Daï (Massif du Goudah). — B. GRANDS GENÈVRIERS DANS LA FORÊT DE DAÏ, bordant le sentier qui mène au puits d'Ourano (alt. 1.500 m.).....	113
<i>Planche XXIII.</i> — A. BERGERS ISSA ET LEURS TROUPEAUX AUTOUR DU Puits DE LOUSACHARMOUNEH, AU PIED DES MONTS BOURA. — B. CHÈVRES BROUTANT LES BRANCHES D'UN ACACIA SUR LE PLATEAU D'OBOCK.....	128
<i>Planche XXIV.</i> — A. LES SOURCES D'AGUÉNA, BORDÉES DE PALMIERS (DOUM OU HYPHÈNE THÉBAÏQUE) et de grands roseaux. Dans le fond, le massif du Yaguéri (alt. 1.000 m. environ). — B. RÉCIF CORALLIEN FOSSILE AFFLEURANT SUR LE PLATEAU DÉSERTIQUE D'OBOCK.....	129
<i>Planche XXV.</i> — A. STEPPE A GRAMINÉES LE LONG DE LA BORDURE MÉRIDIIONALE DU GRAND-BARA que dominant des plateaux basaltiques. — B. LE LAC ASSAL ET L'EMBOUCHURE DE L'OUED DAFFAREH occupée par des dépôts de sel.....	136
<i>Planche XXVI.</i> — EN PLEINE FORÊT DU GOUDAH, à 1.400 m. d'altitude, le puits d'Ourano. Un tronc d'arbre creusé sert d'abreuvoir pour le bétail....	136
<i>Planche XXVII.</i> — A. SUR LES MONTS DAKKA, UNE MURETTE CIRCULAIRE EN BLOCS DE BASALTE permet aux bergers danakil d'abriter leurs troupeaux du vent pendant la nuit. Au loin, le lac Abbé. — B. UNE ÉTABLE EN PIERRE A OUKOUALI (alt. 840 m.) dans la vallée d'Assaleï (Goudah).....	137

<i>Planche XXVIII.</i> — A. LE MASSIF CALCAIRE ET GRÉ- SEUX DE DAREÏN (alt. 1.050 m.) dans la région d'Ali- Sabieh. Au premier plan, un dragonnier et à gauche la vallée de Guineh, tributaire de l'oued Daesleh. — B. UNE EUPHORBE ARBORESCENTE, D'UNE ESPÈCE PEU COMMUNE, SUR LES PENTES ROCAILLEUSES DE LA VALLÉE DE L'OUED GAGO (alt. 900 m.) dans le Son- gho-Goudah.....	137
<i>Planche XXIX.</i> — A. LA PISTE DANKALIE D'OBOCK A DOUMEIRA traversant la grande plaine de limon salé de Doubia. — B. LA HAUTE VALLÉE DE L'OUED ADOLEÏ, près du col de Garbanaba dans les monts Mabla (alt. 650 m.).....	152
<i>Planche XXX.</i> — A. LA PISTE D'OBOCK A LAASSA. A gauche le chaînon rhyolitique d'Hamdatta et à droite, au loin, le massif basaltique tabulaire de Gohö, au pied desquels vient finir la grande plaine côtière qui borde le golfe d'Aden. — B. LA SURFACE MIROITANTE DU GRAND-BARA, formée par de l'argile sèche et craquelée.....	152
<i>Planche XXXI.</i> — A. EUPHORBES ET DRAGONNIERS SUR LES PENTES CHAOTIQUES DU DOLLAD. — B. ASPECT DE LA VÉGÉTATION DANS LA HAUTE VALLÉE D'ASSA- LEÏ, près d'Isso (alt. 1.000 m.) sur les pentes méridio- nales du Goudah. Les grands aloès à feuilles rou- geâtres sont particulièrement nombreux.....	153
<i>Planche XXXII.</i> — A. BERGER DANKALI EN TRAIN DE TRAIRE UNE CHAMELLE. — B. CARAVANE CHARGÉE DE FEUILLES DE DOUM, provenant des palmeraies de la plaine du Hanleh.....	153

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	7
<i>Chapitre I.</i> — Djibouti.....	11
<i>Chapitre II.</i> — Vers Dikkil.....	23
<i>Chapitre III.</i> — La Plaine du Gobad et les Monts Dakka.....	34
<i>Chapitre IV.</i> — En pays issa.....	45
<i>Chapitre V.</i> — Tadjourah.....	54
<i>Chapitre VI.</i> — Obock et les Monts Mabla.....	61
<i>Chapitre VII.</i> — Sur la piste de Doumeïra.....	70
<i>Chapitre VIII.</i> — Le long du Bab-El-Mandeb.....	83
<i>Chapitre IX.</i> — Circuit au Goudah et au lac Assal....	100
<i>Chapitre X.</i> — En suivant l'oued Weïma.....	121
<i>Chapitre XI.</i> — Le Hanleh, territoire contesté.....	129
<i>Chapitre XII.</i> — Vers Djalello.....	140
BIBLIOGRAPHIE.....	155
TABLE DES ILLUSTRATIONS.....	159

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 24 MARS 1939
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)



GÉOGRAPHIE HUMAINE

Collection dirigée par PIERRE DEFFONTAINES

La Géographie est une des premières sciences de l'humanité, aussi ancienne que la curiosité des hommes pour la terre qui les porte, mais elle est une science totalement rajeunie. Nous voulons dans cette collection présenter la plus nouvelle des branches de cette catégorie renouvelée :

LA GÉOGRAPHIE HUMAINE

Ce sera la première tentative de ce genre : elle devait apparaître en France, puisque c'est l'École Française qui a donné à cette science son nom, sa méthode et son élan.

Nous abordons cette étude suivant quatre orientations : d'abord, la bataille que les hommes ont menée et mènent encore contre les éléments pour améliorer leur sort et limiter leurs aléas. Cette section est intitulée : **L'HOMME ET LES ÉLÉMENTS**. — Nous examinerons ensuite ce qui est la marque et comme les stigmates des hommes sur le sol ; il ne s'agit plus ici de luttes et d'adaptations, mais de bilans et classifications des innombrables formes des installations humaines. Cette section est intitulée : **LA MARQUE GÉOGRAPHIQUE DE L'HOMME**. — Il serait incomplet de ne présenter qu'une géographie humaine de principes, même étayée de nombreux exemples ; il faut donc prévoir des monographies permettant de reconstituer la vie humaine soit dans un cadre régional déterminé, soit façonnée par un genre de vie spécial.

Enfin nous venons d'introduire dans la collection une quatrième section inspirée du fait que les hommes se groupent non seulement par races, mais bien plus visiblement par genres de vie, notion capitale en géographie.

L'étude de ces "civilisations" montrera essentiellement la mécanique de la vie des hommes gravitant autour d'un produit. Cette mécanique entraîne une hiérarchie sociale et même une psychologie : elle est donc un des principaux éléments de distinction entre les hommes.

1^{re} SECTION : L'HOMME ET LES ÉLÉMENTS

PIERRE DEFFONTAINES

L'Homme et la Forêt

JULES BLACHE

L'Homme et la Montagne

Préface de RAOUL BLANCHARD

E. AUBERT DE LA RÛE

L'Homme et les Iles

MARCEL HÉRUBEL

Membre de l'Académie de Marine

L'Homme et la Côte

ÉTUDE D'ÉCONOMIE MARITIME

2^e SECTION : LA MARQUE GÉOGRAPHIQUE DE L'HOMME

GEORGES HARDY

Géographie et Colonisation

(Avant-propos de P. DEFFONTAINES, Qu'est ce que la Géographie Humaine ?)

Géographie Psychologique (en préparation)

PIERRE LAVEDAN

Géographie des Villes

JACQUES ANCEL

Géographie des Frontières

Préface d'ANDRÉ SIEGFRIED

3^e SECTION : MONOGRAPHIES

BENOIT BROUILLETTE

La Chasse des Animaux à Fourrure au Canada

JAN WELZL

La Vie des Esquimaux

CHARLES PARAIN

La Méditerranée

LES HOMMES ET LEURS TRAVAUX

E. AUBERT DE LA RÛE

La Somalie Française

4^e SECTION : UNE CIVILISATION DU...

ANDRÉ LEROI-GOURHAN

La Civilisation du Renne

ARMAND PERRIN

La Civilisation de la Vigne

J. VELLARD

Une Civilisation du Miel

Préface de PAUL RIVET

En tous ces ouvrages, l'illustration est particulièrement abondante et soignée, comprenant près du quart du volume. La Géographie est science de l'observation et elle réclame par dessus tout de multiples visions.

Chaque volume (14x15) sur alfa, sous couverture illustrée, contient 32 à 48 planches hors-texte

nrf